



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

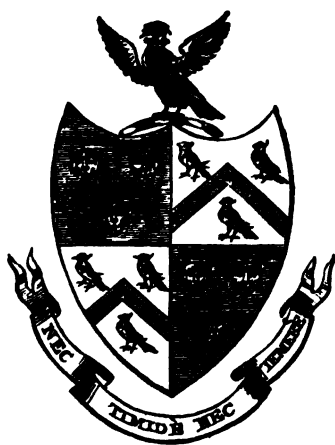
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

6th May



Rowland Errington.



BARNE.

G. H. Kelly



Rowland Errington.



BARNE.

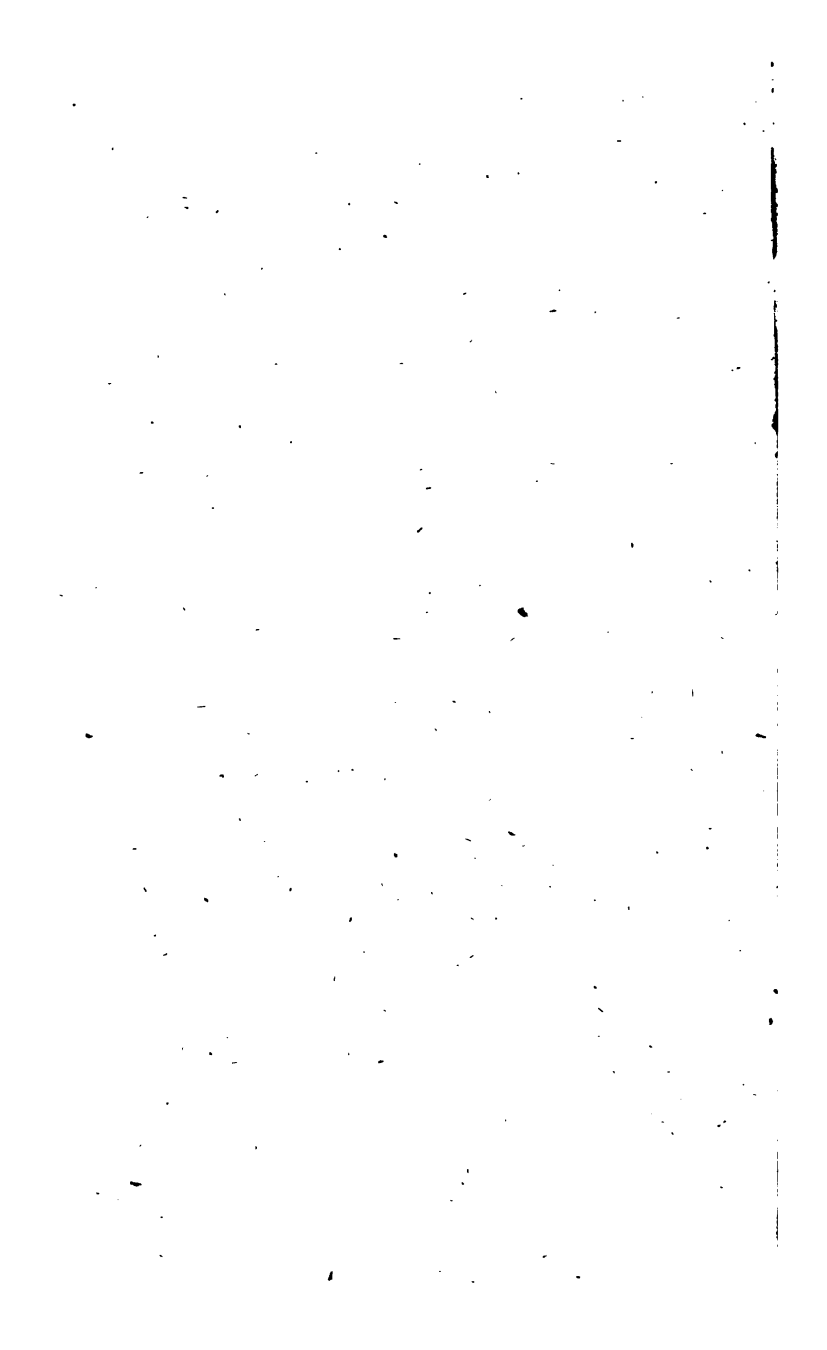
Noel Hill 1757

~~B. 52 (Finch)~~



VS. L4. 1734 (2)

171 110 2



Revue de
LETTRES

de
Ecrites de *1850*

LONDRES

SUR LES

ANGLOIS

ET

AUTRES SUJETS.

Par M. D. V * * *



A B A S L E,

MDCCXXXIV.



P R E F A C E.

CES Lettres furent écrites de Londres depuis 1728. jusqu'à 1730 par une personne fort connuë dans le monde ; elles ont couru longtems manuscrites à Londres & à Paris. Deux Anglois les traduisirent en 1732 ; l'une de ces Traductions fut imprimée aussi-tôt, & eut un debit prodigieux. On commença alors à Londres l'Edition du Manuscrit François ; l'auteur nous fit prier de la supprimer. Il nous manda plusieurs fois qu'il ne pouvoit consentir à l'impression de ces lettres, qui avoient été écrites librement, & qui n'étoient pas pour être publiques. Nous deferâmes à ses remontrances, &

P R E F A C E.

nous supprimâmes un an entier l'édition : mais sachant que les copies manuscrites se multiplioient, que plusieurs libraires se preparoient à les imprimer à Londres, & que Neaulme & Ledet en avoient commencé l'impression à Amsterdam & à la Haye, étant instruits de plus que d'autres Libraires avoient fait traduire en François la Traduction Angloise de ces Lettres ; il nous a été enfin impossible de supprimer plus longtems cette édition, & nous nous flattons que si nous déplaisons malgré nous à l'auteur, nous ne déplairons pas au Public.

T A B L E

T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

LETTRE I.

Sur les Quakers. Page 1

LETTRE II.

Sur les Quakers. p. 11

LETTRE III.

Sur les Quakers. p. 16

LETTRE IV.

Sur les Quakers. p. 32

LETTRE V.

Sur la Religion Anglicane. p. 33

LETTRE VI.

Sur les Presbyteriens. p. 39
LET-

T A B L E.

LET TRE VII.

Sur les Sociniens ou Ariens, ou Anti-trinitaires. p. 44

LET TRE VIII.

Sur le Parlement. p. 49

LET TRE IX.

Sur le Gouvernement. p. 56

LET TRE X.

Sur le Commerce. p. 66

LET TRE XI.

Sur l'Insertion de la petite Verole. 70

LET TRE XII.

Sur le Chancelier Bacon. p. 80

LET TRE XIII.

Sur Mr. Locke. p. 91

LET TRE XIV.

Sur Des Cartes & Newton. p. 105

LET-

T A B L E.

LET TRE XV.

Sur l'Attraction. p. 117

LET TRE XVI.

Sur l'Optique de Mr. Newton. 136

LET TRE XVII.

*Sur l'Infiny de la Géometrie, & sur la
Chronologie de Mr. Newton.* p. 145

LET TRE XVIII.

Sur la Tragedie. p. 158

LET TRE XIX.

Sur la Comedie. p. 169

LET TRE XX.

*Sur les Seigneurs qui cultivent les Let-
tres.* p. 179

LET TRE XXI.

*Sur le Comte de Rochester & Mr. Wal-
ler.* p. 184

LET TRE XXII.

Sur Mr. Pope. p. 194

LET-

T A B L E.

LETTRE XXIII.

*Sur la Consideration qu'on doit aux
Gens de Lettres.* p. 203

LETTRE XXIV.

*Sur la Societé Royale, & sur les Aca-
demies.* p. 211

*Lettre sur l'Incendie de la Ville d'Al-
tena.* p. 222



LETTRES

(1)

LETTRES
SUR LES
ANGLAIS.



PREMIERE
LETTRE
SUR LES
QUAKERS.

J'AY crû que la doctrine & l'histoire d'un peuple si extraordinaire meritoient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire, j'allay trouver un des plus celebres

A

lebres Quakers d'Angleterre, qui après avoir été trente ans dans le commerce, avoit sçû mettre des bornes à sa fortune & à ses desirs, & s'étoit retiré dans une campagne auprès de Londres. J'allay le chercher dans sa retraite ; c'étoit une maison petite, mais bien batie, pleine de propreté sans ornement. Le Quaker étoit un vieillard frais, qui n'avoit jamais eu de maladie, parce qu'il n'avoit jamais connu les passions, n'y l'intemperance. Je n'ay point vu en ma vie d'air plus noble ny plus engageant que le sien. Il étoit vêtu, comme tous ceux de sa religion, d'un habit sans plis dans les cotés, & sans boutons sur les poches ny sur les manches, & portoit un grand chapeau à bords rabatus comme nos Ecclésiastiques. Il me reçut avec son chapeau sur la tête, & s'avança vers moi sans faire la moindre inclination de corps ; mais il y avoit plus de politesse dans l'air ouvert & humain de son visage, qu'il n'y en a dans l'usage de tirer une jambe derriere l'autre, & de porter à la main ce qui est fait pour couvrir la

tête. Ami me, dit-il, je vois que tu es un étranger, si je puis t'être de quelqu'utilité, tu n'as qu'à parler. Monsieur, lui dis-je, en me courbant le corps, & en glissant un pied vers lui selon notre coutume, je me flatte que ma juste curiosité ne vous déplaira pas, & que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'instruire de votre Religion. Les gens de ton pays, me répondit il, font trop de compliments & de reverences, mais je n'en ay encore vû aucun qui ait eu la même curiosité que toi. Entre, & dinons d'abord ensemble. Je fis encore quelques mauvais complimens, parce qu'on ne se deffait pas de ses habitudes tout d'un coup, & après un repas sain & frugal, qui commença & qui finit par une priere à Dieu, je me mis à interroger mon homme. Je débutai par la question que de bons Catholiques ont fait plus d'une fois aux Huguenots. Mon cher Monsieur, dis-je, êtes vous baptisé? Non, me répondit le Quaker, & mes confrères ne le sont point. Comment morbleu, repris-

je, vous n'êtes donc pas Chrétiens? Mon ami, repartit-il d'un ton doux, ne jure point; nous sommes Chrétiens, & tâchons d'être bons Chrétiens, mais nous ne pensons pas que le Christianisme consiste à jeter de l'eau sur la tête d'un enfant. Eh bon Dieu! repris-je outré de cette impiété, vous avez donc oublié que Jesus Christ fût baptisé par Jean. Amy point de juremens, encore un coup, dit le benin Quaker. Le Christ reçut le baptême de Jean, mais il ne baptisa jamais personne; nous ne sommes pas les disciples de Jean, mais du Christ. La bonnefoy de mon Quaker me faisoit compassion, & je voulois à toute force qu'il se fit baptiser. S'il ne falloit que cela pour condescendre à ta foiblesse; nous le ferions volontiers, repartit-il gravement; nous ne condamnons personne pour user de la cérémonie du baptême, mais nous croions que ceux qui professent une religion toute sainte & toute spirituelle, doivent s'abstenir autant qu'ils le peuvent des cérémonies Judaïques. En voicy bien d'une
autre,

autre, m'écriay-je; des ceremonies Judaïques! Oüi, mon ami, continua-t-il, & si Judaïques, que plusieurs Juifs encore aujourd'hui usent quelquefois du baptême de Jean. Consulte l'antiquité, elle t'apprendra que Jean ne fit que renouveler cette pratique, laquelle étoit en usage longtems avant lui parmi les Hebreux, comme le pelerinage de la Meque l'étoit parmi les Ismaélites. Jesus voulut bien recevoir le baptême de Jean, de même qu'il s'étoit soumis à la circoncision; mais, & la circoncision & le lavement d'eau, doivent être tous deux abolis par le baptême du Christ, ce baptême de l'esprit, cette ablution de l'ame qui sauve les hommes. Aussi le precurseur Jean disoit, *Je vous baptise à la verité avec de l'eau, mais un autre viendra après moi plus puissant que moi & dont je ne suis pas digne de porter les sandalles; celui-là vous baptisera avec le feu & le saint esprit.* Aussi le grand apôtre des Gentils, Paul, écrit aux Corinthiens, *le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour precher l'Evan-*

gile; aussi ce même Paul ne baptisa jamais avec de l'eau que deux personnes, encore fût-ce malgré lui. Il circonçoit son disciple Timothée, les autres Apôtres circoncisoient aussi tous ceux qui vouloient l'être; es tu circoncis, ajouta-t-il? Je lui répondis que je n'avois pas cet honneur. Eh bien, dit-il, l'ami tu es Chrétien sans être circoncis, & moi sans être baptisé. Voilà comme mon saint homme abusoit assez specieusement de trois ou quatre passages de la sainte Ecriture qui sembloient favoriser sa secte, mais il oublioit de la meilleure foi du monde une centaine de passages qui l'écrasoient. Je me gardai bien de lui rien contester, il n'y a rien à gagner avec un enthousiaste. Il ne faut point s'aviser de dire à un homme les défauts de sa maitresse, ny à un plaideur le foible de sa cause, ny des raisons à un illuminé. Ainsi je passai à d'autres questions.

A l'égard de la Communion, luy dis-je, comment en usez vous? Nous n'en usons point, dit-il. Quoi, point de Communion?

munion ? Non, point d'autre que celle des cœurs. Alors il me cita encore les Ecritures ; il me fit un fort beau sermon contre la Communion, & me parla d'un ton d'inspiré pour me prouver que les Sacremens étoient tous d'invention humaine, & que le mot de Sacrement ne se trouvoit pas une seule fois dans l'Evangile. Pardonne, dit-il, à mon ignorance, je ne t'ay pas aporté la centième partie des preuves de ma religion, mais tu peux les voir dans l'exposition de notre foy par Robert Barclay. C'est un des meilleurs livres qui soit jamais sorti de la main des hommes ; nos ennemis conviennent qu'il est tres dangereux, cela prouve combien il est raisonnable. Je luy promis de lire ce livre, & mon Quaker me crut deja converti. Ensuite il me rendit raison en peu de mots de quelques singularités qui exposent cette secte au mépris des autres. Avouë, dit-il, que tu as eu bien de la peine à t'empêcher de rire, quand j'ay répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau sur la tête, & en te tutoyant.

Cependant tu me paroïs trop instruit, pour ignorer que du tems du Christ, aucune nation ne tomboit dans le ridicule de substituer le pluriel au singulier; on disoit à Cesar Auguste, *Je t'aime, je te prie, je te remercie*; il ne souffroit pas même qu'on l'appellât *Monseigneur, Dominus*. Ce ne fût que tres longtems après lui que les hommes s'aviserent de se faire appeller *vous* au lieu de *tu*, comme s'ils étoient doubles, & d'usurper les titres impertinens de Grandeur, d'Eminence, de Sainteté que des vers de terre donnent à d'autres vers de terre, en les assurant qu'ils sont avec un profond respect, & une fausseté infame, leurs tres humbles & tres obeïssants serviteurs. C'est pour être plus sur nos gardes contre cet indigne commerce de mensonge & de flatteries que nous tutoyons également les Roys & les charbonniers, que nous ne saluons personne, n'ayans pour les hommes que de la charité, & du respect que pour les loix.

Nous portons aussi un habit un peu different des autres hommes, afin que
ce

ce soit pour nous un avertissement continuél de ne leur pas ressembler. Les autres portent les marques de leurs dignités, & nous celles de l'humilité Chrétienne. Nous fuyons les assemblées de plaisir, les spectacles, le jeu; car nous serions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des cœurs en qui Dieu doit habiter. Nous ne faisons jamais de sermens, pas même en justice; nous pensons que le nom du tres haut ne doit point être prostitué dans les débats misérables des hommes. Lorsqu'il faut que nous comparoissions devant les magistrats pour les affaires des autres (car nous n'avons jamais de procès) nous affirmons la verité par un *ouy* ou par un *non*, & les Juges nous en croient sur nôtre simple parole, tandis que tant d'autres Chrétiens se parjurent sur l'Evangile. Nous n'allons jamais à la guerre; ce n'est pas que nous craignons la mort, au contraire nous benissons le moment qui nous unit à l'être des êtres, mais c'est que nous ne sommes ny loups, ny tigres, ny dogues, mais hommes, mais Chrétiens.

Chrétiens. Nôtre Dieu qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis, & de souffrir sans murmure, ne veut pas sans doute que nous passions la mer pour aller égorger nos freres, parce que des meurtriers vêtus de rouge, avec un bonnet haut de deux pieds enrôlent des citoyens en faisant du bruit avec deux petits batons sur une peau d'asne bien tendue. Et lorsqu'après des batailles gagnées tout Londres brille d'illuminations; que le ciel est enflammé de fusées, que l'air retentit du bruit des actions de grâces, des cloches, des orgues, des canons, nous gemissons en silence sur ces meurtres qui causent la publique allegresse.



SECONDE

LETTRE

SUR LES

QUAKERS.

Elle fût à peu près la conversation que j'eus avec cet homme singulier. Mais je fus bien surpris quand le dimanche suivant il me mena à l'Eglise des Quakers. Ils ont plusieurs chapelles à Londres ; celle où j'allay est près de ce fameux pillier que l'on appelle le Monument. On étoit déjà assemblé, lors que j'entrai avec mon conducteur. Il y avoit environ quatre cens hommes, dans l'église, & trois cent femmes. Les femmes se cachoient le visage avec leur éventail, les hommes étoient couverts de leurs larges chapeaux ; tous étoient
assis,

assis, tous dans un profond silence. Je passai au milieu d'eux sans qu'un seul levât les yeux sur moi. Ce silence dura un quart d'heure : enfin un d'eux se leva, ota son chapeau, & après quelques grimaces & quelques soupirs, débita moitié avec la bouche, moitié avec le nez un galimatias tiré à ce qu'il croyoit de l'Evangile, où ny lui ny personne n'entendoit rien. Quand ce faiseur de contorsions eût fini son beau monologue, & que l'assemblée se fût séparée toute edifiée, & toute stupide, je demandai à mon homme pourquoi les plus sages d'entre eux souffroient de pareilles sotises. Nous sommes obligés de les tolerer, me dit il, parce que nous ne pouvons pas savoir si un homme qui se leve pour parler sera inspiré par l'esprit ou par la folie. Dans le doute nous écoutons tout patiemment, nous permettons même aux femmes de parler ; deux ou trois de nos devotes se trouvent souvent inspirées à la fois, & c'est alors qu'il se fait un beau bruit dans la maison du Seigneur. Vous n'avez donc point

point de Prestres, lui dis-je. Non, mon ami, dit le Quaker, & nous nous en trouvons bien. Alors ouvrant un livre de sa secte, il lut avec emphase ces paroles : A Dieu ne plaise que nous osions ordonner à quelqu'un de recevoir le St. Esprit le dimanche à l'exclusion de tous les autres fideles. Grace au ciel, nous sommes les seuls sur la terre qui n'ayons point de Prestres. Voudrois tu nous ôter une distinction si heureuse ? Pourquoi abandonnerons nous notre enfant à des nourices mercenaires, quand nous avons du lait à lui donner ? Ces mercenaires domineroient bientôt dans la maison, & opprimeroient la mere & l'enfant. Dieu a dit, vous avez reçu *gratis*, donnez *gratis*. Irons nous après cette parole marchander l'Evangile, vendre l'Esprit Saint, & faire d'une assemblée de Chrétiens une boutique de marchands ? Nous ne donnons point d'argent à des hommes vêtus de noir pour assister nos pauvres, pour enterter nos morts, pour prêcher les fideles ; ces saints emplois nous sont trop chers pour nous

nous en décharger sur d'autres. Mais comment pouvez vous discerner, insistay-je, si c'est l'Esprit de Dieu qui vous anime dans vos discours ? Quiconque, dit-il, priera Dieu de l'éclaircir, & qui annoncera des vérités évangéliques qu'il sentira, que celui-là soit sûr que Dieu l'inspire. Alors il m'accabla de citations de l'Ecriture, qui demontroient selon lui qu'il n'y a point de Christianisme sans une révélation immédiate, & il ajouta ces paroles remarquables : Quand tu fais mouvoir un de tes membres, est-ce ta propre force qui le remue ? Non, sans doute, car ce membre a souvent des mouvemens involontaires ; c'est donc celui qui a créé ton corps qui meut ce corps de terre. Et les idées que reçoit ton âme, est-ce toi qui les forme ? Encore moins, car elles viennent malgré toi ; c'est donc le créateur de ton âme qui te donne tes idées ; mais comme il a laissé à ton cœur la liberté, il donne à ton esprit les idées que ton cœur mérite ; tu vis dans Dieu, tu agis, tu penses dans Dieu. Tu n'as donc

SUR LES ANGLOIS. 15

donc qu'à ouvrir les yeux à cette lumière qui éclaire tous les hommes, alors tu verras la vérité, & la feras voir. Eh! voilà le Pere Malebranche tout pur, m'ecriay-je. Je connois ton Malebranche, dit-il; il étoit un peu Quaker, mais il ne l'étoit pas assez. Ce sont là les choses les plus importantes que j'ai apprises touchant la doctrine des Quakers; dans la premiere Lettre vous aurez leur histoire que vous trouverez encore plus singuliere que leur doctrine.



TROISIEME

T R O I S I È M E

L E T T R E

S U R L E S

Q U A K E R S.

VOUS avez déjà vû que les Quakers datent depuis Jesus Christ, qui fût selon eux le premier Quaker. La Religion, disent-ils, fût corrompuë presque après sa mort, & resta dans cette corruption environ 1600 années. Mais il y avoit toujours quelques Quakers cachés dans le monde, qui prenoient soin de conserver le feu sacré, éteint par tout ailleurs, jusqu'à ce qu'enfin cette lumiere s'étendit en Angleterre en l'an 1642.

Ce fût dans le tems que trois ou quatre sectes déchiroient la Grande Bretagne
par

par des guerres civiles entreprises au nom de Dieu, qu'un nommé Georges Fox, du comté de Leiceſter, fils d'un ouvrier en foye, s'avifa de prêcher en vrai apôtre à ce qu'il prétendoit, c'est à dire, ſans ſçavoir ny lire ny écrire. C'étoit un jeune homme de vingt cinq ans, de mœurs irréprochables & ſaintement fol. Il étoit vêtu de cuir depuis les pieds juſqu'à la tête, il alloit de village en village criant contre la Guerre & contre le Clergé. S'il n'avoit prêché que contre les gens de guerre, il n'avoit rien à craindre, mais il attaquoit les gens d'Egliſe. Il fût bien-tot mis en priſon; on le mena à Darby devant le Juge de Paix. Fox ſe préſenta au Juge avec ſon bonnet de cuir ſur la tête. Un ſergent lui donna un grand ſoufflet, en lui diſant, Gueux ne ſais tu pas qu'il faut paroître tête nue devant Mr. le Juge? Fox tendit l'autre joue, & pria le ſergent de vouloir bien lui donner un autre ſoufflet pour l'amour de Dieu. Le Juge de Darby voulut lui faire preſter ferment avant de l'interroger; mon amy, ſache, dit-il au Juge, que

je ne prends jamais le nom de Dieu en vain. Le Juge voyant que cet homme le tutoyoit, l'envoya aux Petites-maisons de Darby pour y être fouetté. Georges Fox alla en louant Dieu à l'hôpital des fols, où l'on ne manqua pas d'exécuter à la rigueur la sentence du Juge. Ceux qui lui infligèrent la penitence du foïet furent bien surpris quand il les pria de lui appliquer encore quelques coups de verges pour le bien de son ame. Ces Messieurs ne se firent pas prier ; Fox eût sa double dose, dont il les remercia très cordialement : il se mit à les prêcher. D'abord on rit, ensuite on l'écouta, & comme l'entousiasme est une maladie qui se gagne, plusieurs furent persuadés, & ceux qui l'avoient foïetté devinrent ses premiers disciples. Delivré de sa prison il courut les champs avec une douzaine de prosélytes prêchant toujours contre le Clergé, & foïetté de tems en tems. Un jour étant mis au pilory, il harangua tout le peuple avec tant de force, qu'il convertit une cinquantaine d'auditeurs, & mit le reste tellement
dans

dans ses interêts, qu'on le tira en tumulte du trou où il étoit, on alla chercher le curé Anglican dont le credit avoit fait condamner Fox à ce fuplice, & on le piloria à fa place.

Il ofa bien convertir quelques foldats de Cromwell qui quitterent le metier des armes, & refuferent de prêter le ferment. Cromwell ne vouloit pas d'une fecte où on ne fe battoit point, de même que Sixte Quint auguroit mal d'une fecte, *dove non fi chiavava*: il fe fervit de fon pouvoir pour perfecuter ces nouveaux venus. On en rempliffoit les prifons, mais les perfecutions ne fervent prefque jamais qu'à faire des profelytes. Ils fortoient de leurs prifons affermis dans leur creance, & fuivis de leurs geolliers qu'ils avoient convertis. Mais voicy ce qui contribua le plus à étendre la fecte. Fox fe croyoit infpiré, il crût par confequent devoir parler d'une maniere differente des autres hommes. Il fe mit à trembler, à faire des contorfions & des grimaces, à retenir fon haleine, à la pouffer avec violence; la Prê-

treffe de Delphes n'eut pas mieux fait. En peu de tems il aquit une grande habitude d'inspiration, & bien-tôt après il ne fut plus guere en son pouvoir de parler autrement. Ce fut le premier don qu'il communiqua à ses disciples. Ils firent de bonne foy toutes les grimaces de leur maître, ils trembloient de toutes leurs forces au moment de l'inspiration. De là ils en eurent le nom de *Quakers*, qui signifie *Trembleurs*. Le petit peuple s'amusoit à les contrefaire, on trembloit, on parloit du nez, on avoit des convulsions, & on croyoit avoir le St. Esprit. Il leur falloit quelques miracles, ils en firent.

LE Patriarche Fox, dit publiquement à un Juge de Paix, en presence d'une grande assemblée, Ami prends garde à toy, Dieu te punira bien-tôt de persecuter les Saints. Ce Juge étoit un yvrogne qui s'enyvroit tous les jours de mauvaise biere & d'eau de vie, il mourût d'apoplexie deux jours après précisément comme il venoit de signer un ordre pour envoyer quelques *Quakers* en

en prison. Cette mort soudaine ne fût point attribuée à l'intemperance du Juge; tout le monde la regarda comme un effet des prediCTIONS du saint homme; cette mort fit plus de Quakers, que mille sermons & autant de convulsions n'en auroient pû faire. Cromwell voyant que leur nombre augmentoit tous les jours voulût les attirer à son party, il leur fit offrir de l'argent; mais ils furent incorruptibles, & il dit un jour que cette Religion étoit la seule contre laquelle il n'avoit pû prevaloir avec des guinées.

ILs furent quelquefois persecutés sous Charles Second, non pour leur religion, mais pour ne vouloir pas payer les dixmes au Clergé, pour tutoyer les Magistrats, & refuser de prêter les sermens prescrits par la loy.

ENFIN Robert Barclay, Ecoffois, presenta au Roy en 1675, son Apologie des Quakers, ouvrage aussi bon qu'il pouvoit l'être. L'Epitre dedicatoire à Charles Second contient non des basses flateries, mais des verités hardies, & des conseils

justes. “ Tu as goûté, dit-il à Charles
“ à la fin de cette Epître, de la douceur
“ & de l’amertume, de la prospérité
“ & des plus grands malheurs; tu as été
“ chassé des pays où tu regne, tu as sen-
“ ti le poids de l’oppression, & tu dois
“ savoir combien l’oppresseur est detes-
“ table devant Dieu, & devant les hom-
“ mes: que si après tant d’épreuves &
“ de bénédictions ton cœur s’endurcis-
“ soit, & oublioit le Dieu qui s’est sou-
“ venu de toi dans tes disgraces, ton
“ crime en feroit plus grand, & ta con-
“ damnation plus terrible; au lieu donc
“ d’écouter les flatteurs de ta cour, écou-
“ te la voix de ta conscience, qui ne te
“ flatéra jamais. Je suis ton fidel
“ amy & sujet, Barclay.

Ce qui est plus étonnant, c’est que
cette lettre écrite à un Roy par un par-
ticulier obscur eût son effet, & la per-
secution cessa.

QUATRIÈME

QUATRIÈME

LETTRE

SUR LES

QUAKERS.

ENVIRON ce tems parut l'illustre Guillaume Pen, qui établit la puissance des Quakers en Amerique, & qui les auroit rendu respectables en Europe, si les hommes pouvoient respecter la vertu sous des apparences ridicules. Il étoit fils unique du Chevalier Pen, Vice-Amiral d'Angleterre, & favori du Duc d'Yorc, depuis Jaques Second.

GUILLAUME PEN à l'âge de quinze ans rencontra un Quaker à Oxford, où il faisoit ses études; ce Quaker le persuada, & le jeune homme, qui étoit vif, naturellement eloquent, & qui avoit de

l'ascendance dans sa physionomie & dans ses manieres, gagna bien-tôt quelques uns de ses camarades ; il établit insensiblement une société de jeunes Quakers qui s'assembloient chez lui, de sorte qu'il se trouva chef de secte à l'âge de seize ans.

DE retour chez le Vice-Amiral son pere, au sortir du college, au lieu de se mettre à genoux devant lui & de lui demander sa benediction, selon l'usage des Anglois, il l'aborda le chapeau sur la tête, & lui dit, Je suis fort aise l'ami de te voir en bonne santé. Le Vice-Amiral crût que son fils étoit devenu fol ; il s'aperçût bientôt qu'il étoit Quaker, il mit en usage tous les moyens que la prudence humaine peut employer pour l'engager à vivre comme un autre. Le jeune homme ne repondit à son pere qu'en l'exhortant à se faire Quaker lui même. Enfin le pere se relâcha à ne lui demander autre chose sinon qu'il allât voir le Roy & le Duc d'Yorc le chapeau sous le bras, & qu'il ne les tutoyât point. Guillaume répondit que sa conscience

science ne le lui permettoit pas, & le pere indigné & au defespoir le chassa de fa maison. Le jeune Pen remercia Dieu de ce qu'il souffroit deja pour sa cause; il alla prêcher dans la cité, il y fit beaucoup de profelytes.

LES Prêches des Ministres éclaircissoient tous les jours, & comme il étoit jeune, beau, & bien fait, les femmes de la cour & de la ville accouroient devotement pour l'entendre. Le patriarche George Fox vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres, sur sa reputation; tous deux resolurent de faire des missions dans les pays étrangers; ils s'embarquerent pour la Hollande, après avoir laissé des ouvriers en assez bon nombre pour avoir soin de la vigne de Londres.

LEURS travaux eurent un heureux succès à Amsterdam; mais ce qui leur fit plus d'honneur, & ce qui mit le plus leur humilité en danger, fût la reception que leur fit la Princeffe Palatine Elizabeth, tante de George premier Roy d'Angleterre, femme illustre par son esprit & par son sçavoir, & à qui Des
Cartes

Cartes avoit dedié son Roman de Philosophie.

ELLE étoit alors retirée à la Haye, où elle vit *les Amis*, car c'est ainsi qu'on appelloit alors les Quakers en Hollande. Elle eût plusieurs conférences avec eux, ils prêcherent souvent chez elle, & s'ils ne firent pas d'elle une parfaite Quakeresse, ils avouerent au moins qu'elle n'étoit pas loin du Royaume des Cieux. Les Amis semèrent aussi en Allemagne, mais ils y recueillirent peu ; on ne gouta pas la mode de tutoyer dans un pays où il faut toujours les termes d'Altesse & d'Excellence. Pen repassa bientôt en Angleterre sur la nouvelle de la maladie de son pere, il vint recueillir ses derniers sours. Le Vice-Amiral se reconcilia avec lui & l'embrassa avec tendresse quoi qu'il fût d'une differente religion. Mais Guillaume l'exhorta en vain à ne point recevoir le sacrement, & à mourir Quaker, & le vieux bon homme recommanda inutilement à Guillaume d'avoir des boutons sur ses manches

manches & des ganſes à ſon chapeau.

GUILLAUME herita de grands biens parmi leſquels il ſe trouvoit des dettes de la couronne pour des avances faites par le Vice-Amiral dans des expéditions maritimes. Rien n'étoit moins aſſuré alors que l'argent dû par le Roy. Pen fut obligé d'aller tutoyer Charles Second & ſes Miniſtres, plus d'une fois, pour ſon paiement. Le gouvernement lui donna en 1680, au lieu d'argent la propriété & la ſouveraineté d'une Province d'Amerique, au ſud de Maryland. Voilà un Quaker devenu Souverain. Il partit pour ſes nouveaux Etats avec deux vaiſſeaux chargés de Quakers, qui le ſuivirent. On appella dès lors le pays *Pennſylvania*, du nom de Pen ; il y fonda la ville de Philadelphie, qui eſt aujourd'hui tres floriffante. Il commença par faire une ligue avec les Ameriquains ſes voiſins. C'eſt le ſeul traité entre ces peuples & les Chretiens qui n'ait point été juré, & qui n'ait point été rompu. Le nouveau ſouverain fut auſſi le legiſlateur de

de la Pensilvanie, il donna des loix tres sages, dont aucune n'a été changée depuis lui. La premiere est de ne maltraiter personne au sujet de la Religion, & de regarder comme frères tous ceux qui croient un Dieu.

A PEINE eut-il établi son gouvernement que plusieurs marchands de l'Amerique vinrent peupler cette colonie. Les naturels du pays au lieu de fuir dans les forêts, s'accoutumerent insensiblement avec les pacifiques Quakers. Autant ils detestoient les autres Chrétiens conquerans & destructeurs de l'Amerique, autant ils aimoient ces nouveaux venus. En peu de tems un grand nombre de ces pretendus Sauvages charmé de la douceur de ces voisins, vinrent en foule demander à Guillaume Pen de les recevoir au nombre de ses vassaux. C'étoit un spectacle bien nouveau qu'un Souverain que tout le monde tutoyoit, & à qui on parloit le chapeau sur la tête ; un gouvernement sans Prêtres, un peuple sans armes, des citoyens tous égaux,

à

à la Magistrature près, & des voisins sans jalousie.

GUILLAUME PEN pouvoit se vanter d'avoir apporté sur la terre l'âge d'or, dont on parle tant, & qui n'a vraisemblablement existé qu'en Pensilvanie. Il revint en Angleterre pour les affaires de son nouveau pays. Après la mort de Charles Second, le Roy Jaques, qui avoit aimé son pere, eût la même affection pour le fils, & ne le considéra plus comme un sectaire obscur, mais comme un très grand homme. La politique du Roy s'accordoit en cela avec son gout. Il avoit envie de flatter les Quakers en abolissant les Loix faites contre les Non-Conformistes, afin de pouvoir introduire la Religion Catholique à la faveur de cette liberté. Toutes les sectes d'Angleterre virent le piege, & ne s'y laisserent pas prendre ; elles sont toujours reunies contre le Catholicisme, leur ennemi commun. Mais Pen ne crût pas devoir renoncer à ses principes pour favoriser des Protestans qui le haïssoient,

contre

contre un Roy qui l'aimoit. Il avoit établi la liberté de conscience en Amérique, il n'avoit pas envie de vouloir paroître la détruire en Europe ; il demeura donc fidel à Jaques Second, au point qu'il fût generally accusé d'être Jésuite. Cette calomnie l'affligea sensiblement, il fût obligé de s'en justifier par des Ecrits publics. Cependant le malheureux Jaques Second, qui comme presque tous les Stuards étoit un composé de grandeur & de foiblesse, & qui comme eux en fit trop & trop peu, perdit son Royaume sans qu'on pût dire comment la chose arriva.

TOUTES les sectes Angloises reçurent de Guillaume Troisième & de son Parlement, cette même liberté qu'elles n'avoient pas voulu tenir des mains de Jaques. Ce fût alors que les Quakers commencerent à jouir par la force des loix de tous les privileges dont ils sont en possession aujourd'hui. Pen, après avoir vû enfin sa secte établie sans contradiction dans le pays de sa naissance, retourna

tourna en Pensilvanie. Les siens & les Amériquains le reçurent avec des larmes de joye, comme un pere qui revenoit voir ses enfans. Toutes ses loix avoient été religieusement observées pendant son absence; ce qui n'étoit arrivé à aucun législateur avant lui. Il resta quelques années à Philadelphie: il en partit enfin malgré lui pour aller solliciter à Londres des avantages nouveaux en faveur du commerce des Pensilvains; il ne les revit plus, il mourut à Londres en 1718.

JE ne puis deviner quel sera le sort de la Religion des Quakers en Amerique, mais je vois qu'elle déperit tous les jours à Londres. Par tout pays la Religion dominante, quand elle ne persecute point, engloutit à la longue toutes les autres. Les Quakers ne peuvent être membres du Parlement, ny posséder aucun office, parce qu'il faudroit prêter serment, & qu'ils ne veulent point jurer; ils sont réduits à la nécessité de gagner de l'argent par le commerce. Leurs enfans enrichis

chis par l'industrie de leurs peres, veulent jouir, avoir des honneurs, des boutons, & des manchettes, ils sont honteux d'être appellés Quakers, & se font Protestans pour être à la mode.



CINQUIÈME
L E T T R E
S U R L A
R E L I G I O N
A N G L I C A N E.

C'EST icy le pays des Sectes: *multæ sunt mansiones in domo patris mei*: un Anglois comme homme libre va au ciel par le chemin qui lui plait.

CEPENDANT quoique chacun puisse icy servir Dieu à sa mode, leur véritable Religion, celle où l'on fait fortune, est la secte des Episcopaux, appelée l'Eglise Anglicane, ou l'Eglise par excellence. On ne peut avoir d'employ ny en Angleterre ny en Irlande sans être du nombre des fideles Anglicans. Cette

raison, qui est une excellente preuve, a converti tant de Nonconformistes qu'aujourd'hui il n'y a pas la vingtième partie de la nation qui soit hors du giron de l'Eglise dominante.

LE Clergé Anglican a retenu beaucoup des Ceremonies Catholiques, & sur tout celle de recevoir les Dixmes avec une attention très scrupuleuse. Ils ont aussi la pieuse ambition d'être les maîtres.

DE plus, ils fomentent autant qu'ils peuvent dans leurs ouailles un saint zèle contre les Nonconformistes. Ce zèle étoit assez vif sous le gouvernement des Toris, dans les dernières années de la Reine Anne; mais il ne s'étendoit pas plus loin qu'à casser quelquefois les vitres des Chapelles herétiques, car la rage des sectes a fini en Angleterre avec les guerres civiles, & ce n'étoit plus sous la Reine Anne que les bruits sourds d'une mer encore agitée longtems après la tempeste. Quand les Whigs & les Toris déchirèrent leur pays, comme autrefois les Guelphes & Gibelins, il fallut bien que la Religion entrât dans les partis; les
Toris

Torises étoient pour l'Épiscopat, les Whigs le vouloient abolir, mais ils se sont contentés de l'abaisser quand ils ont été les maîtres.

Du tems que le Comte Harley d'Oxford & Milord Bolingbroke faisoient boire la santé des Toris, l'Eglise Anglicane les regardoit comme les défenseurs de ses saints privileges. L'assemblée du bas Clergé, qui est une espece de chambre des communes composée d'Ecclesiastiques, avoit alors quelque credit ; elle jouissoit au moins de la liberté de s'assembler, de raisonner de controverse, & de faire bruler de tems en tems quelques livres impies, c'est à dire, écrits contre elle. Le Ministère qui est Whig aujourd'hui ne permet pas seulement à ces Messieurs de tenir leur assemblée, ils sont réduits dans l'obscurité de leur paroisse au triste employ de prier Dieu pour le Gouvernement, qu'ils ne feroient pas fâchés de troubler.

Quant aux Evêques qui sont vingt & six en tout, ils ont séance dans la Chambre haute en dépit des Whigs, par-

ce que le vieil abus de les regarder comme Barons subsiste encore. Il y a une clause dans le serment que l'on prête à l'Etat laquelle exerce bien la patience Chretienne de ces Messieurs; on y promet d'être de l'Eglise comme elle est établie par la Loy. Il n'y a guere d'Evêques, de Doyens, d'Archiprêtres qui ne pensent l'être de droit divin; c'est donc un grand sujet de mortification pour eux d'être obligés d'avoüer, qu'ils tiennent tout d'une miserable Loy faite par des profanes laïques. Un savant Religieux (le Pere Courayer) a écrit depuis peu un livre pour prouver la validité & la succession des Ordinations Anglicanes. Cet ouvrage a été pros crit en France; mais croyez vous qu'il ait plû au Ministère d'Angleterre? Point du tout; les maudits Whigs se soucient très peu que la succession Episcopale ait été interrompue chez eux ou non, & que l'Evêque Parker ait été consacré dans un Cabaret (comme on le veut) ou dans une Eglise; ils aiment mieux même que les Evêques tirent leur autorité du Parlement

ment plutôt que des Apôtres. Le Lord B——dit que cette idée de Droit divin ne serviroit qu'à faire des tirans en camail & en rochet, mais que la loy fait des citoyens.

A L'EGARD des mœurs, le Clergé Anglican est plus réglé que celui de France, & en voicy la cause. Tous les Ecclesiastiques sont élevés dans l'Université d'Oxford, ou dans celle de Cambridge loin de la corruption de la capitale. Ils ne sont apellés aux dignités de l'Eglise que très tard, & dans un âge où les hommes n'ont d'autres passions que l'avarice; lorsque leur ambition manque d'alimens. Les emplois sont icy la récompense des longs services dans l'Eglise aussi bien que dans l'armée, on n'y voit pas de jeunes gens Evêques ou Colonels au sortir du College; de plus les Prêtres sont presque tous mariés. La mauvaise grace contractée dans l'Université, & le peu de commerce qu'on a icy avec les femmes font que d'ordinaire un Evêque est forcé de se contenter de la fienne. Les Prêtres vont quelque fois au cabaret, parce que

l'usage le leur permet, & s'ils s'enivrent, c'est serjeusement & sans scandale.

CET être indéfinissable, qui n'est ny Ecclesiastique ny Seculier, en un mot, ce que l'on appelle un Abbé, est une espèce inconnüe en Angleterre: les Ecclesiastiques sont tous icy réservés & presque tous pedans. Quand ils apprennent qu'en France de jeunes gens connus par leurs débauches, & élevés à la Prelature par des intrigues de femmes font publiquement l'amour, s'egayent à composer des chansons tendres, donnent tous les jours des soupers délicats & longs, & de là vont implorer les lumieres du St. Esprit, & se nomment hardiment les successeurs des Apôtres; ils remercient Dieu d'être Protestans, mais ce sont de vilains Heretiques à bruler à tous les Diables, comme dit Maître François Rabelais. C'est pourquoy je ne me melle point de leurs affaires.

SIXIÈME

L E T T R E

S U R L E S

P R E S B Y T E R I E N S :

LA Religion Anglicane ne s'étend qu'en Angleterre & en Irlande; le Presbyteranisme est la religion dominante en Ecoſſe. Ce Presbyteranisme n'est autre choſe que le Calvinisme pur, tel qu'il avoit été établi en France, & qu'il ſubſiſte à Geneve. Comme les Prêtres de cette ſecte ne reçoivent dans leurs Eglises que des gages très mediocres, & que par conſéquent ils ne peuvent vivre dans le même luxe que les Evêques, ils ont pris le parti naturel de crier contre des honneurs où ils ne peuvent atteindre. Figurez vous l'orgueilleux Diogene, qui

fouloit aux pieds l'orgueil de Platon ; les Presbyteriens d'Ecosse ne ressembloient pas mal à ce fier & gueux raisonneur ; ils traiterent Charles Second avec bien moins d'egards que Diogene n'avoit traité Alexandre, car lorsqu'ils prirent les armes pour lui contre Cromwell qui les avoit trompez, ils firent essuyer à ce pauvre Roy quatre sermons par jour, ils lui defendoient de jouer, ils le mettoient en penitence ; si bien que Charles se laissa bien-tôt d'être Roy de ces pedants & s'echapa de leurs mains comme un Ecolier se sauve du College.

DEVANT un jeune & vif Bachelier François criaillant le matin dans les Ecoles de Theologie, le soir chantant avec les Dames, un Theologien Anglican est un Caton ; mais ce Caton paroît un Galant devant un Presbyterien d'Ecosse. Ce dernier affecte une demarche grave, un air fâché, un vaste chapeau, un long manteau par dessus, un habit court, prêche du nez, & donne le nom de la Prostituée de Babilone à toutes les Eglises, où quelques Ecclesiastiques sont assez heureux

heureux d'avoir cinquante mil livres de rente ; & où le peuple est assez bon pour le souffrir & pour les appeller Monsieur, Votre Grandeur, & Votre Eminence.

Ces Messieurs, qui ont aussi quelques Eglises en Angleterre, ont mis les airs graves & severes à la mode en ce pays. C'est à eux qu'on doit la sanctification du Dimanche dans les trois Royaumes. Il est defendu ce jour-là de travailler & de se divertir, ce qui est le double de la severité des Eglises Catholiques. Point d'Opera, point de Comedies, point de Concerts à Londres le dimanche ; les Cartes même y sont si expressement defenduës qu'il n'y que les personnes de qualité, & ce qu'on appelle les honnetes gens qui jouent ce jour-là, le reste de la nation va au sermon, au cabaret, & chez des filles de joye.

Quoique la secte Episcopale & la Presbyterienne soient les deux dominantes dans la Grande Bretagne, toutes les autres y sont bien venuës & vivent assez bien ensemble, pendant que la plupart de leurs Predicans se detestent
reci-

reciproquement avec prèsqu'autant de cordialité qu'un Janseniste damne un Jesuite.

ENTREZ dans la Bourse de Londres, cette place plus respectable que bien des Cours, dans laquelle s'assemblient les députés de toutes les nations pour l'utilité des hommes. Là le Juif, le Mahometan, & le Chrétien, traitent l'un avec l'autre comme s'ils étoient de la même religion, & ne donnent le nom d'infidèles qu'à ceux qui font banqueroute. Là le Presbyterien se fie à l'Anabaptiste, & l'Anglican reçoit la promesse du Quaker. Au sortir de ces pacifiques & libres assemblées, les uns vont à la Synagogue, les autres vont boire : celui-ci va se faire baptiser dans une grande cuve au nom du Pere, par le Fils, au St. Esprit : celui-là fait couper le prepuce de son fils, & fait marmotter sur l'enfant des paroles Hebraïques qu'il n'entend point : les autres vont dans leur Eglise attendre l'inspiration de Dieu, leur chapeau sur la tête, & tous sont contents.

S'il

SUR LES ANGLOIS. 43

S'IL n'y avoit en Angleterre qu'une Religion, le Despotisme seroit à craindre; s'il n'y en avoit que deux, elles se couperoient la gorge, mais il y en a trente, & elles vivent en paix & heureuses.



SÉPTIÈME

SEPTIÈME

L E T T R E

S U R L E S

S O C I N I E N S,

O U

A R I E N S,

O U

A N T I T R I N I T A I R E S.

IL y a icy une petite Secte composée d'Ecclesiastiques & de quelques seculiers très sçavans, qui ne prennent ny le nom d'Ariens, ny celui de Sociniens, mais qui ne sont point du tout de l'avis de
de

de St. Athanase, sur le chapitre de la Trinité, & qui vous disent nettement que le Pere est plus grand que le Fils.

Vous souvenez vous d'un certain Evêque orthodoxe, qui pour convaincre un Empereur de la Consubstanciation, s'avisa de prendre le fils de l'Empereur sous le menton & de lui tirer le nez en presence de sa sacrée Majesté. L'Empereur alloit faire jeter l'Evêque par les fenestres, quand le bon homme lui dit ces belles & convaincantes paroles : Seigneur, si vôtre Majesté est si fâchée que l'on manque de respect à son fils, comment pensez vous que Dieu le Pere traitera ceux qui refusent à Jesus Christ les titres qui lui sont deus ? Les gens dont je vous parle disent que le St. Evêque étoit fort mal avisé, que son argument n'étoit rien moins que concluant & que l'Empereur devoit lui répondre, Apprenez qu'il y a deux façons de me manquer de respect, la première de ne rendre pas assez d'honneur à mon fils, & la seconde de lui en rendre autant qu'à moi.

Quoi

Quor qu'il en soit, le party d'Arius commence à revivre en Angleterre aussi bien qu'en Hollande & en Pologne. Le grand M. Newton faisoit à cette opinion l'honneur de la favoriser. Ce Philosophe pensoit que les Unitaires raisonnoient plus geometriquement que nous. Mais le plus ferme patron de la doctrine Arienne, est l'illustre docteur Clarke. Cet homme est d'une vertu rigide, & d'un caractere doux, plus amateur de ses opinions que passionné pour faire des proselytes, uniquement occupé de calculs & de demonstrations, une vraie machine à raisonnemens.

C'EST lui qui est l'auteur d'un livre assez peu entendu, & estimé sur l'existence de Dieu, & d'un autre plus intelligible, mais assez meprisé sur la verité de la Religion Chretienne.

Il ne s'est point engagé dans de belles disputes scholastiques, que notre ami appelle de venerables billesvesées, il s'est contenté de faire imprimer un livre qui contient tous les temoignages des premiers siecles pour & contre les Unitaires,

taires, & a laissé au lecteur le soin de compter les voix & de juger. Ce livre du docteur lui a attiré beaucoup de partisans; mais l'a empêché d'être Archevêque de Cantorbéry. Je crois que le docteur s'est trompé dans son calcul, & qu'il valoit mieux être Primat Orthodoxe d'Angleterre que Curé Arien.

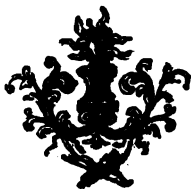
Vous voyez quelles revolutions arrivent dans les opinions comme dans les empires. Le party d'Arius après trois cent ans de triomphe, & douze siècles d'oubli, renaît enfin de sa cendre; mais il prend très mal son tems de reparoitre dans un âge où tout le monde est rassasié de disputes & de sectes. Celle cy est encore trop petite pour obtenir la liberté des assemblées publiques, elle l'obtiendra sans doute si elle devient plus nombreuse; mais on est si tiede à present sur tout cela, qu'il n'y a plus guere de fortune à faire pour une Religion nouvelle ou renouvelée. N'est ce pas une chose plaisante que Luther, Calvin, Zuingle, tous écrivains qu'on ne peut lire, ayent fondé des sectes qui

partagent

partagent l'Europe, que l'ignorant Mahomet ait donné une religion à l'Asie & à l'Afrique ; & que Messieurs Newton, Clarke, Locke, le Clerc, &c. les plus grands Philosophes, & les meilleures plumes de leur temps, ayent pu à peine venir à bout d'établir un petit troupeau qui même diminue tous les jours.

VOILA ce que c'est que de venir au monde à propos. Si le Cardinal de Retz reparoissoit aujourd'hui, il n'ameuteroit pas dix femmes dans Paris.

Si Cromwell renaissott ; lui, qui a fait couper la teste à son Roy, & s'est fait Souverain, seroit un simple Marchand de Londres.



HUITIÈME

LETTRE

SUR LE

PARLEMENT.

LES membres du Parlement d'Angleterre aiment à se comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent.

IL n'y a pas longtems que Mr. Shipping dans la Chambre des Communes commença son discours par ces mots, *La majesté du peuple Anglois seroit blessée.* La singularité de l'expression causa un grand éclat de rire; mais sans se déconcerter, il repeta les memes paroles d'un air ferme, & on ne rit plus. J'avouë que je ne vois rien de commun entre la majesté du peuple Anglois, & celle du peuple Romains, en-

D

core

core moins entre leurs gouvernemens. Il y a un Senat à Londres dont quelques membres sont soupçonnez, quoi qu'à tort sans doute, de vendre leur voix dans l'occasion, comme on faisoit à Rome : voilà toute la ressemblance ; d'ailleurs les deux nations me paroissent entierement differentes, soit en bien, soit en mal. On n'a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de Religion ; cette abomination étoit réservée à des devots prescheurs d'humilité & de patience. Marius & Sylla, Pompée & Cesar, Antoine & Auguste, ne se battoient point pour decider si le Flamen devoit porter sa chemise par dessus sa robe, ou la robe par dessus sa chemise ; & si les poulets sacrés devoient manger & boire, ou bien manger seulement, pour qu'on prit les augures. Les Anglois se sont faits pendre autrefois reciproquement à leurs Assises, & se sont detruits en bataille rangée pour des querelles de pareilles especes. La secte des Episcopaux, & le Presbyterianisme ont tourné, pour un tems, ces

ces têtes serieufes. Je m'imagine que pareille fotife ne leur arrivera plus, ils me paroiffent devenir fages à leurs depens, & je ne leur vois nulle envie de s'egorger dorefnavant pour des fyllogifmes.

VOICY une difference plus effentielle entre Rome & l'Angleterre, qui met tout l'avantage du côté de la derniere, c'eft que le fruit des guerres civiles à Rome a été l'efclavage, & celui des troubles d'Angleterre la liberté. La nation Angloife eft la feule de la terre, qui foit parvenue à regler le pouvoir des Roys en leur refiftant, & qui d'effort en efforts ait enfin établi ce gouvernement fage, où le Prince tout puiffant pour faire du bien, a les mains liées pour faire le mal, où les Seigneurs font grands fans insolence, & fans vaffaux, & où le peuple partage le gouvernement fans confufion.

LA Chambre des Pairs & celle des Communes font les arbitres de la nation, le Roy eft le fur-arbitre; cette balance manquoit aux Romains, les grands &

le peuple étoient toujours en division à Rome, fans qu'il y eut un pouvoir mi-toyen, qui pût les accorder : le Senat de Rome qui avoit l'injuste & punissable orgueil de ne vouloir rien partager avec les Plebeiens, ne connoissoit d'autre secret pour les éloigner du gouvernement que de les occuper toujours dans les guerres étrangères, ils regardoient le peuple comme une beste feroce qu'il falloit lacher sur leurs voisins de peur quelle ne devorât ses maitres. Ainsi le plus grand défaut du gouvernement des Romains en fit des conquerans; c'est parce qu'ils étoient malheureux chez eux qu'ils devinrent les maitres du monde, jusqu'à ce qu'enfin leurs divisions les rendirent esclaves.

LE gouvernement d'Angleterre n'est point fait pour un si grand éclat, ny pour une fin si funeste; son but n'est point la brillante folie de faire des conquestes, mais d'empescher que ses voisins n'en fassent. Ce peuple n'est pas seulement jaloux de sa liberté; il l'est encore de celle des autres. Les Anglois
étoient

étoient acharnés contre Louis XIV uniquement parce qu'ils lui croyoient de l'ambition ; ils luy ont faits la guerre de gayeté de cœur, affurement fans aucun intereft.

IL en a couté fans doute pour établir la liberté en Angleterre, c'est dans des mers de fang qu'on a noyé l'idole du pouvoir defpotique ; mais les Anglois ne croient point avoir acheté trop cher de bonnes loix : les autres nations n'ont pas eu moins de troubles, n'ont pas versé moins de fang qu'eux, mais ce fang qu'elles ont répandu pour la caufe de leur liberté n'a fait que cimenter leur fervitude.

CE qui devient une revolution en Angleterre, n'est qu'une fedition dans les autres pays. Une ville prend les armes pour defendre fes privilèges, foit en Efpagne, foit en Barbarie, foit en Turquie, auffi-tôt des foldats mercenaires la fubjuguent, des bourreaux la puniffent, & le refte de la nation baife fes chaifnes. Les François penfent que le gouvernement de cette ifle eft plus orageux que

la mer qui l'environne, & cela est vrai, mais c'est quand le Roy commence la tempeste, c'est quand il veut se rendre le maistre du vaisseau dont-il n'est que le premier pilote. Les guerres civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fecondes en crimes que celles d'Angleterre, mais de toutes ces guerres civiles aucune n'a en une liberté sage pour objet.

DANS le tems detestable de Charles IX. & de Henry III. il s'agissoit seulement de savoir si on feroit l'esclave des Guises; pour la derniere guerre de Paris elle ne merite que des fifflets. Il me semble que je vois des Ecoliers qui se mutinent contre le Prefet d'un College, & qui finissent par être fouëtez. Le Cardinal de Retz avec beaucoup d'esprit & de courage mal employez, rebelle sans aucun sujet, factieux sans dessein, chef de parti sans armée, cabaloit pour cabaler, & sembloit faire la guerre civile pour son plaisir. Le Parlement ne sçavoit ce qu'il vouloit, ny ce qu'il ne vouloit pas. Il levoit des troupes

troupes par arrest, il les castoit, il menaçoit, il demandoit pardon; il mettoit à prix la tête du Cardinal Mazarin, & ensuite venoit le complimenter en ceremonie. Nos guerres civiles sous Charles VI. avoient été cruelles, celles de la Ligue furent abominables, celle de la Fronde fut ridicule.

CE qu'on reproche le plus en France aux Anglois, c'est le supplice de Charles I. qui fut traité par ses vainqueurs comme il les eut traités s'il eut été heureux. Après tout, regardez d'un costé, Charles I. vaincu en bataille rangée, prisonnier, jugé, condamné dans Westminster, & décapité; & de l'autre l'Empereur Henry VII. empoisonné par son chapelain en communiant, Henry III. assassiné par un Moine, trente assassinats medités contre Henry IV. plusieurs executez, & le dernier privant enfin la France de ce grand Roy: pesez ces attentats, & jugez.

N E U V I E M E

L E T T R E

S U R L E

G O U V E R N E M E N T.

CE mélange dans le Gouvernement d'Angleterre, ce concert entre les Communes, les Lords, & le Roy, n'a pas toujours subsisté. L'Angleterre a été longtems esclave, elle l'a été des Romains, des Saxons, des Danois, des François. Guillaume le Conquerant la gouverna sur tout avec un sceptre de fer. Il dispoſoit des biens, de la vie, de ses nouveaux ſujets comme un Monarque de l'orient; il defendit sous peine de mort qu'aucun Anglois osât avoir du feu, & de la lumiere, chez lui passé huit heures du soir; soit qu'il preten-

dit

dit par là prévenir leurs assemblées nocturnes, soit qu'il voulut essayer par une défense si bizarre jusqu'où peut aller le pouvoir des hommes sur d'autres hommes. Il est vrai qu'avant & après Guillaume le Conquerant les Anglois ont eu des Parlemens, ils s'en vantent comme si ces assemblées, apellées alors Parlemens, composées de tyrans ecclesiastiques & de pillars només Barons avoient été les gardiens de la liberté & de la felicité publique.

LES Barbares qui des bords de la mer Baltique fondirent dans le reste de l'Europe, apporterent avec eux l'usage de ces Etats ou Parlemens, dont on fait tant de bruit & qu'on connoit si peu; les Roys alors n'étoient point despotiques, cela est vrai, mais les peuples n'en gémissoient que plus dans une servitude miserable; les chefs de ces Sauvages qui avoient ravagé la France, l'Italie, l'Espagne, & l'Angleterre, se firent Monarques. Leurs capitaines partagerent entre eux les terres des vaincus, de là ces Margraves, ces Lairds, ces Barons,

Barons, ces fous-Tyrans, qui disputoient souvent avec leur Roy les depouilles des peuples. C'étoient des oiseaux de proye combattans contre un aigle pour succher le sang des colombes, chaque peuple avoit cent tyrans au lieu d'un maître. Les Prêtres se mirent bien-tot de la partie ; de tout tems le sort des Gaulois, des Germains, des Insulaires d'Angleterre, avoit été d'être gouvernés par leurs Druïdes, & par les Chefs de leurs villages, ancienne espece de Barons, mais moins tyrans que leurs successeurs. Ces Druïdes se disoient mediateurs entre la divinité & les hommes, ils faisoient des loix, ils excommunioient, ils condamnoient à la mort. Les Evêques succederent peu à peu à leur autorité temporelle dans le gouvernement Goth & Vandale. Les Papes se mirent à leur tête, & avec des Brefs des Bulles, & des Moines ils firent trembler les Roys, les deposèrent, les firent assassiner & tirerent à eux tout l'argent qu'ils pûrent de l'Europe. L'imbecille Ina, l'un des tyrans de la Heptarchie d'Angleterre

d'Angleterre, fut le premier qui dans un pelerinage à Rome, se soumit à payer le denier de St. Pierre (ce qui étoit environ un ecu de nôtre monoye) pour chaque maison de son territoire. Toute l'isle suivit bientôt cet exemple, l'Angleterre devint petit à petit une province du Pape, le St. Pere y envoyoit de tems en tems ses Legats pour y lever des impots exorbitans, Jean sans terre fit enfin une cession en bonne forme de son Royaume à sa Sainteté qui l'avoit excommunié, & les Barons qui n'y trouverent pas leur compte chasserent ce miserable Roy, ils mirent à sa place Louis huit Pere de St. Louis Roy de France. Mais ils se degouterent bientôt de ce nouveau venu & lui firent repasser la mer.

TANDIS que les Barons, les Evêques, les Papes dechiroient tous ainsi l'Angleterre, où tous vouloient commander; le peuple la plus nombreuse, la plus utile, la plus vertueuse même, & par consequent la plus respectable partie des hommes, composée de ceux qui étudient les loix & les sciences, des negocians, des
artisans;

artisans, en un mot, de tout ce qui n'étoit point tyran, le peuple, dis-je, étoit regardé par eux comme des animaux au dessous de l'homme. Il s'en falloit bien que les Communes eussent alors part au gouvernement, c'étoient des Vilains, leur travail, leur sang appartenoient à leurs maîtres qui s'apelloient Nobles. Le plus grand nombre des hommes étoit en Europe ce qu'ils sont encore en plusieurs endroits du monde, serfs d'un Seigneur, espece de bétail qu'on vend & qu'on achete avec la terre. Il a falu des siècles, pour rendre justice à l'humanité, pour sentir qu'il étoit horrible que le grand nombre semât & que le petit recueillit ; & n'est ce pas un bonheur pour les François que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puissance legitime des Roys & du peuple ?

HEUREUSEMENT dans les secouffes que les querelles des Roys & des grands donnoient aux empires, les fers des nations se sont plus ou moins relâchés, la liberté est née en Angleterre des querelles
des

des tyrans. Les Barons forcerent Jean sans terre & Henry III. à accorder cette fameuse Charte dont le principal but étoit à la vérité de mettre les Roys dans la dependance des Lords, mais dans laquelle le reste de la nation fut un peu favorisé, afin que dans l'occasion elle se rângeat du party de ses pretendus protecteurs. Cette grande Charte, qui est regardée comme l'origine sacrée des Libertés Angloises, fait bien voir elle-même combien peu la liberté étoit connuë; le titre seul prouve que le Roy se croyoit absolu de droit, & que les Barons & le Clergé même ne le forçoient à se relâcher de ce droit prétendu que parce qu'ils étoient les plus forts.

VOICI comme commence la grande Charte, " Nous accordons de nôtre libre
" volonté les privileges suivans aux Ar-
" chevêques, Evêques, Abbés, Prieurs &
" Barons de nôtre Royaume, &c.

DANS les articles de cette Charte il n'est pas dit un mot de la Chambre des Communes, preuve qu'elle n'existoit pas encore, ou quelle existoit sans pouvoir:

on

on y spécifie les hommes libres d'Angleterre, triste démonstration qu'il y en avoit qui ne l'étoient pas; on voit par l'article XXXII que les hommes prétendus libres devoient des services à leur Seigneur. Une telle liberté tenoit encore beaucoup de l'esclavage.

PAR l'article XXI. le Roy ordonne que ses officiers ne pourront dorenavant prendre de force les chevaux & les charrettes des hommes libres qu'en payant. Ce règlement parût au peuple une vraie liberté parce qu'il ôtoit une plus grande tyrannie. Henry VII. usurpateur heureux & grand politique, qui faisoit semblant d'aimer les Barons, mais qui les haïssoit & les craignoit s'avisa de procurer l'alienation de leurs terres. Par là les Vilains qui dans la suite acquirent du bien par leurs travaux acheterent les Châteaux des illustres Pairs qui s'étoient ruinés par leur folie, peu-à-peu toutes les terres changerent de maître.

LA Chambre des Communes devint de jour en jour plus puissante. Les familles des anciens Pairs s'éteignirent avec
le

le tems, & comme il n'y a proprement que les Pairs qui soient Nobles en Angleterre, dans la rigueur de la loy il n'y auroit plus du tout de Noblesse en ce pays là, si les Roys n'avoient pas créé de nouveaux Barons de tems en tems, & conservé le corps des Pairs qu'ils avoient tant craints autrefois, pour l'opposer à celui des Communes devenu trop redoutable.

Tous ces nouveaux Pairs qui composent la Chambre haute, reçoivent du Roy leur titre & rien de plus, presque aucun d'eux n'a la terre dont il porte le nom. L'un est Duc de Dorset, & n'a pas un poulce de terre en Dorsetshire; l'autre est Comte d'un Village, qui sçait à peine où ce Village est situé. Ils ont du pouvoir dans le Parlement non ailleurs.

Vous n'entendez point icy parler de haute moyenne & basse Justice, ny du droit de chasser sur les terres d'un citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fusil sur son propre champ.

UN homme, parce qu'il est Noble ou Prêtre, n'est point icy exempt de payer certaines taxes; tous les impots sont réglés par la Chambre des Communes, qui n'étant que la seconde par son rang est la premiere par son credit.

Les Seigneurs & les Evêques peuvent bien rejeter le Bill, des Communes, lorsqu'il s'agit de lever de l'argent, mais il ne leur est pas permis d'y rien changer; il faut ou qu'ils le reçoivent ou qu'ils le rejettent sans restriction. Quand le Bill est confirmé par les Lords & approuvé par le Roy, alors tout le monde paye, chacun donne non selon sa qualité (ce qui seroit absurde) mais selon son revenu. Il ny a point de taille, ny de capitation arbitraire, mais une taxe réelle sur les terres, elles ont toutes été évaluées sous le fameux Roy Guillaume trois.

LA taxe subsiste toujours la même, quoi que les revenus des terres aient augmenté; ainsi personne n'est foulé & personne ne se plaint, le paysan n'a point les pieds meurtris par des sabots,
il

il mange du pain blanc, il est bien vêtu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ses bestiaux, ny de couvrir son toit de tuilles, de peur que l'on ne hausse ses impots l'année d'après. Il y a icy beaucoup de Payfans qui ont environ cinq ou six cens livres Sterling de revenu, & qui ne dedaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis & dans laquelle ils vivent libres.



D I X I E' M E

L E T T R E

S U R L E

C O M M E R C E .

LE Commerce, qui a enrichi les Citoyens en Angleterre, a contribué à les rendre libres, & cette liberté a étendu le commerce à son tour ; de là s'est formée la grandeur de l'Etat. C'est le commerce qui a établi peu-à-peu les forces navales, par qui les Anglois sont les maîtres des mers ; ils ont à présent près de deux cent vaisseaux de guerre. La posterité apprendra peut-être avec surprise, qu'une petite île, qui n'a de soy-même qu'un peu de plomb, de l'étain, de la terre à foulon, & de la laine grossière, est devenue par son

son commerce assez puissante pour envoyer en 1723, trois flottes à la fois en trois extrémités du monde; l'une devant Gibraltar, conquise & conservée par ses armes; l'autre à Portobello pour ôter au Roy d'Espagne la jouissance des trésors des Indes; & la troisième dans la Mer Baltique pour empêcher les puissances du Nord de se battre.

QUAND Louis XIV. faisoit trembler l'Italie, & que ses armées déjà maîtresses de la Savoye & du Piedmont, étoient prestes de prendre Turin; il fallut que le Prince Eugene marchât du fond de l'Allemagne au secours du Duc de Savoye. Il n'avoit point d'argent, sans quoi on ne prend ny ne defend les villes; il eut recours à des marchands Anglois. En une demie heure de tems on lui presta cinq millions, avec cela il delivra Turin, battit les François & écrivit à ceux qui avoient presté cette somme ce petit billet; " Messieurs, j'ai
" reçu votre argent, & je me flatte de
" l'avoir employé à votre satisfaction."
Tout cela donne un juste orgueil à un
E 2 marchand

marchand Anglois, & fait qu'il ose se comparer, non sans quelques raisons à un citoyen Romain; aussi le cadet d'un Pair du Royaume ne dedaigne point le negoce. Milord Townshend Ministre d'Etat, a un frère qui se contente d'être marchand dans la Cité; dans le tems que Milord Oxford gouvernoit l'Angleterre, son cadet étoit facteur à Alep, d'où il ne voulût pas revenir & où il est mort. Cette coutume, qui pourtant commence trop à se passer, paroît monstrueuse à des Allemands entestés de leur quartier: ils ne sçauroient concevoir que le fils d'un Pair d'Angleterre, ne soit qu'un riche & puissant Bourgeois, au lieu qu'en Allètagne tout est Prince. On a veu jusqu'à trente AltesSES du même nom, n'ayant pour tout bien que des armoiries & de l'orgueil.

EN France est Marquis qui veut, & quiconque arrive à Paris du fond d'une province avec de l'argent à depenser, & un nom en *ac* ou en *ille*, peut dire *un homme comme moi! un homme de ma qualité!* & mepriser souverainement

ment un negociant ; le negociant entend lui même parler si souvent avec dedain de sa profession qu'il est assez sot pour en rougir. Je ne sçais pourtant lequel est le plus util à un Etat, ou un Seigneur bien poudré, qui sçait précisément à quelle heure le Roy se leve, à quelle heure il se couche, & qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'Antichambre d'un Ministre ; ou un Negociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Suratte & au Caire, & contribue au bonheur du monde.



O N Z I E M E

L E T T R E

S U R

L' I N S E R T I O N

D E L A

Petite Verole.

ON dit doucement dans l'Europe Chrétienne, que les Anglois sont des fous, & des enragés; des fous, parce qu'ils donnent la petite Verole à leurs enfans pour les empêcher de l'avoir; des enragés, parce qu'ils communiquent de gayeté de cœur à ces enfans une maladie certaine & affreuse dans la veüe de prevenir un mal incertain. Les Anglois de leur costé disent, les autres Euro-

Europeans sont des lâches & des dénaturés ; ils sont lâches, en ce qu'ils craignent de faire un peu de mal à leurs enfans ; dénaturés, en ce qu'ils les exposent à mourir un jour de la petite Verole. Pour juger laquelle des deux nations a raison, voici l'histoire de cette fameuse Insertion dont on parle en France avec tant d'effroy.

LES femmes de Circassie sont, de tems immemorial, dans l'usage de donner la petite Verole à leurs enfans, même à l'âge de six mois, en leur faisant une incision au bras, & en inserant dans cette incision une pustule qu'elles ont soigneusement enlevée du corps d'un autre enfant. Cette pustule fait dans le bras où elle est insinuée l'effet du levain dans un morceau de pâte ; elle y fermente & répand dans la masse du sang les qualités dont elle est empreinte. Les boutons de l'enfant, à qui l'on a donné cette petite Verole artificielle, servent à porter la même maladie à d'autres. C'est une circulation presque continuelle en Circassie, & quand mal-

heureusement il n'y a point de petite Verole dans le pays, on est aussi embarrassé, qu'on l'est ailleurs dans une mauvaise année.

CE qui a introduit en Circassie cette coutume, qui paroît si étrange à d'autres peuples, est pourtant une cause commune à tous les peuples de la terre ; c'est la tendresse maternelle & l'intérêt.

LES Circassiens sont pauvres, & leurs filles sont belles, aussi ce sont elles dont ils font le plus de trafic. Ils fournissent de beautés les Harems du Grand Seigneur, du Sophy de Perse, & de ceux qui sont assez riches pour acheter & pour entretenir cette marchandise précieuse. Ils élèvent ces filles en tout bien & en tout honneur à caresser les hommes, à former des dances pleines de civilité & de mollesse, à rallumer par tous les artifices les plus voluptueux le goût des maîtres desdaigneux à qui elles sont destinées. Ces pauvres creatures repètent tous les jours leur leçon avec leur mere, comme nos petites filles repètent

petent leur catechisme fans y rien comprendre.

OR il arrivoit souvent qu'un pere & une mere, après avoir bien pris des peines pour donner une bonne education à leurs enfans, se voyoient tout d'un coup frustrés de leur esperance. La petite Verole se mettoit dans la famille, une fille en mouroit, une autre perdoit un œil, une troisième relevoit avec un gros né, & les pauvres gens étoient ruinés fans ressource. Souvent même quand la petite Verole devenoit epidémique, le commerce étoit interrompu pour plusieurs années, ce qui caufoit une notable diminution dans les Serails de Perse & de Turquie.

UNE nation commerçante est toujours fort alerte sur ses interêts, & ne neglige rien des connoissances qui peuvent être utiles à son negoce ; les Circassiens s'aperçurent que sur mille personnes il s'en trouvoit à peine une seule qui fut attaquée deux fois d'une petite Verole bien complete, qu'à la verité on effuye quelquefois trois ou quatre petites

tites Veroles legeres, mais jamais deux qui soient decidées & dangereuses ; qu'en un mot, jamais on n'a veritablement cette maladie deux fois en sa vie ; ils remarquerent encore que quand les petites Veroles sont tres benignes, & que leur eruption ne trouve à percer qu'une peau delicate & fine, elles ne laissent aucune impreffion sur le visage ; de ces observations naturelles ils conclurent que si un enfant de six mois, ou d'un an, avoit une petite Verole benigne, il n'en mourroit pas, il n'en seroit pas marqué, & seroit quitte de cette maladie pour le reste de ses jours.

IL restoit donc pour conserver la vie & la beauté de leurs enfans, de leur donner la petite Verole de bonne heure ; c'est ce que l'on fit en inserant dans le corps d'un enfant un bouton que l'on prit de la petite Verole la plus complete, & en même tems la plus favorable qu'on pût trouver.

L'EXPERIENCE ne pouvoit pas manquer de reussir. Les Turcs qui sont gens sensés adopterent bientôt après cette
coûtume

coûtume, & aujourd'hui il ny a point de Bacha dans Constantinople qui ne donne la petite Verole à son fils & à sa fille en les faisant fevrer.

IL y a quelques gens qui pretendent que les Circaffiens prirent autrefois cette coutume des Arabes ; mais nous laissons ce point d'histoire à éclaircir par quelque savant Benedictin qui ne manquera pas de composer là-dessus plusieurs volumes in folio avec les preuves. Tout ce que j'ai à dire sur cette matiere, c'est que dans le commencement du regne de George I. Madame de Wortley Montaigu, une des femmes d'Angleterre qui a le plus d'esprit, & le plus de force dans l'esprit, étant avec son mary en Ambassade à Constantinople, s'avisa de donner sans scrupule la petite Verole à un enfant dont elle étoit accouchée en ce pays. Son Chapelain eût beau lui dire que cette experience n'étoit pas Chrétienne, & ne pouvoit reüssir que chez des Infideles. Le fils de Madame de Wortley s'en trouva à merveille. Cette dame de
 retour

retour à Londres fit part de son expérience à la Princesse de Galles qui est aujourd'hui Reine. Il faut avouer que, Titres & Couronnes à part, cette Princesse est née pour encourager tous les arts, & pour faire du bien aux hommes, c'est un philosophe aimable sur le trône; elle n'a jamais perdu ny une occasion de s'instruire, ny une occasion d'exercer sa générosité. C'est elle qui ayant entendu dire qu'une fille de Milton vivoit encore, & vivoit dans la misère, lui envoya sur le champ un présent considérable; c'est elle qui protège le Savant Pere Courayer; c'est elle qui daigna être la mediatrice entre le Docteur Clark & Mr. Leibnitz. Dès quelle eût entendu parler de l'Inoculation ou infection de la petite Verole, elle en fit faire l'épreuve sur quatre Criminels condamnés à mort, à qui elle sauva doublement la vie; car non seulement elle les tira de la potence, mais à la faveur de cette petite Verole artificielle, elle prévint la naturelle qu'ils auroient probablement eüe,

eüe, & dont ils feroient morts dans un age plus avancé.

LA Princesse assurée de l'utilité de cette épreuve, fit inoculer ses enfans. L'Angleterre suivit son exemple, & depuis ce tems dix mil enfans de famille, au moins, doivent ainsi la vie à la Reine & à Madame Wortley Montagu; & autant de filles leur doivent leur beauté.

SUR cent personnes dans le monde soixante au moins ont la petite Verole; de ces soixante vingt en meurent dans les années les plus favorables, & vingt en conservent pour toujours de fâcheux restes. Voilà donc la cinquième partie des hommes que cette maladie tue ou enlaidit furement. De tous ceux qui sont inoculés en Turquie ou en Angleterre, aucun ne meurt s'il n'est infirme & condamné à mort; d'ailleurs personne n'est marqué, aucun n'a la petite Verole une seconde fois, supposé que l'Inoculation ait été parfaite. Il est donc certain que si quelqu'Ambassadrice Françoisse avoit rapporté ce secret de Constantinople à Paris, elle auroit rendu

du un service eternel à la nation. Le Duc de Villequier, Pere du Duc d'Aumont d'aujourd'hui, l'homme de France le mieux constitué & le plus sain, ne feroit pas mort à la fleur de son âge: le Prince de Soubise, qui avoit la fanté la plus brillante, n'auroit pas été emporté à l'age de vingt cinq ans: Monseigneur Grand Pere de Louis XV. n'auroit pas été enterré dans sa cinquantième année. Vingt mil personnes morts à Paris de la petite Verole en 1723, vivroient encore. Quoi donc? Est ce que les François n'aiment point la vie? Est ce que leurs femmes ne se soucient point de leur beauté? En verité nous sommes d'étranges gens, peut-être dans dix ans prendra-t-on cette methode Angloise, si les Curés & les Medecins le permettent; ou bien les François dans trois mois se serviront de l'Inoculation par fantaisie, si les Anglois s'en dégoutent par inconstance.

J'APRENDS que depuis cent ans les Chinois sont dans cet usage; c'est un grand prejuge que l'exemple d'une nation

tion

tion qui passe pour être la plus sage & la mieux policée de l'univers. Il est vrai que les Chinois s'y prennent d'une façon différente, ils ne font point d'incision ; ils font prendre la petite Verole par le nez comme du tabac en poudre, cette façon est plus agréable ; mais elle revient au même, & sert également à confirmer que si on avoit pratiqué l'incubation en France, on auroit sauvé la vie à des milliers d'hommes.



D O U Z I E' M E

L E T T R E

S U R L E

Chancelier Bacon.

IL n'y a pas longtems que l'on agitoit dans une compagnie celebre, cette question usée & frivole, Quel étoit le plus grand homme qu'il y ait eu sur la terre, si c'étoit Cesar, Alexandre, Tamerlan, Cromwell, &c.

QUELQU'UN répondit que c'étoit sans contredit Isaac Newton. Cet homme avoit raison; car si la vraie Grandeur consiste à avoir reçu du ciel un puissant genie, & à s'en être servi pour s'éclairer soi-même & les autres; un homme comme M. Newton, tel qu'il s'en trouve à peine en dix siècles, est véritablement
le

le grand homme ; & ces Politiques & ces Conquerans dont aucun siecle n'a manqué, ne sont d'ordinaire que d'illustres meschans. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité, non à ceux qui sont des esclaves par violence, c'est à celui qui connoit l'univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos respects.

Puis donc que vous exigez que je vous parle des hommes celebres qu'a porté l'Angleterre, je commencerai par les Bacons, les Lockes, & les Newtons, &c. Les generaux & les ministres viendront à leur tour.

IL faut commencer par le fameux Comte de Verulam, connu en Europe sous le nom de *Bacon*, qui étoit son nom de famille. Il étoit fils d'un Garde des Sceaux, & fut longtems Chancelier sous le Roy Jacques I. Cependant au milieu des intrigues de la Cour, & des occupations de sa Charge, qui demandoient un homme tout entier, il trouva le temps d'être grand Philosophe, bon Historien, & Ecrivain elegant ; & ce qui est

encore plus étonnant, c'est qu'il vivoit dans un siècle où l'on ne connoissoit guerre l'art de bien écrire, encore moins la bonne Philosophie. Il a été, comme c'est l'usage parmi les hommes, plus estimé après sa mort que de son vivant. Ses ennemis étoient à la Cour de Londres, ses admirateurs étoient les étrangers.

LORSQUE le Marquis d'Effiat amena en Angleterre la Princesse Marie, fille d'Henry le Grand, qui devoit épouser le Roy Charles, ce Ministre alla visiter Bacon, qui alors étant malade au lit le reçut les rideaux fermés. Vous ressemblés aux Anges, lui dit d'Effiat ; on entend toujours parler d'eux, on les croit bien supérieurs aux hommes, & on n'a jamais la consolation de les voir.

Vous sçavez comment Bacon fut accusé d'un crime qui n'est guere d'un Philosophe, de s'être laissé corrompre par argent. Vous sçavez comment il fut condamné par la Chambre des Pairs à une amende d'environ quatre cens mil livres de nôtre monnoye, à perdre sa dignité

nité de Chancelier & de Pair. Aujourd'hui les Anglois reverent sa memoire, au point qu'à peine avouent ils qu'il ait été coupable. Si vous me demandez ce que j'en pense, je me serviray pour vous répondre d'un mot que j'ai ouï dire à Milord Bolingbroke: On parloit en sa presence de l'avarice dont le Duc de Marlborough avoit été accusé, & on en citoit des traits, sur lesquels on appelloit au temoignage de Milord Bolingbroke, qui ayant été d'un parti contraire pouvoit peut-être avec bienfiance dire ce qui en étoit: C'étoit un si grand homme, répondit-il, que j'ai oublié ses vices.

JE me borneray donc à vous parler de ce qui a mérité au Chancelier Bacon l'estime de l'Europe.

LE plus singulier, & le meilleur de ses ouvrages, est celui qui est aujourd'hui le moins lu, & le plus utile; je veux parler de son *Novum Scientiarum Organum*. C'est l'échaffaut avec lequel on a bâti la nouvelle Philosophie, & quand cet edifice a été élevé, au moins

en partie, l'échaffaut n'a plus été d'aucun usage.

LE Chancelier Bacon ne connoissoit pas encore la nature, mais il sçavoit & indiquoit tous les chemins qui menent à elle. Il avoit meprisé de bonne heure ce que les Universités appelloient la Philosophie, & il faisoit tout ce qui dépendoit de lui, afin que ces compagnies instituées pour la perfection de la raison humaine, ne continuâssent pas de la gâter par leurs quiddités, leurs horreurs du vuide, leurs formes substantielles, & tous ces mots impertinens, que non seulement l'ignorance rendoit respectables, mais qu'un mélange ridicule avec la religion avoit rendu sacrés.

IL est le Pere de la Philosophie expérimentale. Il est bien vrai qu'avant lui on avoit découvert des secrets étonnans; on avoit inventé la Bouffole, l'Imprimerie, la gravure des Estampes, la Peinture à l'Huile, les Glaces, l'art de rendre en quelque façon la vûe aux Vieillards par les Lunettes qu'on appelle Bécilles, la poudre à Canon, &c. On avoit

voit cherché, trouvé, & conquis un nouveau Monde. Qui ne croiroit que ces sublimes découvertes eussent été faites par les plus grands Philosophes, & dans des tems bien plus éclairés que le notre? Point du tout, c'est dans le tems de la plus stupide barbarie que ces grands changemens ont été faits sur la terre. Le hazard seul a produit presque toutes ces inventions, & il y a même bien de l'apparence que ce qu'on appelle Hazard a eu grande part dans la découverte de l'Amerique; du moins a-t-on toujours crû que Christophle Colomb n'entreprit son voyage que sur la foy d'un Capitaine de vaisseau, qu'une tempeste avoit jetté jusqu'à la hauteur des Isles Caraïbes. Quoi qu'il en soit, les hommes sçavoient aller au bout du monde. Ils sçavoient détruire des villes avec un tonnerre artificiel plus terrible que le tonnerre veritable; mais ils ne connoissoient pas la Circulation du Sang, la pesanteur de l'Air, les Loix du Mouvement, la Lumiere, le nombre de nos Planetes, &c. Et un homme qui sou-

tenoit une These sur les Categories d'Aristote, sur l'Universel *à parte rei*, ou telle autre sotise, étoit regardé comme un prodige.

LES inventions les plus étonnantes & les plus utiles ne sont pas celles qui font le plus d'honneur à l'Esprit humain. C'est à un instinct mécanique, qui est chez la plupart des hommes, que nous devons la plupart des Arts, & nullement à la saine Philosophie.

LA découverte du Feu, l'art de faire du Pain, de fondre & de préparer les Metaux, de bâtir des Maisons, l'invention de la Navette, sont d'une toute autre nécessité que l'Imprimerie & la Boussole. Cependant ces arts furent inventés par des hommes encore sauvages.

QUEL prodigieux usage les Grecs & les Romains ne firent ils pas depuis des Mécaniques ! Cependant on croyoit de leur tems qu'il y avoit des Cieux de Cristal, & que les Etoilles étoient de petites Lampes qui tomboient quelques fois dans la mer ; & un de leurs plus grands Philosophes après bien des recherches
avoit

avoit trouvé que les Astres étoient des cailloux qui s'étoient detachés de la terre.

EN un mot, personne avant le Chancelier Bacon n'avoit connu la Philosophie experimentale, & de toutes les épreuves physiques qu'on a faites depuis lui, il n'y en a presque pas une qui ne soit indiquée dans son livre. Il en avoit fait lui-même plusieurs. Il fit des especes de machines Pneumatiques par lesquelles il devina l'Elasticité de l'Air. Il a tourné tout autour de la découverte de sa pesanteur. Il y touchoit ; cette verité fut saisie par Torricelli. Peu de tems après, la Physique experimentale commença tout d'un coup à être cultivée à la fois dans presque toutes les parties de l'Europe. C'étoit un tresor caché dont Bacon s'étoit douté, & que tous les Philosophes encouragés par sa promesse s'efforcèrent de deterrer.

MAIS ce qui m'a le plus surpris, ç'a été de voir dans son livre, en termes exprés, cette Attraction nouvelle dont M. Newton passe pour l'inventeur.

IL faut chercher, dit Bacon, s'il n'y auroit point une espece de force Magnetique qui opere entre la Terre & les choses pesantes, entre la Lune & l'Océan, entre les Planetes, &c. En un autre endroit il dit, il faut ou que les corps graves soient poussés vers le centre de la Terre, ou qu'ils en soient mutuellement attirés; & en ce dernier cas, il est evident que plus les corps en tombant s'approcheront de la Terre, plus fortement ils s'attireront. Il faut, poursuit-il, experimenter si la même horloge à poids ira plus vite sur le haut d'une Montagne, ou au fond d'une Mine. Si la force des poids diminuë sur la Montagne & augmente dans la Mine, il y a apparence que la Terre a une vraie attraction.

CE précurseur de la Philosophie a été aussi un Ecrivain elegant, un Historien, un bel Esprit.

SES Effays de Morale sont tres estimés, mais ils sont faits pour instruire, plutost que pour plaire: & n'étant ny la Satire de la nature humaine, comme les Maximes de M. de la Rochefoucault, ny
l'école

l'école du Scepticisme, comme Montagne, ils sont moins lus que ces deux livres ingénieux.

SA Vie de Henry VII. a passé pour un Chef-d'Oeuvre; mais comment se peut-il faire que quelques personnes osent comparer un si petit ouvrage avec l'Histoire de notre illustre M. de Thou?

EN parlant de ce fameux Imposteur Perkin, fils d'un Juif converti, qui prit si hardiment le nom de Richard IV Roy d'Angleterre, encouragé par la Duchesse de Bourgogne, & qui disputa la Couronne à Henry VII. voici comme le Chancelier Bacon s'exprime: Environ ce tems le Roy Henry fut obsédé d'esprit malin par la magie de la Duchesse de Bourgogne, qui évoqua des enfers l'ombre d'Edouard IV. pour venir tourmenter le Roy Henry.

QUAND la Duchesse de Bourgogne eut instruit Perkin, elle commença à délibérer par quelle region du ciel elle feroit paroître cette Comete, & elle résolu qu'elle éclateroit d'abord sur l'horizon de l'Irlande,

IL me semble que notre sage de Thou ne donne guere dans ce Phœbus, qu'on prenoit autrefois pour du Sublime, mais qu'à present on nomme avec raison Galimatias.



TREISIÈME

TREISIEME
LETTRE

SUR

Mr. *LOCKE*.

JAMAIS il ne fut peut-être un esprit plus sage, plus methodique, un Logicien plus exact que Mr. Locke; cependant il n'étoit pas grand Mathématicien. Il n'avoit jamais pu se soumettre à la fatigue des calculs, ny à la secheresse des verités Mathématiques, qui ne presente d'abord rien de sensible à l'esprit; & personne n'a mieux prouvé que lui, qu'on pouvoit avoir l'esprit Geometre sans le secours de la Geometrie. Avant lui de grands Philosophes avoient décidé positivement, ce que c'est que l'Ame de l'homme, mais puis qu'ils
n'en

n'en sçavoient rien du tout, il est bien juste qu'ils ayent tous été d'avis differents.

DANS la Grece, berceau des arts & des erreurs, & où on poussa si loin la grandeur & la sottise de l'esprit humain, on raisonnoit comme chez nous sur l'Ame.

LE divin Anaxagoras, à qui on dressa un autel pour avoir appris aux hommes que le Soleil étoit plus grand que le Peloponnese, que la neige étoit noire, & que les Cieux étoient de pierre, affirma que l'Ame étoit un Esprit aérien, mais cependant immortel. Diogene, un autre que celui qui devint Cinique après avoir été faux monnoyeur, affuroit que l'ame étoit une portion de la substance même de Dieu ; & cette idée au moins étoit brillante. Epicure la composoit de parties comme le corps.

ARISTOTE, qu'on a expliqué de mille façons, parce qu'il étoit inintelligible, croyoit, si l'on s'en rapporte à quelques uns de ses disciples, que l'entendement

tendement de tous les hommes étoit une seule & même substance.

LE divin Platon, maître du divin Aristote, & le divin Socrate, maître du divin Platon, disoient l'ame corporelle & éternelle. Le Demon de Socrate lui avoit appris sans doute ce qui en étoit. Il y a des gens à la vérité qui prétendent qu'un homme qui se vantoit d'avoir un Genie familier, étoit indubitablement un fou, ou un fripon, mais ces gens là sont trop difficiles.

QUANT à nos Peres de l'Eglise, plusieurs dans les premiers siècles, ont crû l'Ame humaine, les Anges & Dieu corporels. Le monde se raffine toujours. St. Bernard, selon l'avis du Pere Mabillon enseigna à propos de l'ame, qu'après la mort elle ne voyoit pas Dieu dans le Ciel, mais qu'elle conversoit seulement avec l'humanité de Jesus Christ. On ne le crût pas cette fois sur sa parole, l'aventure de la croisade avoit un peu decrédié ses oracles. Mille Scholastiques sont venus ensuite, comme
le

le Docteur irrefragable*, le Docteur subtil†, le Docteur angelique‡, le Docteur seraphique||, le Docteur cherubique; qui tous ont été bien sûrs de connoître l'ame tres clairement, mais qui n'ont pas laissé d'en parler comme s'ils avoient voulu que personne n'y entendit rien. Nôtre Descartes né non pour découvrir les erreurs de l'Antiquité, mais pour y substituer les siennes, & entraîné par cet Esprit systématique qui aveugle les plus grands hommes, s'imagina avoir démontré que l'ame étoit la même chose que la pensée, comme la matiere selon lui est la même chose que l'étenduë. Il assura bien que l'on pense toujours, & que l'ame arrive dans le corps pourvue de toutes les notions Metaphysiques, connoissant Dieu, l'espace infini, ayant toutes les idées abstraites, remplie enfin de belles connoissances qu'elle oublie malheureusement en sortant du ventre de la mere.

* Hales.

† Scot.

‡ St. Thomas.

|| St. Bonaventure.

MR. MALLEBRANCHE de l'Oratoire dans ses illusions sublimes non seulement admit les idées innées, mais il ne doutoit pas que nous ne vissions tout en Dieu, & que Dieu pour ainsi dire ne fut nôtre ame.

TANT de raisonneurs ayant fait le Roman de l'Ame, un Sage est venu qui en a fait modestement l'histoire. Mr. Locke a développé à l'homme la raison humaine, comme un excellent Anatomiste explique les ressorts du corps humain, il s'aide par tout du flambeau de la Physique, il ose quelquefois parler affirmativement, mais il ose aussi douter: Au lieu de finir tout d'un coup ce que nous ne connoissons pas, il examine par degrez ce que nous voulons connoître, il prend un enfant au moment de sa naissance, il suit pas à pas les progrès de son entendement, il voit ce qu'il a de commun avec les bestes, & ce qu'il a au dessus d'elles. Il consulte sur tout son propre temoignage, la conscience de sa pensée.

Je laisse, dit-il, à discuter à ceux qui en savent plus que moi, si notre Ame existe avant ou après l'organization de notre corps, mais j'avoüe quil m'est tombé en partage une de ces ames grossieres qui ne pensent pas toujours ; & j'ai même le malheur de ne pas concevoir qu'il soit plus necessaire à l'ame de penser toujours, qu'au corps d'être toujours en mouvement.

Pour moi, je me vante de l'honneur d'être en ce point aussi stupide que Mr. Locke. Personne ne me fera jamais croire que je pense toujours, & je ne me sens pas plus disposé que lui à imaginer que quelques semaines après ma conception j'étois une fort sçavante ame, sçachant alors mille choses que j'ai oublié en naissant, & ayant fort inutilement possédé dans l'uterus des connoissances qui m'ont échapé dès que j'ai pu en avoir besoin, & que je n'ai jamais bien pu raprendre depuis.

MR. LOCKE, après avoir ruiné les idées innées, après avoir bien renoncé à la vanité de croire qu'on pense toujours,
ayant

ayant bien établi que toutes nos idées nous viennent par les sens, ayant examiné nos idées simples, celles qui sont composées, ayant suivi l'Esprit de l'homme dans toutes ses opérations, ayant fait voir combien les Langues que les hommes parlent sont imparfaites, & quel abus nous faisons des termes à tous moments ; il vient enfin à considérer l'étendue ou plutôt le néant des connoissances humaines. Ce fut dans ce chapitre qu'il osa avancer modestement ces paroles, " Nous ne ferons
 " peut-être jamais capables de connoi-
 " tre si un être purement matériel, pen-
 " se ou non." Ce discours sage parut à plus d'un Théologien une déclaration scandaleuse, que l'âme est matérielle & mortelle. Quelques Anglois devots à leur manière sonnerent l'alarme. Les Superstitieux font dans la société ce que les poltrons font dans une armée ; ils ont & donnent des terreurs paniques. On cria que Mr. Locke vouloit renverser la Religion ; il ne s'agissoit pourtant pas de Religion dans cette affaire ; c'étoit

une question purement philosophique, très independante de la foy & de la Revelation. Il ne falloit qu'examiner sans aigreur s'il y a de la contradiction à dire la matiere peut penser, & si Dieu peut communiquer la pensée à la matiere. Mais les Theologiens commencent trop souvent par dire que Dieu est outragé, quand on n'est pas de leur avis; c'est trop ressembler aux mauvais Poëtes, qui crioient que Despreaux parloit mal du Roy, parce qu'il se moquoit d'eux. Le Docteur Stillingfleet s'est fait une reputation de Theologien moderé, pour n'avoir pas dit positivement des injures à Mr. Locke. Il entra en lice contre lui, mais il fût battu; car il raisonnoit en Docteur, & Locke en Philosophe instruit de la force & de la foiblesse de l'Esprit humain, & qui se battoit avec des armes dont il connoissoit la trempe. Si j'osois parler après Mr. Locke, sur un sujet si délicat, je dirois, les hommes disputent depuis longtems sur la nature & sur l'immortalité de l'ame: à l'égard de son immortalité, il est impossible de la
demontrer

demontrer puisqu'on dispute encore sur sa nature, & qu'assurement il faut connoître à fond un être créé pour décider, si il est immortel ou non. La Raison humaine est si peu capable de demontrer par elle même l'immortalité de l'ame que la Religion a été obligée de nous la reveler. Le bien commun de tous les hommes demande qu'on croye l'ame immortelle; la foi nous l'ordonne; il n'en faut pas d'avantage: & la chose est décidée. Il n'en est pas de même de sa nature, il importe peu à la Religion de quelle substance soit l'ame, pourvû qu'elle soit vertueuse. C'est un Horloge qu'on nous a donné à gouverner, mais l'ouvrier ne nous a pas dit dequoi le ressort de cet Horloge est composé.

Je suis corps & je pense, je n'en sçais pas d'avantage. Iray-je attribuer à une cause inconnue ce que je puis si aisément attribuer à la seule cause seconde que je connois? Icy tous les Philosophes de l'Ecole m'arrêtent en argumentant, & disent il n'y a dans le corps que de

l'étendue & de la solidité, & il ne peut avoir que du mouvement & de la figure. Or, du mouvement de la figure de l'étendue, & de la solidité ne peuvent faire une pensée, donc l'ame ne peut pas être matiere. Tout ce grand raisonnement repeté tant de fois se réduit uniquement à cecy : Je ne connois point du tout la matiere, j'en devine imparfaitement quelques propriétés; or je ne sçai point du tout si ces propriétés peuvent être jointes à la pensée; donc parce que je ne sçai rien du tout, j'affure positivement que la matiere ne sçauroit penser. Voilà nettement la maniere de raisonner de l'Ecole.

MR. LOCKE disoit avec simplicité à ces Messieurs, confessez du moins que vous êtes aussi ignorants que moi. Votre imagination ny la mienne ne peuvent concevoir comment un corps a des idées; & comprenez vous mieux comment une substance telle qu'elle soit a des idées? vous ne concevez ny la matiere ny l'esprit, comment osez vous assurer quelque chose?

LE

LE superstitieux vient à son tour & dit qu'il faut brûler pour le bien de leurs ames ceux qui soupçonnent qu'on peut penser avec la seule aide du corps : mais que diroient ils si c'étoient eux mêmes qui fussent coupables d'irreligion ? En effet, quel est l'homme qui osera assurer sans une impiété absurde, qu'il est impossible au Createur de donner à la matiere la pensée & le sentiment ? Voyez, je vous prie, à quel embarras vous estes reduit ; vous qui bornez ainsi la puissance du Createur. Les Bêtes ont les mêmes organes que nous, les mêmes sentiments, les mêmes perceptions ; elles ont de la memoire, elles combinent quelques idées. Si Dieu n'a pas pu animer la matiere, & lui donner le sentiment, il faut de deux choses l'une, ou que les Bêtes soient de pures machines, ou qu'elles ayent une ame spirituelle.

IL me paroît démontré que les Bêtes ne peuvent être de simples machines, voici ma preuve ; Dieu leur a fait précisément les mêmes organes de senti-

ment que les nôtres; donc si ils ne sentent point, Dieu a fait un ouvrage inutile; or Dieu de vôtre aveu même, ne fait rien en vain; donc il n'a point fabriqué tant d'organes de sentiment, pour qu'il ny eut point de sentiment, donc les Bêtes ne sont point de pures machines. Les Bêtes selon vous ne peuvent pas avoir une ame spirituelle; donc malgré vous il ne reste autre chose à dire, sinon que Dieu a donné aux organes des Bêtes, qui sont matiere, la faculté de sentir & d'apercevoir, que vous appelez Instinct dans elles. Et qui peut empêcher Dieu de communiquer à nos organes plus deliez cette faculté de sentir, d'apercevoir, & de penser, que nous appellons raison humaine? De quelque côté que vous vous tourniez, vous estes obligés d'avoüer vôtre ignorance, & la puissance immense du Createur. Ne vous revoltez donc plus contre la sage & modeste Philosophie de Mr. Locke, loin d'être contraire à la Religion, elle lui serviroit de preuve, si la Religion en avoit besoin; car quelle
P hilo-

Philosophie plus religieuse, que celle qui n'affirmant que ce qu'elle conçoit clairement & sçachant avouër sa foiblesse, vous dit qu'il faut recourir à Dieu, dès qu'on examine les premiers principes ?

D'AILLEURS il ne faut jamais craindre qu'aucun sentiment philosophique puisse jamais nuire à la Religion d'un pays. Nos Mysteres ont beau être contraires à nos demonstrations; ils n'en sont pas moins reverez par nos Philosophes Chrétiens, qui sçavent que les objets de la raison & de la foi sont de différente nature. Jamais les Philosophes ne feront une secte de Religion; pourquoi? c'est qu'ils n'écrivent point pour le peuple, & qu'ils sont sans Entousiasme. Divisez le Genre humain en vingt parts, il y en a dix neuf composées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne sçauront jamais, s'il y a eu un Mr. Locke au monde; dans la vingtième partie qui reste, combien trouve-t-on peu d'hommes qui lisent? & parmi ceux qui lisent, il y en a vingt qui

lisent des Romans, contre un qui étudie en Philosophie. Le nombre de ceux qui pensent est excessivement petit, & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde.

Ce n'est ny Mountagne, ny Locke, ny Bayle, ny Spinoza, ny Hobbes, ny Milord Shaftsbury, ny Mr. Collins, ny Mr. Toland, &c. qui ont porté le flambeau de la Discorde dans leur Patrie; ce sont pour la plupart, des Theologiens, qui ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de Secte ont eu bientôt celle d'être chefs de partys. Que dis-je? tous ces livres des Philosophes modernes mis ensemble ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement, qu'en a fait autrefois la dispute des Cordeliers, sur la forme de leurs Manches & de leurs Capuchons.

QUATOR

QUATORZIEME
L E T T R E
S U R
D E S C A R T E S
E T
N E W T O N.

UN François qui arrive à Londres, trouve les choses bien changées en Philosophie comme dans tout le reste. Il a laissé le monde plein, il le trouve vuide. A Paris on voit l'Univers composé de Tourbillons, de Matière subtile; à Londres on ne voit rien de cela. Chez vous c'est la pression de la Lune qui cause le flux de la mer; chez les Anglois c'est

c'est la mer qui gravite vers la Lune ; de façon que quand vous croyez que la Lune devrait nous donner marée haute, ce Messieurs croient qu'on doit avoir marée basse, ce qui malheureusement ne peut se vérifier. Car il auroit fallu pour s'en éclaircir examiner la Lune & les Marées au premier instant de la Création.

Vous remarquerez encore que le Soleil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue icy environ pour son quart. Chez vos Cartesiens, tout se fait par une impulsion, qu'on ne comprend gueres; chez M. Newton c'est par une attraction dont on ne connoist pas mieux la cause. A Paris vous vous figurés la Terre faite comme un Melon; à Londres elle est aplatie des deux cotés. La Lumiere pour un Cartesien existe dans l'air; pour un Newtonien elle vient du Soleil en fix minutes & demie. Vôte Chymie fait toutes ses operations avec des Acides, des Alkalis, & de la Matiere
subtile;

subtile; l'Attraction domine jusques dans la Chimie Angloise.

L'ESSENCE même des choses a totalement changé. Vous ne vous accordez ny sur la definition de l'ame, ny sur celle de la matiere. Des Cartes assure que l'ame est la même chose que la pensée, & M. Locke lui prouve assez bien le contraire.

DES CARTES assure encore que l'étendue seule fait la matiere; Newton y ajoute la solidité.

VOILA de furieuses contrariétés!

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Ce fameux Newton, ce destructeur du système Cartesien, mourut au mois de Mars de l'an passé 1727. Il a vecu honoré de ses compatriotes, & a été enterré comme un Roy qui auroit fait du bien à ses sujets.

ON a lû icy avec avidité & l'on a traduit en Anglois l'Eloge de Mr. Newton, que M. de Fontenelle a prononcé dans l'Academie des Sciences. M. de Fontenelle est le Juge des Philosophes, on attendoit

attendoit en Angleterre son jugement comme une déclaration solennelle de la superiorité de la Philosophie Angloise. Mais quand on a vu qu'il comparoit Des Cartes à Newton, toute la Societé Royale de Londres s'est soulevée : loin d'acquiescer au jugement on a critiqué le Discours. Plusieurs même (& ceux là ne sont pas les plus Philosophes) ont été choquez de cette comparaison, seulement parce que Des Cartes étoit François.

IL faut avoüer que ces deux grands hommes ont été bien differens l'un de l'autre dans leur conduite, dans leur fortune, & dans leur Philosophie.

DES CARTES étoit né avec une imagination brillante & forte, qui en fit un homme singulier dans la vie privée, comme dans sa maniere de raisonner. Cette imagination ne put se cacher même dans ses ouvrages Philosophiques, où l'on voit à tous momens des comparaisons ingenieuses & brillantes. La nature en avoit presque fait un Poëte ; & en effet il composa pour la Reine de Suede,

Suede un divertissement en vers, que pour l'honneur de sa memoire on n'a pas fait imprimer.

IL essaya quelque tems du metier de la guerre, & depuis étant devenu tout à fait Philosophe, il ne crût pas indigne de lui de faire l'amour. Il eût de sa Maitresse une fille nommée Francine, qui mourut jeune, & dont il regretta beaucoup la perte. Ainsi il éprouva tout ce qui appartient à l'humanité.

IL crût longtems qu'il étoit nécessaire de fuir les hommes, & sur tout sa patrie, pour philosopher en liberté.

IL avoit raison ; les hommes de son tems n'en sçavoient pas assez pour l'éclairer, & n'étoient gueres capables que de lui nuire.

IL quitta la France, parce qu'il cherchoit la verité qui y étoit persecutée alors par la miserable Philosophie de l'Ecole. Mais il ne trouva pas plus de raison dans les Universités de la Hollande où il se retira. Car dans le tems qu'on condamnoit en France les seules propositions de sa Philosophie qui fus-

sent

sent vrayes, il fût aussi persécuté par les prétendus Philosophes de Hollande, qui ne l'entendoient pas mieux, & qui voyant de plus près sa gloire, haïssoient d'avantage sa personne; il fût obligé de sortir d'Utrecht. Il essuya l'accusation d'Atheïsme, dernière ressource des calomniateurs; & lui qui avoit employé toute la sagacité de son Esprit à chercher de nouvelles preuves de l'existence d'un Dieu, fût soupçonné de n'en point reconnoître.

TANT de persécutions supposoient un très grand mérite & une réputation éclatante; aussi avoit-il l'un & l'autre. La raison perça même un peu dans le monde à travers les ténèbres de l'Ecole & les préjugés de la superstition populaire. Son nom fit enfin tant de bruit qu'on voulut l'attirer en France par des récompenses. On lui proposa une pension de mil ecus. Il vint sur cette espérance, paya les frais de la patente qui se vendoit alors, n'eût point la pension, & s'en retourna philosopher dans sa solitude de North-Hollande dans le tems que le
grand

grand Gallilée, à l'âge de 80 ans, gémissoit dans les prisons de l'Inquisition pour avoir démontré le mouvement de la Terre.

ENFIN il mourut à Stockholm d'une mort prématurée, & causée par un mauvais regime, au milieu de quelques sçavans ses ennemis, & entre les mains d'un medecin qui le haïssoit.

LA carrière du Chevalier Newton a été toute differente. Il a vecu 85 ans toujours tranquille, heureux & honoré dans sa patrie.

SON grand bonheur a été non seulement d'être né dans un pays libre, mais dans un tems où les impertinences scholastiques étant banies, la raison seule étoit cultivée, & le monde ne pouvoit être que son ecolier & non son ennemy.

UNE opposition singuliere dans laquelle il se trouve avec Des Cartes, c'est que dans le cours d'une si longue vie il n'a eu ny passion ny foiblesse, il n'a jamais approché d'aucune femme: c'est ce qui m'a été confirmé par le Medecin
&

& le Chirurgien entre les bras de qui il est mort.

ON peut admirer en cela Newton, mais il ne faut pas blamer Des Cartes.

L'OPINION publique en Angleterre sur ces deux Philosophes, est que le premier étoit un Resveur, & que l'autre étoit un Sage.

TRES peu de personnes à Londres lisent Des Cartes, dont effectivement les ouvrages sont devenus inutiles; tres peu lisent aussi Newton, parce qu'il faut être fort sçavant pour le comprendre. Cependant, tout le monde parle d'eux, on n'accorde rien au François, & on donne tout à l'Anglois. Quelques gens croient, que si on ne s'en tient plus à l'horreur du Vuide, si on sçait que l'Air est pesant, si on se sert de Lunettes d'approche, on en a l'obligation à Newton, il est icy l'Hercule de la Fable, à qui les ignorans attribuoient tous les faits des autres Heros.

DANS une Critique qu'on a faite à Londres du Discours de M. de Fontenelle, on a osé avancer que Des Cartes n'étoit

n'étoit pas un grand Geometre. Ceux qui parlent ainsi peuvent se reprocher de battre leur nourrice. Des Cartes a fait un aussi grand chemin du point où il a trouvé la Geometrie jusqu'au point où il l'a poussée, que Newton en a fait après lui. Il est le premier qui ait enseigné la maniere de donner les equations algebriques des Courbes. Sa geometrie, graces à lui devenuë commune, étoit de son tems si profonde qu'aucun Professeur n'osa entreprendre de l'expliquer, & qu'il n'y avoit en Hollande que Schotten, & en France que Fermat, qui l'entendissent.

IL porta cet esprit de geometrie & d'invention dans la Dioptrique qui devint, entre ses mains, un art tout nouveau, & s'il s'y trompa en quelque chose c'est qu'un homme qui decouvre de nouvelles Terres ne peut tout d'un coup en connoitre toutes les propriétés. Ceux qui viennent après lui & qui rendent ces Terres fertiles lui ont au moins l'obligation de la decouverte. Je ne nieray pas que tous les autres ouvrages

de M. Des Cartes fourmillent d'erreurs,

LA geometrie étoit un guide que lui même avoit en quelque façon formé & qui l'auroit conduit sûrement dans la Physique. Cependant il abandonna à la fin ce guide, & se livra à l'Esprit de Systeme. Alors sa Philosophie ne fut plus qu'un Roman ingénieux tout au plus, & vraisemblable pour les philosophes du même tems. Il se trompa sur la nature de l'ame, sur les preuves de l'existence de Dieu, sur la matiere, sur les loix du mouvement, sur la nature de la lumiere. Il admit des idées innées, il inventa de nouveaux elemens, il crea un monde; il fit l'homme à sa mode, & on dit avec raison que l'homme de Des Cartes n'est en effet que celui de Des Cartes fort éloigné de l'homme véritable.

IL poussa ses erreurs Metaphysiques, jusqu'à pretendre que deux & deux ne font quatre, que parce que Dieu l'a voulu ainsi. Mais ce n'est point trop dire qu'il étoit estimable même dans ses égaremens. Il se trompa, mais ce fut au moins

moins avec méthode, & de conséquence en conséquence. Il détruisit les Chimeres absurdes dont on infatuoit la jeunesse depuis 2000 ans. Il apprit aux hommes de son tems à raisonner & à se servir contre lui-même de ses armes. S'il n'a pas payé en bonne monnoye, c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse.

Je ne crois pas qu'on ose à la vérité comparer en rien sa Philosophie avec celle de Newton; la première est un essai, la seconde est un chef d'œuvre. Mais celui qui nous a mis sur la voye de la vérité vaut peut-être celui qui a été depuis au bout de cette carrière.

DES CARTES donna la vûe aux aveugles. Ils virent les fautes de l'antiquité, & les siennes. La route qu'il ouvrit est depuis lui devenue immense. Le petit livre de Rohault a fait pendant quelques tems une Physique complete; aujourd'hui tous les Recueils des Academies de l'Europe ne font pas même un commencement de système. En ap-

profondissant cet abyme il s'est trouvé infiny. Il s'agit maintenant de voir ce que M. Newton a creusé dans ce precipice.



QUINZIEME

QUINZIÈME

LETTRE

SUR

L'ATTRACTION.

LES decouvertes du Chevalier Newton qui lui ont fait une reputation si universelle, regardent le Systeme du Monde, la Lumiere, l'Infini en Geometrie, & enfin la Chronologie, à laquelle il s'est amusé pour se delasser.

Je vais vous dire (si je puis sans verbiage) le peu que j'ai pu attrapper de toutes ces sublimes idées. A l'égard du systeme de nôtre monde, on disputoit depuis longtems sur la cause qui fait tourner & qui retient dans leurs orbites toutes les Planètes, & sur celle qui fait

descendre icy bas tous les corps vers la surface de la Terre.

LE système de Des Cartes, expliqué & perfectionné depuis lui, sembloit rendre une raison plausible de tous ces phénomènes; & cette raison paroissoit d'autant plus vraie qu'elle est simple & intelligible à tout le monde. Mais en Philosophie il faut se defier de ce qu'on croit entendre trop aisément aussi bien que des choses qu'on n'entend pas.

LA Pesanteur, la chute accélérée des corps sur la Terre, la revolution des Planètes dans leurs orbites, leurs rotations autour de leur axe, tout cela n'est que du mouvement. Or le mouvement ne peut être conçu que par impulsion, donc tous ces corps sont poussés. Mais par quoi le sont ils? Tout l'espace est plein, donc il est rempli d'une matiere tres subtile, puisque nous ne l'appercevons pas; donc cette matiere va d'occident en orient, puisque c'est d'occident en orient que toutes les Planètes sont entraînées. Ainsi de suppositions en suppositions, & de vraisemblances
en

en vraisemblances, on a imaginé un vaste tourbillon de matiere subtile, dans lequel les Planètes sont entraînées autour du Soleil ; on a créé encore un autre tourbillon particulier qui nage dans le grand, & qui tourne journellement autour de la Planète. Quand tout cela est fait, on pretend que la pesanteur depend de ce mouvement journalier ; car, dit-on, la matiere subtile qui tourne autour de nôtre petit tourbillon, doit aller dix sept fois plus vite que la Terre. Or si elle va dix sept fois plus vite que la Terre, elle doit avoir incomparablement plus de force centrifuge, & repousser par conséquent tous les corps vers la terre. Voilà la cause de la pesanteur dans le système Cartesien. Mais avant que de calculer la force centrifuge, & la vitesse de cette matiere subtile, il falloit s'assurer qu'elle existât.

M. NEWTON semble aneantir sans ressource tous ces tourbillons grands & petits, & celui qui emporte les Planètes autour du Soleil, & celui qui fait tourner chaque Planète sur elle-même.

PREMIEREMENT à l'égard du prétendu petit tourbillon de la Terre, il est prouvé qu'il doit perdre petit à petit son mouvement ; il est prouvé que si la Terre nage dans un fluide, ce fluide doit être de la même densité que la Terre ; & si ce fluide est de la même densité, tous les corps que nous remuons doivent éprouver une résistance extrême.

2°. A L'EGARD des grands tourbillons, i's sont encore plus chimeriques, il est impossible de les accorder avec les regles de Kepler dont la verité est démontrée. M. Newton fait voir que la revolution du fluide, dans lequel Jupiter est supposé entraîné, n'est pas avec la revolution du fluide de la Terre, comme la revolution de Jupiter est avec celle de la Terre. Il prouve que les Planètes faisant leurs revolutions dans des Ellipses, & par conséquent étant bien plus éloignées les unes des autres dans leurs Aphélies, & un peu plus proches dans leurs Perihélies, la Terre par exemple devroit aller plus vite quand elle est plus près de Venus & de Mars, puisque le fluide qui
l'emporte

l'emporte étant alors plus pressé doit avoir plus de mouvement, & cependant c'est alors même que le mouvement de la Terre est plus rallenti.

IL prouve qu'il n'y a point de matière celeste qui aille d'occident en orient, puisque les Comètes traversent ces espaces, tantôt de l'orient à l'occident, tantôt du septentrion au midy.

ENFIN pour mieux trancher encor, s'il est possible, toute difficulté, il prouve, & même par des expériences, que le Plein est impossible, & il nous ramene le Vuide qu'Aristote & Des Cartes avoient banni du monde.

AYANT par toutes ces raisons, & par beaucoup d'autres encore renversé les tourbillons du Cartesienisme, il desespéroit de pouvoir connoître jamais, s'il y a un principe secret dans la nature qui cause à la fois le mouvement de tous les corps célestes & qui fait la pesanteur sur la Terre. S'étant retiré en 1666. à cause de la peste, à la campagne près de Cambridge, un jour qu'il se promenoit dans son jardin, & qu'il voyoit des fruits
tomber

tomber d'un arbre, il se laissa aller à une meditation profonde sur cette Pesanteur dont tous les philosophes ont cherché si long tems la cause en vain, & dans laquelle le vulgaire ne soupçonne pas même de mystère; il se dit à lui même, de quelque hauteur dans nôtre hemisphere que tombassent ces corps, leur chute seroit certainement dans la progression découverte par Galilée; & les espaces parcourus par eux seroient come les quarrez des tems. Ce pouvoir qui fait descendre les corps graves, est le même sans aucune diminution sensible à quelque profondeur qu'on soit dans la terre, & sur la plus haute montagne; pourquoi ce pouvoir ne s'étendrait-il pas jusqu'à la lune? Et s'il est vrai qu'il pénètre jusques-là, n'y a t'il pas grande apparence que ce pouvoir la retient dans son orbite & détermine son mouvement? Mais si la lune obeît à ce principe tel qu'il soit, n'est-il pas encore très raisonnable de croire que les autres planètes y sont également soumises? Si ce pouvoir
existe

existe, ce qui est prouvé d'ailleurs, il doit augmenter en raison renversée des quarrés des distances. Il n'y a donc plus qu'à examiner le chemin que feroit un corps grave en tombant sur la terre d'une hauteur mediocre, & le chemin que feroit dans le même tems un corps qui tomberoit de l'orbite de la lune ; pour en être instruit, il ne s'agit plus que d'avoir la mesure de la terre, & la distance de la lune à la terre.

Voilà comment M. Newton raisonna. Mais on n'avoit alors en Angleterre que de très fausses mesures de notre globe. On s'en raportoit à l'estime incertaine des pilotes, qui comptoient soixante milles d'Angleterre pour un degré ; au lieu qu'il en falloit compter près de soixante & dix. Ce faux calcul ne s'accordant pas avec les conclusions que M. Newton vouloit tirer, il les abandonna. Un philosophe médiocre & qui n'auroit eut que de la vanité, eut fait quadrer comme il eut pû la mesure de la terre avec son systême ; M. Newton aimait mieux abandonner alors son projet. Mais depuis

puis que M. Picart eut mesuré la terre exactement, en traçant cette Méridienne qui fait tant d'honneur à la France ; M. Newton reprit ses premières idées, & il trouva son compte avec le calcul de M. Picart.

C'EST une chose qui me paroît toujours admirable, qu'on ait découvert de si sublimes vérités avec l'aide d'un Quart de Cercle, & d'un peu d'Arithmétique.

LA circonférence de la Terre est de cent vingt trois millions, deux cens quarante neuf mille six cens pieds ; de cela seul peut suivre le système de l'Attraction.

D'ES qu'on connoit la circonférence de la terre, on connoit celle de l'orbite de la lune, & le diamètre de cette orbite. La révolution de la lune dans cette orbite, se fait en vingt sept jours, sept heures, quarante trois minutes ; donc il est démontré que la lune dans son mouvement moyen, parcourt cent quatre-vingt sept mille neuf cent soixante pieds de Paris par minute. Et par un Theoreme
connu

connu il est démontré que la force centrale qui feroit tomber un corps de la hauteur de la lune, ne le feroit tomber que de quinze pieds de Paris dans la première minute. Maintenant si la règle par laquelle les corps pèsent, gravitent, s'attirent en raison inverse des quarrés des distances est vraie, si c'est le même pouvoir qui agit suivant cette règle dans toute la nature, il est évident que la terre étant éloignée de la lune de 60 demi-diamètres, un corps grave doit tomber sur la terre de quinze pieds dans la première seconde, & de cinquante quatre mille pieds dans la première minute.

Or-est il qu'un corps grave, tombe en effet de quinze pieds dans la première seconde, & parcourt dans la première minute cinquante quatre mille pieds, lequel nombre est le quarré de soixante multiplié par quinze. Donc les corps pèsent en raison inverse des quarrés des distances: donc le même pouvoir fait la pesanteur sur la terre, & retient la lune dans son orbite; étant dé-

montré

montré que la lune pèse sur la terre, qui est le centre de son mouvement particulier, il est démontré que la terre & la lune pèsent sur le soleil qui est le centre de leur mouvement annuel.

LES autres planètes doivent être soumises à cette loi générale, & si cette loi existe, ces planètes doivent suivre les règles trouvées par Kepler. Toutes ces règles, tous ces rapports sont en effet gardés par les planètes avec la dernière exactitude. Donc le pouvoir de la gravitation fait peser toutes les planètes vers le soleil, de même que notre globe.

ENFIN la réaction de tout corps étant proportionnelle à l'action, il demeure certain que la terre pèse à son tour sur la lune, & que le soleil pèse sur l'une & sur l'autre; que chacun des satellites de Saturne pèse sur les quatre, & les quatre sur lui; tous cinq sur Saturne, Saturne sur tous; qu'il en est ainsi de Jupiter, & que tous ces globes sont attirés par le Soleil réciproquement attiré par eux.

CE

CE pouvoir de gravitation agit à proportion de la matière que renferment les corps. C'est une vérité que M. Newton a démontrée par des expériences. Cette nouvelle découverte a servi à faire voir que le Soleil, centre de toutes les planètes, les attire toutes en raison directe de leurs masses combinée avec leur éloignement. De là s'élevant par degré jusqu'à des connoissances qui sembloient n'être pas faites pour l'esprit humain; il ôse calculer combien de matière contient le Soleil, & combien il s'en trouve dans chaque planète, & ainsi il fait voir que par les simples loix de la mécanique chaque glôbe céleste doit être nécessairement à la place où il est.

SON seul principe des loix de la gravitation rend raison de toutes les inégalitez apparentes dans le cours des glôbes célestes. Les variations de la lune deviennent une fuite nécessaire de ces loix. De plus on voit évidemment pourquoi les nœuds de la lune font leurs revolutions en dix neuf ans, & ceux de la terre
dans

dans l'espace d'environ vingt six mille années. Le flux & le reflux de la mer est encore un éfet très simple de cette attraction. La proximité de la lune dans son plein, & quand elle est nouvelle, & son éloignement dans ses quarteiz combinez avec l'action du Soleil rendent une raison sensible de l'élevation & de l'abaissement de l'océan.

Après avoir rendu compte par sa sublime théorie du cours & des inégalitez des planètes, il assujettit les Comètes au frein de la même loi. Ces feux si long-tems inconnus, qui étoient la terreur du monde & l'écueil de la philosophie, placez par Aristote au dessous de la lune, & renvoiez par Des Cartes au dessus de Saturne, sont mis enfin à leur véritable place par M. Newton.

Il prouve que ce sont des corps solides qui se meuvent dans la sphère de l'action du Soleil, & decrivent un ellipse si excentrique & si approchante de la parabole que certaines comètes doivent mettre plus de cinq cens ans dans leur révolution.

LE sçavant M. Halley croit que la comète de 1680, est la même qui parût du tems de Jules César. Celle-là sur tout sert plus qu'une autre à faire voir que les comètes sont des corps durs & opaques, car elle descendit si près du Soleil qu'elle n'en étoit éloignée que d'une fixième partie de son disque; elle dû par conséquent acquérir un degré de chaleur deux mille fois plus violent que celui du fer le plus enflammé. Elle auroit été dissoute & consommée en peu de tems, si elle n'avoit pas été un corps opaque. La mode commençoit alors de deviner le cours des comètes. Le célèbre Mathématicien Jacques Bernoulli conclût par son système, que cette fameuse comète de 1680, reparoitroit le 17 May 1719. Aucun Astronôme de l'Europe ne se coucha cette nuit du 17 May, mais la fameuse comète ne parût point. Il y a au moins plus d'adresse, s'il n'y a pas plus de sûreté, à lui donner cinq cens soixante & quinze ans pour revenir. Pour M. Whiston, il a sérieusement affirmé que du tems

du déluge, il y avoit eu une comète qui avoit inondé nôtre glôbe, & il a eu l'injustice de s'étonner qu'on se soit moqué de lui. L'antiquité pensoit à peu près dans le goût de M. Whiston ; elle croïoit que les comètes étoient toujours les avant-courieres de quelque grand malheur sur la terre. M. Newton au contraire soupçonne qu'elles sont très bien faisantes, & que les fumées qui en sortent ne servent qu'à secourir & à vivifier les planètes, qui s'imbibent dans leurs cours de toutes ces particules que le Soleil a détachées des comètes. Ce sentiment est du moins plus probable que l'autre. Ce n'est pas tout, si cette force de gravitation, d'attraction, agit dans tous les globes célestes ; il agit sans doute sur toutes les parties de ces globes. Car si les corps s'attirent en raison de leurs masses, ce ne peut être qu'en raison de la quantité de leurs parties, & si ce pouvoir est logé dans le tout, il l'est sans doute dans la moitié, il l'est dans le quart, dans

dans la huitième partie, ainsi jusqu'à l'infini.

Ainsi voilà l'attraction qui est le grand ressort qui fait mouvoir toute la nature. M. Newton avoit bien prévu, après avoir démontré l'existence de ce principe, qu'on se révolteroit contre son seul nom : dans plus d'un endroit de son livre il précautionne son Lecteur contre ce nom même. Il l'avertit de ne le pas confondre avec les qualitez occultes des anciens, & de se contenter de connoître qu'il y a dans tous les corps une force centrale qui agit d'un bout de l'univers à l'autre sur les corps les plus proches, & sur les plus éloignez suivant les loix immuables de la mécanique.

IL est étonnant qu'après les protestations solennelles de ce grand homme, M. Saurin & M. de Fontenelle, qui eux-mêmes méritent ce nom, lui aient reproché nétement les chimères du Péripatétisme; M. Saurin dans les Mémoires de l'Académie de 1709, & M.

de Fontenelle dans l'Eloge même de M. Newton.

PRESQUE tous les François, favans & autres, ont repeté ce reproche. On entend dire par tout, pourquoi M. Newton ne s'est il pas servi du mot d'Impulsion que l'on comprend si bien, plutôt que du terme d'Attraction qu'on ne comprend pas?

M. NEWTON auroit pû répondre à ces critiques, premièrement vous n'entendez pas plus le mot d'Impulsion que celui d'Attraction, & si vous ne concevez pas pourquoi un corps tend vers le centre d'un autre corps, vous n'imaginerez pas plus par quelle vertu un corps en peut pousser un autre.

SECONDEMENT, je n'ay pû admettre l'impulsion, car il faudroit pour cela que j'eusse connu qu'une matière céleste pousse en effet les planètes: or non seulement je ne connois point cette matière, mais j'ay prouvé qu'elle n'existe pas.

TROISIÈMEMENT, je ne me fers du mot d'Attraction que pour exprimer un effet que j'ay découvert dans la nature,
effet

effet certain & indisputable d'un principe inconnu, qualité inherante dans la matière, dont de plus habiles que moi trouveront s'ils peuvent la cause.

QUE nous avez vous donc appris? insiste-t-on encore, & pourquoi tant de calculs pour nous dire ce que vous même ne comprenez pas?

JE vous ay appris (pourroit continuer M. Newton) que la mécanique des forces centrales fait peser tous les corps à proportion de leur matière, que ces forces centrales font seules mouvoir les planètes & les comètes dans des proportions marquées. Je vous démontre qu'il est impossible qu'il y ait une autre cause de la pesanteur & du mouvement de tous les corps celestes. Car les corps graves tombent sur la terre selon la proportion démontrée des forces centrales, & les planètes achevant leurs cours suivent ces mêmes proportions. S'il y avoit encore un autre pouvoir qui agit sur tous ces corps, il augmenteroit leurs vitesses, ou changeroit leurs directions. Or jamais aucun de ces corps

n'a un seul degré de mouvement, de vitesse, de détermination, qui ne soit démontré être l'effet des forces contrales; donc il est impossible qu'il y ait un autre principe.

Qu'IL me soit permis de faire encore parler un moment M. Newton: ne fera t-il pas bien reçu à dire, Je suis dans un cas bien différent des anciens; ils voyoient, par exemple, l'eau monter dans les pompes, & ils disoient l'eau monte par ce qu'elle a horreur du vuide. Mais moi je suis dans le cas de celui, qui auroit remarqué le premier que l'eau monte dans les pompes, & qui laisseroit à d'autres le soin d'expliquer la cause de cet effet. L'Anatomiste qui a dit le premier que le bras se remuë parce que les muscles se contractent, enseigna aux hommes une vérité incontestable; lui en aura-t-on moins d'obligation, parce qu'il n'a pas sceu pourquoi les muscles se contractent? La cause du ressort de l'air est inconnüe, mais celui qui a découvert ce ressort a rendu un grand service à la physique. Le ressort que
j'ay

j'ay découvert étoit plus caché & plus universel, ainsi on doit m'en savoir plus de gré. J'ay découvert une nouvelle propriété de la matière, un des secrets du Créateur, j'en ay calculé, j'en ay démontré les effets, peut on me chicaner sur le nom que je lui donne ?

Ces sont les Tourbillons qu'on peut appeller une qualité occulte, puis qu'on n'a jamais prouvé leurs existences ; l'Attraction au contraire est une chose réelle, puis qu'on en démontre les effets, & qu'on en calcule les proportions. La cause de cette cause est dans le sein de Dieu.

Procedes huc, & non ibis amplius.

S E I Z I E M E

L E T T R E

S U R

L' O P T I Q U E

D E

M. *NEWTON*.

U N nouvel Univers a été découvert par les Philosophes du dernier siècle, & le monde nouveau étoit d'autant plus difficile à connoître qu'on ne se doutoit pas même qu'il existât. Il sembloit aux plus sages que c'étoit une témérité insensée d'oser seulement songer qu'on pût deviner par quelles loix les corps célestes se meuvent,

vent, & comment la lumière agit. Galilée par ses découvertes astronomiques, Kepler par ses calculs, Descartes au moins dans la Dioptrique, & Newton dans tous ses ouvrages, ont vû la mécanique des ressorts du monde. Dans la Geometrie on a assujeti l'infini au calcul, la circulation du sang dans les animaux & de la sève dans les végétales ont changé pour nous la nature. Une nouvelle manière d'exister a été donnée au corps dans la machine pneumatique. Les objets se sont rapprochez de nos yeux à l'aide des télescopes. Enfin ce que M. Newton a découvert sur la lumière, est digne de tout ce que la curiosité des hommes pouvoit attendre de plus hardi, après tant de nouveautez.

Jusqu'à Antonio de Dominis, l'arc en ciel avoit paru un miracle inexplicable. Ce philosophe devina que c'estoit un effet nécessaire de la pluie & du soleil. Descartes rendit son nom immortel par l'explication Mathématique de ce phénomène si naturel; il calcula les réflexions & les refractions de la lumière

lumière dans les gouttes de pluie, & cette sagacité eut alors quelque chose de divin.

MAIS qu'auroit-il dit si on lui avoit fait conoitre qu'il se trompoit sur la nature de la lumière, qu'il n'avoit aucune raison d'affurer que c'étoit un corps globuleux, qu'il est faux que cette matière s'étendant par tout l'univers n'attende pour être mise en action que d'être poussée par le soleil, ainsi qu'un long bâton qui agit à un bout quand il est pressé par l'autre, qu'il est très vrai qu'elle est dardée par le soleil, & qu'enfin la lumière est transmise du soleil à la terre en prés de sept minutes, quoiqu'un boulet de canon conservant toujours sa vitesse ne puisse faire ce chemin qu'en vingt cinq années; quel eut été son étonnement si on lui eut dit, il est faux que la lumière se réfléchisse directement en rebondissant sur les corps solides, il est faux que les corps soient transparens quand ils ont des pores larges; & il viendra un homme qui démontrera ces
para-

paradoxes, & qui anatomisera un seul raion de lumière avec plus de dextérité que le plus habile artiste ne diffèque le corps humain.

CET homme est venu. M. Newton avec le seul secours du Prisme a démontré aux yeux, que la lumière est un amas de raions colorez qui tous ensemble donent la couleur blanche, un seul raion est divisé par lui en sept raions qui viennent tous se placer, sur un linge ou sur un papier blanc, dans leur ordre l'un au dessus de l'autre & à d'inégales distances. Le premier est couleur de feu, le second citron, le troisiéme jaune, le quatriéme vert, le cinquiéme bleu, le fixiéme indigo, le septiéme violet. Chacun de ces raions tamisé ensuite par cent autres prismes ne changera jamais la couleur qu'il porte, de même qu'un or épuré ne s'altère plus dans les creusets; & pour surabondance de preuve que chacun de ces raions élémentaires porte en soi ce qui fait sa couleur à nos yeux, prenez un petit morceau de
bois

bois jaune par exemple, & exposez-le au rayon couleur de feu, & le bois se teint à l'instant en couleur de feu, exposez-le au rayon vert, il prend la couleur verte, & ainsi du reste.

QUELLE est donc la cause des couleurs dans la nature? Rien autre chose que la disposition des corps à réfléchir les rayons d'un certain ordre, & à absorber tous les autres.

QUELLE est donc cette secrète disposition? Il démontre que c'est uniquement l'épaisseur des petites parties constituantes dont un corps est composé. Et comment se fait cette réflexion? On pensoit que c'estoit parce que les rayons rebondissoient comme une balle sur la surface d'un corps solide. Point du tout; M. Newton a appris aux philosophes, étonnés que les corps ne sont opaques que parce que leurs pores sont larges, que la lumière se réfléchit à nos yeux du sein de ces pores mêmes, que plus les pores d'un corps sont petits, plus le corps est transparent, ainsi le papier qui réfléchit la lumière quand il est

est sec, la transmet quand il est huilé, parce que l'huile remplissant ses pores les rend beaucoup plus petits.

C'EST là qu'examinant l'extrême porosité des corps, chaque partie aiant ses pores, & chaque partie de ses parties aiant les siens, il fait voir qu'on n'est point assuré qu'il y ait un pouce cubique de matiere solide dans l'univers; tant nôtre esprit est éloigné de concevoir ce que c'est que la matiere. Aiant ainsi décomposé la lumière, & aiant porté la sagacité de ses découvertes jusqu'à démontrer le moïen de connoître la couleur composée par les couleurs primitives, il fait voir que ces raïons élémentaires, séparés par le moïen du prisme, ne sont arrangez dans leur ordre, que parce qu'il sont refractés en cet ordre même; & c'est cette propriété inconnüe jusqu'à lui de se rompre dans cette proportion, c'est cette réfraction inégale des raïons, ce pouvoir de refracter le rouge moins que la couleur orangée, &c. qu'il nomme réfrangibilité. Les raïons les plus réflexibles sont les plus réfran-

réfrangibles, de là il fait voir que le même pouvoir cause la réflexion & la refraction de la lumière.

TANT de merveilles ne sont que le commencement de ses découvertes; il a trouvé le secret de voir les vibrations & les secousses de lumière qui vont & viennent sans fin, & qui transmettent la lumière ou la réfléchissent selon l'épaisseur des parties qu'elles rencontrent. Il a osé calculer l'épaisseur des particules d'air nécessaire entre deux verres posez l'un sur l'autre, l'un plat, l'autre convexe d'un côté, pour operer telle transmission ou réflexion, & pour faire telle ou telle couleur.

DE toutes ces combinaisons, il trouve en quelle proportion la lumière agit sur les corps, & les corps agissent sur elle.

IL a si bien vû la lumière, qu'il a déterminé à quel point l'art de l'augmenter, & d'aider nos yeux par des télescopes doit se borner.

DESCARTES par une noble confiance bien pardonnable à l'ardeur que lui donnoient

noient les comencemens d'un art presque découvert par lui, Descartes esperoit voir dans les astres avec des lunètes d'aproche des objets aussi petits que ceux qu'on discerne sur la terre.

NEWTON a montré qu'on ne peut plus perfectionner les lunètes à cause de cette réfraction & de cette réfrangibilité même qui en nous rapprochant les objets écartent trop les raïons élémentaires; il a calculé dans ces verres la proportion de l'écartement des raïons rouges & des raïons bleus, & portant la demonstration dans des choses dont on ne soupçonnoit pas même l'existence, il examine les inégalitez que produit la figure du verre, & celle que fait la réfrangibilité. Il trouve que le verre objectif de la lunete étant convexe d'un côté & plat de l'autre, si le côté plat est tourné vers l'objet, le défaut qui vient de la construction, & de la position du verre, est cinq mille fois moindre que le défaut qui vient par la réfrangibilité, & qu'ainsi ce n'est pas la figure des verres qui fait qu'on ne peut per-

fectioner les lunet d'aproche, mais qu'il faut s'en prendre à la nature même de la lumière.

VOILA pourquoi il inventa un télescope qui montre les objets par réflexion, & non point par refraction. Cette nouvelle sorte de lunettes est très dicffile à faire, & n'est pas d'un ufage bien aisé, mais on dit en Angleterre, qu'un télescope de réflexion de cinq pieds fait le même effet qu'un lunete d'aproche de cent pieds.



DIX-SEPTIÈME
L E T T R E

S U R
L'INFINY DE LA GEOMETRIE,
E T S U R L A
C H R O N O L O G I E
D E .

Mr. *N E W T O N*.

LE labyrinthe & l'abime de l'Infini est auffi une carriere nouvelle parcourue par Newton, & on tient de lui le fil avec lequel on s'y peut conduire.

DES CARTES se trouve encore son
précurseur dans cette étonnante nou-
K veauté.

veauté. Il alloit à grands pas dans sa Géometrie jusques vers l'Infini, mais il s'arrêta sur le bord. Le docteur Wallis vers le milieu du dernier siecle, fut le premier qui reduisit une fraction par une division perpetuelle à une suite infinie.

MYLORD Brounker se servit de cette suite pour quarrer l'hiperbole.

MERCATOR publia une demonstration de cette quadrature. Ce fut à peu près dans ce tems que Newton, à l'age de 23 ans, avoit inventé une methode generale pour faire sur toutes les courbes géométriques ce qu'on venoit d'essayer sur l'hiperbole.

C'EST cette methode de soumettre par tout l'infini au calcul algebraïque, que l'on appelle calcul differentiel ou des fluxions, & calcul integral. C'est l'art de nombrer & de mesurer avec exactitude ce dont on ne peut pas même concevoir l'existence.

EN effet, ne croiriés vous pas qu'on veut se moquer de vous, quand on vous dit qu'il y a des lignes infiniment
grandes,

grandes, qui forment un angle infiniment petit.

QU'UNE droite qui est droite tant qu'elle est finie, changeant infiniment peu de direction, devient une courbe infinie. Qu'une courbe peut devenir infiniment moins courbe.

QU'IL y a des quarrés d'infini, des cubes d'infini, & des infinis d'infinis plus grands les uns que les autres, & dont le penultième n'est rien par rapport au dernier.

TOUT cela qui paroît d'abord l'excès de la déraison, est en effet l'effort de la finesse & de l'étendue de l'esprit humain, & la methode de trouver des verités qui étoient jusqu'alors inconnues.

CET edifice si hardi est même fondé sur des idées simples. Il s'agit de mesurer la diagonale d'un quarré, d'avoir l'aire d'une courbe; de trouver une racine quarrée à un nombre qui n'en a point dans l'arithmetique ordinaire. Après tout, tant d'ordres infinis ne doivent

pas plus revolter l'imagination, que cette proposition si connue, qu'entre un cercle & une tangente on peut toujours faire passer des courbes; ou cette autre, que la matière est toujours divisible. Ces deux verités sont depuis long tems démontrées, & ne sont pas plus compréhensible que le reste.

ON a disputé long tems à Mr. Newton, l'invention de ce fameux calcul. Mr. Leibnitz a passé en Allemagne pour l'inventeur des differences, que Mr. Newton appelle fluxions; & Mr. Bernoulli a revendiqué le calcul integral. Mais l'honneur de la premiere decouverte a demeuré à Mr. Newton; & il est resté aux autres la gloire d'avoir pu faire douter entr'eux & lui. C'est ainsi que l'on contesta à Harvey la decouverte de la circulation du sang, & à Mr. Perrault celle de la circulation de la sève.

HARTSOECKER & Leeuwenhoeck se sont contestés l'honneur d'avoir vu le premier les petits vermiculeux dont nous sommes faits. Ce même Hartsoecker

foecker a disputé à Mr. Huygens l'invention d'une nouvelle manière de calculer l'éloignement d'une étoile fixe. On ne sçait encore quel philosophe trouva le probleme de la roulette.

Quoi qu'il en soit, c'est par cette géometrie de l'infini que Mr. Newton est parvenu aux plus sublimes connoissances. Il me reste à vous parler d'un autre ouvrage plus à la portée du genre humain, mais qui se sent toujourns de cet esprit créateur que Mr. Newton portoit dans toutes ses recherches. C'est une Chronologie toute nouvelle ; car dans tout ce qu'il entreprenoit il falloit qu'il changeât les idées receuës par les autres hommes.

Accoutumé à debrouiller des cahos, il a voulu porter au moins quelque lumiere dans celui des fables anciennes confonduës avec l'histoire, & fixer une chronologie incertaine. Il est vrai qu'il n'y a point de famille, de ville, de nation, qui ne cherche à reculer son origine. De plus, les premiers historiens sont les plus negligens à mar-

quer les dattes. Les livres étoient moins communs mille fois qu'aujourd'hui, par conséquent étant moins exposés à la critique, on trompoit le monde plus impunément; & puisqu'on a évidemment supposé des faits, il est assez probable qu'on a aussi supposé des dattes.

EN general, il parut à Mr. Newton que le monde étoit de cinq cens ans plus jeune que les chronologistes ne le disent. Il fonde son idée sur le cours ordinaire de la nature, & sur les observations astronomiques.

ON entend ici par le cours de la nature, le tems de chaque generation des hommes. Les Egyptiens s'étoient servis les premiers de cette maniere incertaine de compter, quand ils voulurent écrire les commencements de leur histoire. Ils comptoient 341 generations depuis Menés jusqu'à Sethon; & n'ayant pas de dattes fixes, ils évaluerent trois générations à 100 ans. Ainsi ils compterent du regne de Menés

nés au regne de Sethon 11340 années.

LES Grecs, avant de compter par olympiades, suivirent la méthode des Egyptiens, & étendirent un peu la durée des generations, poussant chaque generation jusqu'à quarante années.

OR en cela les Egyptiens & les Grecs se tromperent dans leur calcul; il est bien vrai, que selon le cours ordinaire de la nature, trois generations font environ cent à six vingt ans. Mais il s'en faut bien que trois regnes tiennent ce nombre d'années. Il est très evident, qu'en general les hommes vivent plus long tems que les Roys ne regnent. Ainsi un homme qui voudra écrire l'histoire sans avoir des dattes précises, & qui sçaura qu'il y a eu neuf Rois chez une nation, aura grand tort s'il compte 300 ans pour ces neuf Rois. Chaque generation est d'environ 30 ans; chaque regne est d'environ vingt, l'un portant l'autre. Prenez les 30 Rois d'Angleterre depuis Guillaume le conquérant jusqu'à George premier, ils ont

regné 648 ans, ce qui reparti sur les 30 Rois donne à chacun 21 ans & demi de regne. Soixante trois Rois de France ont regné, l'un portant l'autre, chacun à peu près vingt ans. Voilà le cours ordinaire de la nature. Donc les anciens se sont trompés quand ils ont égalé en general la durée des regnes à la durée des generations ; donc ils ont trop compté ; donc il est à propos de retrancher un peu de leur calcul.

LES observations astronomiques semblent prêter encore un plus grand secours à nôtre philosophe. Il paroît plus fort en combattant sur son terrain.

Vous sâvez que la terre, outre son mouvement annuel qui l'emporte autour du soleil d'occident en orient dans l'espace d'une année, a encore une révolution singulière tout à fait inconnue jusqu'à ces derniers tems. Ses poles ont un mouvement très lent de retrogradation, d'orient en occident ; qui fait que chaque jour leur position ne répond pas précisément au même point du ciel. Cette difference insensible en
une

une année, devient assez forte avec le tems ; & au bout de 72 ans on trouve que la difference est d'un degré, c'est à dire de la 360 partie de tout le ciel. Ainsi après 72 années le colure de l'équinoxe du printems qui passoit par une fixe, repond à une autre fixe. De là vient que le soleil, au lieu d'être dans la partie du ciel où étoit le Bellier du tems d'Hipparque, se trouve répondre à cette partie du ciel où étoit le taureau : & les gemeaux sont à la place où le taureau étoit alors. Tous les signes ont changé de place : cependant nous retenons toujours la maniere de parler des anciens. Nous disons que le soleil est dans le Bellier au printemps, par la même condescendance que nous disons que le soleil tourne.

HIPPARQUE fut le premier chez les Grecs qui s'apperçut de quelque changement dans les constellations par rapport aux equinoxes, ou plutôt qui l'apprit des Egyptiens. Les philosophes attribuerent ce mouvement aux étoiles ; car alors on étoit bien loin
d'ima-

d'imaginer une telle révolution dans la terre. On la croyoit dans tous sens immobile. Ils créèrent donc un ciel où ils attachèrent toutes les étoiles, & donnerent à ce ciel un mouvement particulier, qui le faisoit avancer vers l'orient pendant que toutes les étoiles sembloient faire leur route journaliere d'orient en occident. A cette erreur ils en ajoûterent une seconde bien plus essentielle. Ils crurent que le ciel prétendu des étoiles fixes avançoit d'un degré vers l'orient en cent années. Ainsi ils se tromperent dans leur calcul astronomique aussi bien que dans leur système physique. Par exemple, un astronome auroit dit alors, l'équinoxe du printems a été du tems d'un tel observateur dans un tel signe, à une telle étoile. Il a fait deux degrés de chemin depuis cet observateur jusqu'à nous. Or deux degrés valent 200 ans, donc cet observateur vivoit 200 ans avant moi. Il est certain qu'un astronome qui auroit raisonné ainsi, se seroit trompé justement

ment de cinquante quatre ans. Voilà pourquoi les anciens, doublement trompez, composèrent leur grande année du monde, c'est à dire, de la revolution de tout le ciel, d'environ 36000 ans. Mais les modernes sçavent, que cette revolution imaginaire du ciel, des étoiles, n'est autre chose que la revolution des poles de la terre qui se fait en 25900 ans. Il est bon de remarquer ici en passant, que Mr. Newton en déterminant la figure de la terre, a très heureusement expliqué la raison de cette revolution.

Tout ceci posé, il reste pour fixer la chronologie, de voir par quelle étoile le collure des equinoxes coupe aujourd'hui l'ecliptique au printems, & de sçavoir s'il ne se trouve point quelque ancien qui nous ait dit en quel point l'ecliptique étoit coupé de son tems, par le même collure des equinoxes.

CLEMENT ALEXANDRIN rapporte, que Chiron qui étoit de l'expédition des Argonautes, observa les constellations au tems de cette fameuse expédition

dition, & fixa l'équinoxe du printemps au milieu du bellier, l'équinoxe d'automne au milieu de la balance, le solstice de notre été au milieu du cancre, & le solstice d'hiver au milieu du capricorne.

LONG tems après l'expédition des Argonautes, & un an avant la guerre du Peloponnese, Methon observa que le point du solstice d'été, passoit par le sixième degré du cancre.

OR chaque signe du zodiaque est de 30 degrés. Du tems de Chiron le solstice étoit à la moitié du signe, c'est à dire au quinzième degré; un an avant la guerre du Peloponnese, il étoit au huitième, donc il avoit retardé de sept degrés (un degré vaut 72 ans) donc du commencement de la guerre du Peloponnese, à l'entreprise des Argonautes, il n'y a que sept fois 72 ans, qui font 504 ans, & non pas 700 années comme le disoient les Grecs. Ainsi en comparant l'état du ciel d'aujourd'hui à l'état où il étoit alors, nous voyons que l'expédition des Argonautes

gonautes doit être placée 900 ans avant Jesus Christ, & non pas environ 1400 ans; & que par conséquent, le monde est moins vieux d'environ 500 ans qu'on ne pensoit. Par là toutes les époques sont rapprochées, & tout est fait plus tard qu'on ne le dit. Je ne sçay si ce système ingénieux fera une grande fortune, & si on voudra se résoudre sur ces idées à reformer la chronologie du monde. Peut-être les sçavans trouveroient ils que c'en seroit trop, d'accorder à un même homme l'honneur d'avoir perfectionné à la fois la physique, la géometrie, & l'histoire; ce seroit une espece de monarchie universelle dont l'amour propre s'accommode mal aisément. Aussi dans les tems que de très grands philosophes l'attaquoient sur l'attraction, d'autres combattoient son système chronologique. Le tems qui devoit faire voir à qui la victoire est dueë, ne fera peut-être que laisser la dispute indecise.

DIX-HUITIÈME

L E T T R E

S U R L A

T R A G E D I E.

LES Anglois avoient déjà un Théâtre aussi bien que les Espagnols, quand les François n'avoient encore que des treteaux. Shakespear, qui passoit pour le Corneille des Anglois, fleurissoit à peu près dans le tems de Lopez de Vega; ils crea le Théâtre, il avoit un genie plein de force & de fecondité, de naturel & de sublime, sans la moindre etincelle de bon goût, & sans la moindre connoissance des regles. Je vais vous dire une chose hazardée, mais vraie, c'est que

que le merite de cet Auteur a perdu le Théâtre Anglois; il y a de si belles Scenes, des morceaux si grands & si terribles repandûs dans ses farces monstrueuses qu'on appelle Tragedies, que ces pieces ont touûjours été jouées avec un grand succès. Le tems qui seul fait la reputation des hommes, rend à la fin leurs deffauts respectables. La plupart des idées bizarres & gigantesques de cet Auteur, ont acquis, au bout de 150 ans, le droit de passer pour sublimes. Les auteurs modernes l'ont presque tous copiés. Mais ce qui reussissoit en Shakespear, est fiffilé chez eux, & vous croyez bien que la veneration qu'on a pour cet ancien augmente à mesure que l'on meprise les modernes. On ne fait pas reflexion qu'il ne faudroit pas l'imiter, & le mauvais succès des copistes fait seulement qu'on le croit inimitable. Vous savez que dans la Tragedie du More de Venise, piece très touchante, un mari étrangle sa femme sur le Theatre, & que quand la pauvre femme est étranglée, elle s'écrie

s'écrie qu'elle meurt très injustement. Vous n'ignorez pas que dans Hamlet, des fossoyeurs creusent une fosse en buvant, en chantant des vaudevilles, & en faisant sur les têtes des morts qu'ils rencontrent, des plaisanteries convenables à gens de leur metier: mais ce qui vous surprendra c'est qu'on a imité ces sotises. Sous le regne de Charles second, qui étoit celui de la politesse, & l'âge des beaux arts, Otway dans sa Venise sauvée introduit le sénateur Antonio & sa courtisane Naki au milieu des horreurs de la conspiration du Marquis de Bedemar. Le vieux sénateur Antonio fait auprès de sa courtisane toutes les fingeries d'un vieux debauché impuissant & hors du bon sens. Il contrefait le Taureau & le Chien, il mord les jambes de sa maitresse qui lui donne des coups de pieds & des coups de fouet. On a retranché de la piece d'Otway ces bouffonneries faites pour la plus vile canaille, mais on a laissé dans le Jules Cesar de Shakespear les plaisanteries des cordonniers & des savetiers

Romains

Romains, introduits sur la scène avec Cassius & Brutus. Vous vous plaindrez sans doute que ceux qui jusqu'à présent vous ont parlé du Théâtre Anglois, & sur tout de ce fameux Shakespear, ne vous aient encore fait voir que ses erreurs, & que personne n'ait traduit aucun de ces endroits frapans qui demandent grace pour toutes ses fautes. Je vous repondrai qu'il est bien aisé de rapporter en prose les sottises d'un Poète, mais très difficile de traduire ses beaux Vers. Tous les Grimauds qui s'erigent en critiques des Ecrivains celebres, compilent des volumes. J'aimerois mieux deux pages qui nous fissent connoître quelque beauté ; car je maintiendrai toujours avec tous les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'Homere & de Virgile, que dans toutes les critiques qu'on a fait de ces deux grands hommes.

J'ai hazardé de traduire quelques morceaux des meilleurs Poètes Anglois, en voici un de Shakespear. Faites grace à la copie en faveur de l'original,

& souvenez vous toujours quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une foible estampe d'un beau tableau. J'ay choisi le monologue de la Tragedie de Hamlet qui est feu de tout le monde, & qui commence par ce vers,

To be, or not to be! that is the Question! &c.

C'est Hamlet prince de Dannemark qui parle.

Demeure, il faut choisir & passer à l'instant

De la vie à la mort, ou de l'être au neant.

Dieux cruels, s'il en est, éclairez mon courage.

Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,

Supporter, ou finir mon malheur & mon sort?

Qui suis je? Qui m'arrête! & qu'est ce que la Mort?

C'est

SUR LES ANGLOIS. 163

*C'est la fin de nos maux, c'est mon
unique azile ;*

*Après de long transports, c'est un som-
meil tranquile.*

*On s'endort, & tout meurt, mais
un affreux reveil*

*Doit succeder peut etre aux douceurs
du sommeil !*

*On nous menace, on dit que cette
courte Vie*

*De tourmens éternels est aussi-tôt sui-
vie.*

*O Mort ! moment fatal ! affreuse
éternité !*

*Tout cœur à ton seul nom se glace
épouvanté.*

*Eh ! qui pourroit sans toi suppor-
ter cette vie ;*

*De nos Prêtres menteurs benir l'hy-
pocrisie ;*

*D'une indigne Maitresse encenser les
erreurs ;*

*Ramper sous un Ministre, adorer
ses hauteurs ;*

*Et montrer les langueurs de son ame
abattuë*

*A des Amis ingrats qui detournent la
vue ?*

*La Mort seroit trop douce en ces ex-
trémitez,*

*Mais le scrupule parle, & nous crie,
Arrêtez ;*

*Il defend à nos mains cet heureux
bomicide,*

*Et d'un héros guerrier, fait un chré-
tien timide, &c.*

Ne croyez pas que j'aye rendu ici l'Anglois mot pour mot ; malheur au faiseurs de traductions literales, qui traduisant chaque parole enervent le sens. C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tuë, & que l'esprit vivifie.

VOICI encore un passage d'un fameux Tragique Anglois ; c'est Dryden Poëte du tems de Charles second, Auteur plus fecond que judicieux, qui auroit une reputation sans mélange, s'il n'avoit fait que la dixième partie de ses ouvrages, & dont le grand deffaut est d'avoir voulu être universel.

Ce morceau commence ainsi :

*When I confider Life 'tis all a Cheat,
Yet fool'd by Hope Men favour the
Deceit, &c.*

*De deffeins en regrets, & d'erreurs
en defirs*

*Les mortels infenfés promenant leur
folie :*

*Dans des malheurs presents, dans
l'efpoir des plaifirs*

*Nous ne vivons jamais, nous atten-
dons la vie.*

*Demain, demain, dit-on, va combler
tous nos vœux.*

*Demain vient, & nous laiffe encor
plus malheureux.*

*Quelle eft l'erreur, hélas ! du foïn
qui nous dévore,*

*Nul de nous ne voudroit recommencer
fon cours.*

*De nos premiers momens nous mau-
difions l'aurore,*

*Et de la nuit qui vient, nous atten-
dons encore*

*Ce qu'ont en vain promis les plus
beaux de nos jours, &c.*

C'EST dans ces morceaux détachés que les Tragiques Anglois ont jusques icy excellés. Leurs pieces presque toutes barbares, depourvuës de bien-seance, d'ordre & de vraisemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le stile est trop empoulé, trop hors de la nature, trop copié des écrivains Hebreux si remplis de l'enflure Asiatique. Mais aussi il faut avouer que les échâsses du stile figuré, sur lesquelles la langue Angloise est guindée, elevent aussi l'esprit bien haut, quoi que par une marche irreguliere. Le premier Anglois qui ait fait une piece raisonnable, & écrite d'un bout à l'autre avec élégance, c'est l'illustre Mr. Addison. Son Caton d'Utique est un chef d'œuvre pour la diction, & pour la beauté des vers. Le role de Caton est à mon gré fort au dessus de celui de Cornélie dans le Pompée de Corneille, car Caton est grand sans enflure,

enfiûre, & Cornelië, qui d'ailleurs n'est pas un personnage neceffaire, vife quelquefois au galimathias. Le Caton de Mr. Addifon me paroît le plus beau personnage qui foit fur aucun Théâtre, mais les autres roles de la piece n'y répondent pas ; & cet ouvrage fi bien écrit eft defiguré par une intrigue froide d'amour qui repand fur la piece une langueur qui la tuë.

LA coûtume d'introduire de l'amour à tort & à travers dans les ouvrages dramatiques, passa de Paris à Londres vers l'an 1660 avec nos rubans & nos perruques. Les femmes qui parent les spectacles, comme ici, ne veulent plus souffrir qu'on leur parle d'autres choses que d'amour. Le fage Addifon eût la molle complaifance de plier la feverité de fon caractère aux mœurs de son tems, & gata un chef d'œuvre pour avoir voulu plaire.

DEPUIS lui les pieces font devenuës plus regulieres, le peuple plus difficile, les auteurs plus corrects & moins hardis. J'ay veu des pieces nouvelles fort

sages, mais froides. Il semble que les Anglois n'aient été faits jusqu'ici que pour produire des beautés irregulieres. Les monstres brillants de Shakespear plaisent mille fois plus que la sagesse moderne. Le genie poétique des Anglois ressemble jusqu'à present à un arbre touffu planté par la nature, jetant au hazard mille rameaux, & croissant inégalement avec force. Il meurt si vous voulez forcer sa nature, & le tailler en arbre des Jardins de Marli.



DIX-NEUVIÈME

LETTRE.

SUR LA

COMEDIE.

JE ne ſçay comment le ſage & ingénieux M. de Muralt, dont nous avons les Lettres ſur les Anglois & ſur les François, s'eſt borné, en parlant de la Comedie, à critiquer un Comique nommé Shadwell. Cet auteur étoit aſſez mepriſé de ſon tems. Il n'étoit point le Poëte des honnêtes gens. Ses pieces, goûtées pendant quelques representations par le peuple, étoient deſdaignées par tous les gens de bon goût, & reſſembloient à tant de pieces que j'ai vû en France attirer la foule & revolter

volter les lecteurs, & dont on a pû dire, tout Paris les condamne, & tout Paris les court. Mr. de Muralt auroit dû ce semble nous parler d'un auteur excellent qui vivoit alors, c'étoit Mr. Wicherley qui fut long tems l'Amant déclaré de la Maitresse la plus illustre de Charles second. Cet homme qui passoit sa vie dans le plus grand monde, en connoissoit parfaitement les vices & les ridicules ; & les peignoit du pinceau le plus ferme, & des couleurs les plus vraies. Il a fait un Misantrophe qu'il a imité de Moliere. Tous les traits de Wicherley sont plus forts & plus hardis que ceux de nôtre Misantrophe ; mais aussi ils ont moins de finesse & de bienfiance. L'auteur Anglois a corrigé le seul defaut qui soit dans la piece de Moliere ; ce defaut est le manque d'intrigue & d'interêt. La piece Angloise est interessante, & l'intrigue en est ingenieuse : elle est trop hardie, sans doute, pour nos mœurs, c'est un Capitaine de Vaisseau plein de valeur, de franchise & de mepris pour le genre humain.

Il a un ami sage & sincere dont il se defie, & une maîtresse dont il est tendrement aimé, sur laquelle il ne daigne pas jeter les yeux ; au contraire, il a mis toute sa confiance dans un faux ami qui est le plus indigne homme qui respire, & il a donné son cœur à la plus coquette & à la plus perfide de toutes les femmes. Il est bien assuré que cette femme est une Penelope, & ce faux ami un Caton. Il part pour s'aller battre contre les Hollandois, & laisse tout son argent, ses pierreries, & tout ce qu'il a au monde à cette femme de bien, & recommande cette femme elle même à cet ami fidel sur lequel il compte si fort. Cependant le veritable honnête homme, dont il se defie tant, s'embarque avec lui, & la maîtresse qu'il n'a pas seulement daigné regarder, se déguise en Page, & fait le voyage sans que le capitaine s'aperçoive de son sexe de toute la campagne.

Le Capitaine ayant fait sauter son vaisseau dans un combat, revient à Londres, sans secours, sans vaisseau, &
sans

sans argent, avec son Page & son ami, ne connoissant ni l'amitié de l'un ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes, qu'il compte retrouver avec sa cassette & sa fidélité. Il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'étoit confié, & on ne lui a pas plus gardé son dépôt que le reste. Mon homme a toutes les peines du monde à croire qu'une femme de bien puisse faire de pareils tours; mais pour l'en convaincre mieux, cette honnête dame devient amoureuse du petit Page, & veut le prendre à force; mais comme il faut que justice se fasse, & que dans une piece de théâtre, le vice soit puni, & la vertu récompensée; il se trouve à fin du compte, que le capitaine se met à la place du Page, couche avec son Infidelle, fait cocu son traître ami, lui donne un bon coup d'épée à travers du corps, reprend sa cassette, & épouse son Page. Vous remarquerez qu'on a encore lardé cette piece d'une Comtesse de Pimbésche, vieille plaideuse, parente
du

du capitaine, laquelle est bien la plus plaisante creature & le meilleur caractère qui soit au théâtre.

WYCHERLEY a encore tiré de Moliere une piece non moins singuliere, & non moins hardie, c'est une espece d'école des femmes.

Le principal personnage de la piece est un drole à bonnes fortunes, la terreur des maris de Londres, qui pour être plus sûr de son fait, s'avise de faire courir le bruit, que dans sa dernière maladie les Chirurgiens ont trouvés à propos de le faire Eunuque. Avec cette belle reputation tous les maris lui amènent leurs femmes, & le pauvre n'est plus embarrassé que du choix. Il donne surtout la préférence à une petite compagne qui a beaucoup d'innocence & de temperament ; & qui fait son mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des dames les plus expertes. Cette piece n'est pas, si vous voulez, l'école des bonnes mœurs, mais en verité c'est l'école de l'esprit & du bon comique.

UN

UN Chevalier Vanbrugh a fait des Comedies encore plus plaifantes, mais moins ingenieufes. Le Chevalier étoit un homme de plaifir, & par deffus ce-là Poëte & Architecte. On pretend qu'il écrivoit avec autant de delicateffe & d'élegance qu'il batiffoit groffierement. C'est lui qui a bati le fameux Chateau de Blenheim, péfant & durable monument de nôtre malheureufe bataille d'Hocftet. Si les apartemens étoient feulement auffi larges que les murailles font épaiffes, ce chateau feroit affez commode.

ON a mis dans l'Epitaphe de Vanbrugh, qu'on fouhaitoit que la terre ne lui fut point legere, attendu que de fon vivant il l'avoit fi inhumainement chargée.

CE Chevalier ayant fait un tour en France avant la belle guerre de 1701, fut mis à la Bastille, & y refta quelque tems fans avoir jamais pû fçavoir ce qui lui avoit attiré cette diftinction de la part de nôtre miniftre. Il fit une comedie à la Bastille, & ce qui eft
à mon

à mon sens fort étrange, c'est qu'il n'y a dans cette piece aucun trait contre le païs dans lequel il effuya cette violence.

Celui de tous les Anglois qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique, est feu Mr. Congrave. Il n'a fait que peu de pieces, mais toutes sont excellentes dans leur genre. Les regles du théâtre y sont rigoureusement observés; elles sont pleines de caracteres nuancés avec une extreme finesse; on n'y effuye pas la moindre mauvaise plaisanterie; vous y voyez par tout le langage des honnêtes gens avec des actions de fripon; ce qui prouve qu'il connoissoit bien son monde, & qu'il vivoit dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Il étoit infirme & presque mourant quand je l'ai connu. Il avoit un defaut, c'étoit de ne pas assez estimer son premier metier d'auteur, qui avoit fait sa reputation & sa fortune. Il me parloit de ses ouvrages comme de bagatelles au dessous de lui; & me dit à la pre-

miere

miere conversation, de ne le voir que sur le pied de gentilhomme qui vivoit très nniment. Je lui repondis, que s'il avoit eu le malheur de n'être qu'un gentilhomme comme un autre, je ne le serois jamais venu voir, & je fus très choqué de cette vanité si mal placée.

Ses pieces sont les plus spirituelles & les plus exactes, celles de Vanbrugh les plus gaies, & celles de Wycherley les plus fortes. Il est à remarquer, qu'aucun de ces beaux esprits n'a mal parlé de Moliere: il n'y a que les mauvais auteurs Anglois qui aient dit du mal de ce grand homme. Ce sont les mauvais Musiciens d'Italie qui meprisent Lully, mais un Buononcini l'estime & lui rend justice.

L'ANGLETERRE a encore de bons Poètes Comiques, tels que le Chevalier Steele, & Mr. Cibber excellent comédien, & d'ailleurs Poète du Roi; titre qui paroît ridicule, mais qui ne laisse pas de donner mille écus de rente & de beaux privileges. Nôtre grand Corneille n'en a pas eu tant,

Au

Au reste, ne me demandez pas que j'entre ici dans le moindre detail de ces pieces Angloises dont je suis si grand partisan, ni que je vous rapporte un bon mot ou une plaisanterie des Wycherleys & des Congreves ; on ne rit point dans une traduction. Si vous voulez connoître la Comedie Angloise, il n'y a d'autre moïen pour cela que d'aller à Londres, d'y rester trois ans, d'apprendre bien l'Anglois, & de voir la Comedie tous les jours. Je n'ai pas grand plaisir en lisant Plaute & Aristophane ; pourquoi ? c'est que je ne suis ni Grec, ni Romain. La finesse des bons mots, l'allusion, l'à propos, tout cela est perdu pour un étranger.

IL n'en est pas de même dans la Tragedie. Il n'est question chez elle que de grandes passions, & de sottises heroïques consacrées par de vieilles erreurs de fables ou d'histoire. Oedipe, Electre apartiennent aux Espagnols, aux Anglois, & à nous comme

M

aux

aux Grecs. Mais la bonne Comedie est la peinture parlante des ridicules d'une nation, & si vous ne connoissez pas la nation à fond vous ne pouvez juger de la peinture.



SUR LES ANGLOIS. 179

VINGTIÈME

LETTRE.

SUR LES

SEIGNEURS

Qui cultivent les

LETTRES.

IL a été un tems en France où les beaux Arts étoient cultivés par les premiers de l'état. Les Courtisans sur tout s'en mêloient malgré la dissipation, le goût des riens, la passion pour l'intrigue, toutes Divinités du Pays. Il me paroît qu'on est actuellement à la Cour dans tout un autre goût que celui des Lettres; peut-être dans peu de

tems la mode de penser reviendrait-elle. Un Roi n'a qu'à vouloir. On fait de cette nation-ci tout ce qu'on veut. En Angleterre communément on pense, & les Lettres y sont plus en honneur qu'ici. Cet avantage est une suite nécessaire de la forme de leur gouvernement. Il y à Londres environ huit cent personnes qui ont le droit de parler en public, & de soutenir les intérêts de la Nation. Environ cinq ou six mille prétendent au même honneur à leur tour. Tout le reste s'érige en juge de tous ceux-ci, & chacun peut faire imprimer ce qu'il pense sur les affaires publiques; ainsi toute la nation est dans la nécessité de s'instruire. On n'entend parler que des gouvernemens d'Athènes & de Rome. Il faut bien malgré qu'on en ait, lire les auteurs qui en ont traité. Cette étude conduit naturellement aux Belles Lettres. En general les hommes ont l'esprit de leur état. Pourquoi d'ordinaire nos magistrats, nos avocats,

nos

nos medecins, & beaucoup d'ecclesiastiques, ont ils plus des lettres, de goût & d'esprit que l'on n'en trouve dans toutes les autres professions? C'est que réellement leur état est d'avoir l'esprit cultivé, comme celui d'un marchand est de connoître son negoce. Il n'y a pas long tems qu'un Seigneur Anglois fort jeune me vint voir à Paris, en revenant d'Italie. Il avoit fait en vers une description de ce pais-là aussi poliment écrite que tout ce qu'ont fait le Comte de Rochester, & nos Chaulieux, nos Sarafins, & nos Chapelles. La traduction que j'en ai faite est si loin d'atteindre à la force & à la bonne plaisanterie de l'original, que je suis obligé d'en demander serieusement pardon à l'auteur, & à ceux qui entendent l'Anglois. Cependant comme je n'ai pas d'autre moyen de faire connoître les vers de Mylord.... les voici dans ma langue.

*Qu'ay-je donc vû dans l'Italie ?
Orgueil, Astuce, & Pauvreté,
Grands Complimens, peu de Bonté
Et beaucoup de Ceremonie.*

*L'extravagante Comedie,
Que souvent l'Inquisition *
Veut qu'on nomme Religion;
Mais qu'ici nous nommons Folie.*

*La Nature en vain bienfaisante
Veut enrichir ces Lieux charmans,
Des Prêtres la main desolante
Etouffe ses plus beaux présens.*

*Les Monsignors, soy disant Grands,
Seuls dans leurs Palais magnifiques
Y sont d'illustres faineants,
Sans argent, & sans domestiques.*

*Pour les Petits, sans liberté,
Martyrs du joug qui les domine,*

* Il entend sans doute les Farces que certains Predicateurs jouent dans les places publiques.

SUR LES ANGLOIS. 183

*Ils ont fait vœu de pauvreté,
Priant Dieu par oisiveté
Et toujours jeunant par famine.*

*Ces beaux lieux du Pape benis
Semblent habitez par les Diables ;
Et les Habitans misérables
Sont damnez dans le Paradis.*



VINGT-ET-UNIE'ME

L E T T R E.

S U R L E

C O M T E D E R O C H E S T E R

E T

Mr. *W A L L E R*.

TOUT le monde connoit la reputation du Comte de Rochester. Mr. de St. Evremond en a beaucoup parlé, mais il ne nous a fait connoître du fameux Rochester, que l'homme de plaisir, l'homme à bonnes fortunes. Je voudrois faire connoître en lui l'homme de genie, & le grand poëte. Entr'autres ouvrages qui brilloient de cette imagination ardente qui n'appartenoit

tenoit qu'à lui, il a fait quelques Satires sur les mêmes sujets que nôtre celebre Despreaux avoit choisis. Je ne sçai rien de plus utile pour se perfectionner le goût, que la comparaison des grands genies qui se sont exercés sur les mêmes matieres. Voici comme Mr. Despreaux parle contre la raison humaine dans sa Satire sur l'Homme:

*Cependant à le voir plein de vapeurs
légeres,
Soi-même se bercer de ses propres
chimeres,
Lui seul de la nature est la baze
& l'appui,
Et le dixième ciel ne tourne que pour
lui.
De tous les Animaux il est ici le
Maître;
Qui pourroit le nier, poursuis tu?
Moi peut-être.
Ce maître prétendu qui leur donne
des loix,
Ce Roi des Animaux, combien a-t-il
de Rois ?*

Voici

Voici à peu près comme s'exprime le Comte de Rochester dans sa Satire sur l'Homme. Mais il faut que le Lecteur se ressouvienne toujours que ce sont ici des traductions libres des Poètes Anglois, & que la gêne de nôtre versification, & les bienséances délicates de nôtre langue, ne peuvent donner l'équivalent de la licence impetueuse du stile Anglois.

*Cet esprit que je bais, cet esprit
plein d'erreur,*

*Ce n'est pas ma raison, c'est la tienne,
Docteur.*

*C'est la raison frivôle, inquiete, or-
gueilleuse*

*Des sages Animaux, rivale d'adaig-
neuse,*

*Qui croit entr'eux & l'Ange occuper
le milieu,*

*Et pense être ici bas l'image de son
Dieu.*

*Vil atôme imparfait, qui croit, doute,
dispute,*

Rampe,

SUR LES ANGLOIS. 187

*Rampe, s'élève, tombe, & nie encor
sa chute.*

*Qui nous dit je suis libre, en nous
montrant ses fers,*

*Et dont l'œil trouble & faux croit
percer l'univers.*

*Allez, Reverends Fous, bienheureux
Fanatiques,*

*Compilez bien l'Amas de vos Riens
scholastiques,*

*Peres de Visions, & d'Enigmes sa-
crez,*

*Auteurs du Labyrinthe, où vous vous
égarez;*

*Allez obscurément éclaircir vos mis-
teres,*

*Et courez dans l'école adorer vos
chimeres.*

*Il est d'autres erreurs, il est de ces
dévots*

*Condamnés par eux mêmes à l'ennui
du repos.*

*Ce mystique encloître, fier de son in-
dolence*

*Franquille au sein de Dieu ; qu'y
peut il faire ? Il pense.*

Non,

*Non, tu ne penses point, misérable,
tu dors :*

*Inutile à la terre, & mis au rang
des morts.*

*Ton esprit enervé croupit dans la Mo-
lesse.*

*Reveille toi, sois homme, & sors de
ton Yvresse.*

*L'homme est né pour agir, & tu pre-
tens penser ?*

QUE ces idées soient vraies ou fauf-
ses, il est toujours certain qu'elles sont
exprimées avec une énergie qui fait le
Poète. Je me garderai bien d'exami-
ner la chose en Philosophe, & de quit-
ter ici le pinceau pour le compas : mon
unique bût dans cette lettre est de faire
connoître le genie des Poètes Anglois,
& je vais continuer sur ce ton.

ON a beaucoup entendu parler du
celebre Waller en France. Mr. de la
Fontaine, St. Evremond & Bayle ont
faits son eloge ; mais on ne connoît de
lui que son nom. Il eut à peu près à
Londres la même reputation que Voi-
ture

ture eut à Paris, & je crois qu'il la méritoit mieux. Voiture vint dans un tems où l'on sortoit de la barbarie, & où l'on étoit encore dans l'ignorance. On vouloit avoir de l'esprit, & on n'en avoit point encore. On cherchoit des tours au lieu de pensées. Les faux brillans se trouvent plus aisément que les pierres précieuses. Voiture né avec un génie frivole & facile, fut le premier qui brilla dans cette aurore de la Littérature Française. S'il étoit venu après les grands hommes qui ont illustré le siècle de Louis XIV, ou il auroit été inconnu, ou on n'auroit parlé de lui que pour le mépriser, ou il auroit corrigé son stile. Mr. Despreaux le louë, mais c'est dans ses premières Satires, c'est dans le tems que le goût de Despreaux n'étoit pas encore formé : il étoit jeune, & dans l'âge où l'on juge des hommes, par la réputation & non pas par eux mêmes. D'ailleurs, Mr. Despreaux étoit souvent bien injuste dans ses loüanges & dans ses censures. Il loüoit Segrais que per-

sonne

sonne ne lit, il insultoit Quinault que tout le monde sçait par cœur, & il ne dit rien de la Fontaine. Waller meilleur que Voiture, n'étoit pas encore parfait. Ses ouvrages galans respirent la grace, mais la negligence les fait languir, & souvent les pensées fausses les defigurent. Les Anglois n'étoient pas encore parvenus de son tems à écrire avec correction. Ses ouvrages sérieux sont pleins d'une vigueur qu'on n'attendroit pas de la mollesse de ses autres pieces. Il a fait un éloge funebre de Cromwel, qui avec ses defauts passe pour un chef d'œuvre. Pour entendre cet ouvrage, il faut savoir que Cromwel mourut le jour d'une tempête extraordinaire. La Piece commence ainsi.

*Il n'est plus, c'en est fait, soumet-
tons nous au sort,*

*Le ciel a signalé ce jour par des
tempêtes,*

*Et la voix des tonnerres éclatant
sur nos têtes*

Vient

SUR LES ANGLOIS. 191

Vient d'annoncer sa mort.

*Par ses derniers sours il ébranle
cette Isle,*

*Cette Isle que son bras fit trembler tant
de fois,*

*Quand dans le cours de ses Exploits,
Il brisoit la tête des Rois,*

*Et soumettoit un peuple à son joug
seul docile.*

*Mer, tu t'en es troublée ; O Mer, tes
flots émus*

*Semblent dire en grondant aux plus
lointains rivages*

*Que l'effroi de la terre & ton Maître
n'est plus.*

*Tel au ciel autrefois s'envola Romu-
lus,*

*Tel il quita la Terre, au milieu des
orages,*

*Tel d'un peuple guerrier il reçut les
homages ;*

*Obéi dans sa vie, à sa mort adoré,
Son palais fut un Temple, &c.*

C'EST

C'EST à propos de cet éloge de Cromwel que Waller fit au Roi Charles II. cette réponse qu'on trouve dans le Dictionnaire de Bayle. Le Roi, à qui Waller venoit selon l'usage des Rois & des Poëtes, de présenter une Piece farcie de loüanges, lui reprocha qu'il avoit fait mieux pour Cromwel. Waller repondit, Sire, nous autres poëtes nous réussissons mieux dans les fictions que dans les véritez. Cette réponse n'étoit pas si sincere que celle de l'ambassadeur Hollandois qui, lorsque le même Roi se plaignoit que l'on avoit moins d'égards pour lui que pour Cromwel, répondit, Ah! Sire, ce Cromwel étoit toute autre chose. Mon but n'est pas de faire un commentaire sur le caractère de Waller, ni de personne. Je ne confidere les gens après leur mort que par leurs ouvrages, tout le reste est pour moi aneanti. Je remarque seulement, que Waller né à la Cour avec soixante mille livres de rente n'eut jamais ni le sot orgueil, ni la nonchalance d'abandonner son talent

lent. Les Comtes de Dorset & de Roscommon, les deux Ducs de Buckingham, Milord Halifax, & tant d'autres, n'ont pas cru déroger en devenant de très grands Poètes & d'illustres écrivains. Leurs ouvrages leur font plus d'honneur que leurs noms. Ils ont cultivés les lettres comme s'ils en eussent attendu leurs fortunes. Ils ont de plus rendu les arts respectables aux yeux du peuple, qui en tout a besoin d'être mené par les Grands, & qui pourtant se règle moins sur eux en Angleterre qu'en aucun lieu du monde.



VINGT-DEUZIÈME

L E T T R E.

S U R

Mr. *P O P E*

Et quelques autres

POETES FAMEUX.

JE voulois vous parler de Mr. Prior
un des plus aimables poètes d'An-
gleterre, que vous avez vû ici Plenipo-
tentiaire & Envoïé Extraordinaire en
1712. Je comptois vous donner auffi
quelque idée des poësies de Milord
Roscommon, de Milord Dorset; mais
je

je sens qu'il me faudroit faire un gros livre, & qu'après bien de la peine, je ne vous donnerois qu'une idée fort imparfaite de tous ces ouvrages. La poésie est une espece de musique, il faut l'entendre pour en juger. Quand je vous traduis quelques morceaux de ces poësies étrangères, je vous notte imparfaitement leur musique; mais je ne puis exprimer le goût de leur chant.

IL y a surtout un poëme Anglois que je désespererois de vous faire connoître, il s'appelle *Hudibras*. Le sujet est la guerre civile, & la secte des Puritains tournée en ridicule. C'est Don Quichotte, c'est nôtre Satire Menippée fondus ensemble. C'est de tous les livres que j'ai jamais leu, celui où j'ay trouvé le plus d'esprit, mais c'est aussi le plus intraduisible. Qui croiroit qu'un livre qui faisoit tous les ridicules du genre humain, & qui a plus de pensées que de mots, ne pût souffrir la traduction? C'est que presque tout y fait allusion à des aventures particulières. Le plus grand ridicule

tombe surtout sur les Théologiens que peu de gens du monde entendent. Il faudroit à tout moment un commentaire, & la plaisanterie expliquée cesse d'être plaisanterie. Tout commentateur de bons mots est un sot. Voilà pourquoi on n'entendra jamais bien en France les livres de l'ingenieux Docteur Swift, qu'on appelle le Rabelais d'Angleterre. Il a l'honneur d'être Prêtre comme Rabelais, & de se moquer de tout comme lui. Mais on lui fait grand tort, selon mon petit sens, de l'appeller de ce nom. Rabelais dans son extravagant & inintelligible Livre a répandu une extreme gaieté & une plus grande impertinence. Il a prodigué l'érudition, les ordures, & l'ennui. Un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de sottises. Il n'y a que quelques personnes d'un goût bizarre qui se piquent d'entendre & d'estimer tout cet ouvrage. Le reste de la nation rit des plaisanteries de Rabelais & méprise le livre ; on le regarde comme le premier des boufons. On est

est fâché qu'un homme qui avoit tant d'esprit en ait fait un si misérable usage. C'est un philosophe yvre, qui n'a écrit que dans le tems de son yvresse.

MR. Swift est Rabelais dans son bon sens, & vivant en bonne compagnie. Il n'a pas à la vérité la gaiété du premier ; mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût qui manque à nôtre Curé de Meudon. Ses vers sont d'un goût singulier & presque inimitable. La bonne plaisanterie est son partage en vers & en prose, mais pour le bien entendre il faut faire un petit voyage dans son païs.

Vous pouvés plus aisément vous former quelque idée de Mr. Pope. C'est je crois le poëte le plus élégant, le plus correct, & ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les siflemens aigres de la trompette Angloise aux sons doux de la flute. On peut le traduire parce qu'il est extrêmement clair, & que ses sujets pour la plûpart

sont generaux & du ressort de toutes les Nations.

ON connoîtra bien-tot en France son Essay sur la Critique, par la traduction en vers qu'en fait Mr. l'Abé du Renel.

VOICI un morceau de son poëme de la Boucle de Cheveux, que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire : car encore une fois, je ne sçay rien de pis que de traduire un poëme mot pour mot :

UMBRIEL à l'instant, vieil Gnome
rechigné,
Va d'une aîle pesante & d'un air
renfrogné
Chercher en murmurant la caverne
profonde,
Où loin des doux raïons que répand
l'œil du monde
La Déesse aux vapeurs a choisi son
séjour :
Les tristes Aquilons y sifflent à l'en-
tour,

Et

SUR LES ANGLAIS. 199

Et le souffle mal sain de leur aride haleine

Y porte aux environs la fièvre & la migraine.

Sur un riche Sofa derrière un Paravent

Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs & du vent,

La quinteuse Déesse incessamment repose,

Le cœur gros de chagrin, sans en savoir la cause.

N'ayant pensé jamais, l'esprit toujours troublé,

L'œil chargé, le teint pâle, & l'hypocondre enflé.

Le medisante Envie, est assise auprès d'elle,

Vieil spectre féminin, décrépite pucelle,

Avec un air devout déchirant son prochain,

Et chansonnant les gens, l'Évangile à la main.

Sur un lit plein de fleurs negligentement pansée

*Une jeune Beauté non loin d'elle est
 couchée,
 C'est l'Affectation qui grasseie en
 parlant,
 Ecoute sans entendre, & lorgne en
 regardant.
 Qui rougit sans pudeur, & rit de
 tout sans joie,
 De cent maux différens prétend qu'elle
 est la proie ;
 Et pleine de santé sous le rouge & le
 fard,
 Se plaint avec molesse, & se pâme
 avec art.*

Si vous lisez ce morceau dans l'original au lieu de le lire dans cette foible traduction, vous le compareriez à la description de la Moleffe dans le Lutrin. En voilà bien honnêtement pour les Poëtes Anglois. Je vous ai touché un petit mot de leurs philosophes. Pour de bons Historiens je ne leur en connois pas encore. Il a falu qu'un François ait écrit leur Histoire. Peut-être le genie Anglois qui est ou froid ou impé-
tueux,

neux, n'a pas encore faisi cette éloquence naïve, & cet air noble & simple de l'Histoire. Peut-être aussi l'esprit de parti qui fait voir trouble, a décredité tous leurs Historiens. La moitié de la nation est toujours l'ennemie de l'autre. J'ay trouvé des gens qui m'ont assuré que Milord Marlborough étoit un poltron, & que Mr. Pope étoit un sot; comme en France quelques Jesuites trouvent Pascal un petit esprit, & quelques Jansenistes disent que le Pere Bourdalouë n'étoit qu'un bavard.

MARIE STUART est une sainte Heroïne pour les Jacobites; pour les autres c'est une débauchée, adultère, homicide. Ainsi en Angleterre on a des factums & point d'Histoire. Il est vrai qu'il y a à présent un Mr. Gordon excellent traducteur de Tacite, très capable d'écrire l'Histoire de son païs. Mais Mr. Rapin de Thoyras l'a prevenu. Enfin il me paroît que les Anglois n'ont point de si bons Historiens que nous: qu'ils n'ont point de véritables Tragedies; qu'ils

qu'ils ont des Comedies charmantes, & des morceaux de poësie admirables, & des philosophes qui devoient être les precepteurs du genre humain.

LES Anglois ont beaucoup profité des ouvrages de nôtre langue. Nous devrions à nôtre tour emprunter d'eux après leur avoir preté. Nous ne sommes venus, les Anglois & nous, qu'après les Italiens qui en tout ont été nos maîtres, & que nous avons surpassés en quelques choses. Je ne sçai à laquelle des trois nations il faudra donner la préférence, mais heureux est celui qui sçait sentir leurs differens merites.



VINGT-TROISIÈME
LETTRE.
SUR LA
CONSIDERATION

Qu'on doit aux

GENS DE LETTRES.

NI en Angleterre, ni en aucun pays du monde, on ne trouve des établissemens en faveur des beaux Arts comme en France. Il y a presque partout des Universitez, mais c'est en France seule qu'on trouve ces utiles encouragemens, pour l'Astronomie, pour toutes les parties des Mathematiques, pour

pour celle de la Medecine, pour les recherches de l'Antiquité, pour la Peinture, pour la Sculpture, & l'Architecture. Louïs XIV. s'est immortalisé par toutes ces fondations, & cette immortalité ne lui a pas coûté deux cent mille francs par an.

J'AVOUE que c'est un de mes étonnemens, que le Parlement d'Angleterre qui s'est avisé de promettre vingt mille Guinées à celui qui feroit la découverte des Longitudes, n'ait jamais pensé à imiter Louïs XIV. dans sa munificence envers les Arts. Le mérite trouve à la vérité parmi les Anglois d'autres recompenses plus honorables pour la Nation. Tel est le respect que ce peuple a pour les talens, qu'un homme de mérite y fait toujours fortune. Mr. Addison en France eut été de quelque Academie, & auroit pû obtenir par le credit de quelques femmes une pension de 1200 livres; ou bien on l'auroit mis à la Bastille, sous prétexte qu'on auroit apperçu dans sa Tragedie de Caton quelques traits contre
le

le portier d'un homme en place. En Angleterre il a été Secrétaire d'Etat. Mr. Newton étoit intendant des monnoies du Royaume. Mr. Congreve avoit une charge importante. Mr. Prior a été Plenipotentiaire. Le docteur Swift est Doyen de St. Patrice à Dublin, & y est beaucoup plus considéré que le Primat. Si la religion de Mr. Pope ne lui permet pas d'avoir une place, elle n'empêche pas au moins que sa belle traduction d'Homere ne lui ait valu 200000 livres. J'ai vû long tems en France l'auteur de Rhadamiste près de mourir de faim ; & le fils d'un des plus grands hommes que la France ait eu, & qui commençoit à marcher sur les traces de son pere, étoit réduit à la misere sans Mr. Fagon.

MAIS ce qui encourage le plus les Arts en Angleterre, c'est la considération où ils sont. Le portrait du premier Ministre se trouve sur la cheminée de son cabinet: j'ai vû celui de Mr. Pope dans vingt maisons. Mr.

Newton

Newton étoit honoré de son vivant, & l'a été après sa mort comme il devoit l'être. Les principaux de la Nation se sont disputés l'honneur de porter le poêle à son convoi. Entrés à Westminster, ce ne sont pas les tombeaux des Rois qu'on y admire : ce sont les monumens que la reconnoissance de la Nation a erigé aux grands hommes qui ont contribué à sa gloire. Vous y voyez leurs statues, comme on voyoit dans Athenes celle des Sophocles & des Platons ; & je suis persuadé que la seule veüe de ces glorieux monumens a excité plus d'un esprit, & formé plus d'un grand homme.

On a même reproché aux Anglois d'avoir été trop loin dans les honneurs qu'ils rendent au simple mérite. On a trouvé à redire qu'ils aient enterré dans Westminster la celebre Comedienne Mrs. Oldfield à peu près avec les mêmes honneurs qu'on a rendu à Mr. Newton. Quelques uns ont prétendu qu'ils avoient affecté d'honorer à ce point sa memoire, afin de nous faire sentir d'avan-

tage la barbare & lâche injustice qu'ils nous reprochent, d'avoir jetté à la voirie le corps de Mademoiselle le Couvreur.

MAIS je puis vous assurer que les Anglois dans la pompe funebre de Mademoiselle Oldfield enterrée dans leur St. Denis, n'ont rien consulté que leur goût. Ils sont bien éloignés d'attacher de l'infamie à l'art des Sophocles & des Euripides ; & de retrancher du corps de leurs citoyens ceux qui se devoient à réciter devant eux des ouvrages dont leur Nation se glorifie.

Du tems de Charles premier, & dans le commencement de ces guerres civiles commencées par des rigoristes fanatiques, qui eux mêmes en furent enfin les victimes, on écrivoit beaucoup contre les spectacles, d'autant plus que Charles premier & sa femme, fille de nôtre Henry le Grand, les aimoient extrêmement.

UN Docteur nommé Prynn, scrupuleux à toute outrance qui se feroit cru damné s'il avoit porté une soutane au lieu

lieu d'un manteau court, selon l'usage des Presbyteriens, & qui auroit voulu que la moitié des hommes eut massacré l'autre pour la gloire de Dieu & la *Propaganda Fide*, s'avisa d'écrire un fort mauvais livre contre d'assés bonnes Comedies qu'on jouoit tous les jours très innocemment devant le Roi & la Reine. Il cita l'autorité des Rabins & quelques passages de St. Bonaventure pour prouver que l'Oedipe de Sophocle étoit l'ouvrage du malin : que Terence étoit excommunié *ipso facto* : & il ajoûta que sans doute Brutus qui étoit un Janseniste très severe, n'avoit assassiné César que parceque César qui étoit grand Prêtre, avoit composé une Tragedie d'Oedipe. Enfin il dit que tous ceux qui assistoient à un spectacle étoient des excommuniés qui renioient leur creme & leur baptême. C'étoit outrager le Roi & toute la Famille Royale. Les Anglois respectoient alors Charles premier. Ils ne voulurent pas souffrir qu'on parlât d'excommunier ce même Prince à qui depuis ils firent
couper

couper la tête. Mr. Prynn fut cité devant la chambre étoilée, condamné à voir son beau livre, dont le Pere le Brun a emprunté le sien, brulé par la main du bourreau, & lui à avoir les oreilles coupées. Son procès se voit dans les Actes publics.

ON se garde bien en Italie de fletrir l'Opera & d'excommunier le Signor Senefini ou la Signora Cuzzoni. Pour moi j'oserois souhaiter qu'on put supprimer en France je ne sçai quels mauvais livres, qu'on a imprimé contre nos spectacles. Car lorsque les Italiens & les Anglois aprennent, que nous fletrissons de la plus grande infamie, un art dans lequel nous excellons ; que l'on excommunie des personnes gagées par le Roy ; que l'on condamne comme impie un spectacle représenté chez des Religieux & dans des Couvents ; qu'on deshonnore des jeux où Loüis quatorze & Loüis quinze ont été acteurs ; qu'on declare œuvres du Demon des pieces reçues par les Magistrats les plus sinceres, & représentées devant

une Reine vertueuse ; quand, dis-je, des étrangers aprennent cette insolence & manque de respect à l'autorité royale, & cette barbarie gothique qu'on ose nommer severité Chretienne, que voulés vous qu'ils pensent de nôtre Nation, & comment peuvent-ils concevoir, ou que nos loix autorisent un art déclaré si infame, ou qu'on ose marquer de tant d'infamie un art autorisé par les Loix, recompensé par les Souverains, cultivé par les plus grands hommes, & admiré des Nations ; & qu'on trouve chez le même libraire, l'impertinent libelle du Pere le Brun, à coté des ouvrages immortels des Racine, des Corneille, des Moliere, &c.

SUR LES ANGLOIS. 211

VINGT-QUATRIÈME
L E T T R E.

S U R L A
S O C I E T É R O Y A L E
E T S U R L E S
A C A D E M I E S.

LES Anglois ont eu long-temps avant nous une Académie des Sciences, mais elle n'est pas si bien réglée que la nôtre, & cela par la seule raison peut-être qu'elle est ancienne; car si elle avoit été formée après l'Académie de Paris, elle en auroit adopté quelques sages loix, & eut perfectionné les autres.

LA Societé Royale de Londres manque de deux choses les plus nécessaires aux hommes, des récompenses & des regles. C'est une petite fortune fure à Paris pour un Géometre, pour un Chimiste, qu'une place à l'Academie. Au contraire, il en coute à Londres pour être de la Societé Royale. Quiconque dit en Angleterre, J'aime les Arts, & veut être de la Societé, en est dans l'instant. Mais en France pour être membre & pensionnaire de l'Academie, ce n'est pas assés d'être amateur; il faut être savant, & disputer la place contre des concurrens, d'autant plus redoutables, qu'ils sont animés par la gloire, par l'interêt, par la difficulté même, & par cette inflexibilité d'esprit que donne d'ordinaire l'étude opiniâtre des sciences de calcul.

L'ACADEMIE des Sciences est sagement bornée à l'étude de la nature, & en verité c'est un champ assez vaste pour occuper cinquante ou soixante personnes. Celle de Londres mêle indifferemment

différemment la Littérature à la Philosophique. Il me semble qu'il est mieux d'avoir une Académie particulière pour les Belles Lettres, afin que rien ne soit confondu, & qu'on ne voie point une dissertation sur les coëffures des Romains à côté d'une centaine de courbes nouvelles.

PUISQUE la Société de Londres a peu d'ordre & nul encouragement, & que celle de Paris est sur un pied tout opposé, il n'est pas étonnant que les Mémoires de nôtre Académie soient supérieurs aux leurs. Des soldats bien disciplinés & bien payés, doivent à la longue l'emporter sur des volontaires. Il est vrai que la Société Royale a eu un Newton, mais elle ne l'a pas produit. Il y avoit même peu de ses confrères qui l'entendissent. Un génie comme Mr. Newton appartenoit à toutes les Académies de l'Europe, parce que toutes avoient beaucoup à apprendre de lui.

LE fameux Docteur Swift forma le dessein dans les dernières années du regne de la Reine Anne, d'établir une Académie pour la langue, à l'exemple de l'Académie Française. Ce projet étoit appuyé par le Comte d'Oxford, grand trésorier, & encore plus par le Vicomte Bolingbroke Secrétaire d'Etat, qui avoit le don de parler sur le champ dans le Parlement avec autant de pureté que Swift écrivoit dans son cabinet, & qui auroit été le protecteur & l'ornement de cette Académie. Les membres qui la devoient composer étoient des hommes dont les ouvrages dureront autant que la langue Angloise. C'étoient ce Docteur Swift, Mr. Prior que nous avons vu ici Ministre public, & qui en Angleterre a la même réputation que la Fontaine a parmi nous, c'étoient Mr. Pope le Boileau d'Angleterre, Mr. Congreve qu'on peut en appeller le Molière, plusieurs autres dont les noms m'échappent ici, auroient tous fait fleurir cette
compagnie

compagnie dans sa naissance. Mais la Reine mourut subitement, les Whigs se mirent dans la tête de perdre les Protecteurs de l'Academie, ce qui, comme vous voiez bien, fut mortel aux Belles Lettres. Les membres de ce corps auroient eu un grand avantage sur les premiers qui composèrent l'Academie Française. Swift, Prior, Congreve, Dryden, Pope, Addison, &c. avoient fixé la langue Angloise par leurs écrits, au lieu que Chapelain, Colletet, Cassaigne, Faret, Cotin nos premiers Académiciens étoient l'opprobre de nôtre nation, & que leurs noms sont devenus si ridicules, que si quelque auteur passable avoit le malheur de s'appeller aujourd'hui Chapelain ou Cotin, il seroit obligé de changer de nom.

IL auroit falu sur tout que l'Académie Angloise se proposât des occupations toutes différentes de la nôtre. Un jour un bel esprit de ce païs-là, me demanda les Mémoires de l'Academie

Françoise. Elle n'écrit point de Mémoires, lui répondis-je ; mais elle a fait imprimer soixante ou quatre-vingt volumes de complimens. Il en parcourut un ou deux. Il ne put jamais entendre ce stile, quoi qu'il entendit fort bien tous nos bons auteurs. Tout ce que j'entrevois, me dit-il, dans ces beaux Discours, c'est que le recipiendaire aiant assuré que son predecesseur étoit un grand homme, que le Cardinal de Richelieu étoit un très grand homme, le Chancelier Seguier un assez grand homme, Loüis quatorze un plus que grand homme ; le Directeur lui répond la même chose, & ajoute que le recipiendaire pourroit bien aussi être un espece de grand homme, & que pour lui Directeur il n'en quitte pas sa part.

IL est aisé de voir par quelle fatalité presque tous ces Discours academiques ont fait si peu d'honneur à ce corps. *Vitium est temporis potius quam hominis.* L'usage s'est insensiblement établi,

établi, que tout Academicien repeteroit ces Eloges à sa reception : ç'a été une espece de loi d'ennuier le public. Si on cherche ensuite pourquoi les plus grands genies qui sont entrés dans ce corps ont fait quelquefois les plus mauvaises harangues, la raison en est encore bien aisée ; c'est qu'ils ont voulu briller, c'est qu'ils ont voulu traiter nouvellement une matiere toute usée. La necessité de parler, l'embaras de n'avoir rien à dire, & l'envie d'avoir de l'esprit, sont trois choses capables de rendre ridicule même le plus grand homme. Ne pouvant trouver des pensées nouvelles, ils ont cherché des tours nouveaux, & ont parlé sans penser, comme des gens qui mâcheroient à vuide, & feroient semblant de manger en perissant d'inanition.

Au lieu que c'est une loi dans l'Academie Françoisé, de faire imprimer tous ces Discours par lesquels seuls elle est connuë ; ce devroit être une loi de ne les imprimer pas.

L'ACADEMIE des Belles Lettres s'est proposé un but plus sage, & plus utile : c'est de présenter au public un recueil de Memoires remplis de recherches & de critiques curieuses. Ces Memoires sont déjà estimés chez les étrangers. On souhaiteroit seulement, que quelques matieres y fussent plus aprofondies, & qu'on n'en eut point traité d'autres. On se feroit, par exemple, fort bien passé de je ne sçay quelle dissertation sur les prerogatives de la Main droite sur la main gauche, & quelques autres recherches qui sous un titre moins ridicule, n'en sont gueres moins frivoles.

L'ACADEMIE des Sciences dans ses recherches plus difficiles & d'une utilité plus sensible, embrasse la connoissance de la nature & la perfection des arts. Il est à croire que des études si profondes & si suivies, des calculs si exacts, des découvertes si fines, des vuës si grandes, produiront enfin quelque chose qui servira au bien de l'univers.

Jusqu'à

Jusqu'à présent, comme nous l'avons déjà observé ensemble, c'est dans les siècles les plus barbares que se font faites les plus utiles découvertes. Il semble que le partage des tems les plus éclairés, & des compagnies les plus savantes, soit de raisonner sur ce que des ignorans ont inventé. On fait aujourd'hui après les longues disputes de Mr. Huygens & de Mr. Renaud la détermination de l'angle le plus avantageux d'un gouvernail de vaisseau avec la quille; mais Christophle Colomb avoit découvert l'Amerique sans rien soupçonner de cet angle.

Je suis bien loin d'inferer de là qu'il faille s'en tenir seulement à une pratique aveugle: mais il seroit heureux que les Physiciens & les Géometres joignissent autant qu'il est possible la pratique à la speculation.

Faut-il que ce qui fait plus d'honneur à l'esprit humain, soit souvent ce qui est le moins utile? Un homme avec les quatres regles d'arithmetique
&

& du bon sens devient un grand négociant, un Jacques Coeur, un Delmet, un Bernard, tandis qu'un pauvre Algebriste passe sa vie à chercher dans les nombres des rapports, & des propriétés étonnantes, mais sans usage, & qui ne lui apprendront pas ce que c'est que le change. Tous les arts sont à peu près dans ce cas. Il y a un point, passé lequel les recherches ne sont plus que pour la curiosité. Ces vérités ingénieuses & inutiles ressemblent à des étoiles qui placées trop loin de nous ne nous donnent point de clarté.

POUR l'Académie Françoisé, quel service ne rendroit-elle pas aux Lettres, à la Langue, & à la Nation, si au lieu de faire imprimer tous les ans des complimens, elle faisoit imprimer les bons Ouvrages du siècle de Louïs quatorze, épurés de toutes les fautes de langage qui s'y sont glissées. Corneille & Moliere en sont pleins. La Fontaine en fourmille. Celles qu'on ne pourroit pas corriger, seroient au moins marquées.

L'Europe

L'Europe qui lit ces auteurs, apprendroit par eux nôtre langue avec fureté. Sa pureté feroit à jamais fixée. Les bons livres François imprimés avec soin aux dépens du Roi, feroient un des plus glorieux monumens de la nation. J'ay ouï dire que Mr. Despreaux avoit fait autrefois cette proposition, & qu'elle a été renouvelée par un homme dont l'esprit, la sagesse, & la saine critique sont connus; mais cette idée a eu le sort de beaucoup d'autres projets utiles, d'être approuvée & d'être négligée.



L E T T R E

S U R

L'INCENDIE

D E L A

Ville d'Altena.

L'Extrême difficulté que nous avons en France de faire venir des livres de Hollande, est cause que je n'ai vû que tard le neuvième Tome de la Bibliothèque Raisonnée, & je dirai en passant que si le reste de ce Journal répond à ce que j'en ai parcouru, les gens de Lettres sont à plaindre en France de ne le pas connoître.

SUR LES ANGLOIS. 223

A la Page 469 de ce neuvième Tome, Seconde Partie, j'ai trouvé une Lettre contre moi, par laquelle on me reproche d'avoir calomnié la Ville de Hambourg dans l'Histoire de Charles XII.

DEPUIS quelques jours un Hambourgeois, homme de Lettres & de mérite, nommé Mr. Richey, m'ayant fait l'honneur de me venir voir, m'a renouvelé ces plaintes au nom de ses compatriotes.

VOICI le fait, & voici ce que suis obligé de déclarer.

DANS le fort de cette guerre malheureuse qui a ravagé le Nord, les Comtes de Steinbock & de Welling, Généraux du Roy de Suede, prirent en 1713, dans la Ville de Hambourg même, la resolution de bruler Altena, Ville commerçante, appartenant aux Danois, & qui commençoit à faire quelque ombrage au Commerce de Hambourg.

CETTE resolution fut executée sans misericorde la nuit du neuf Janvier.

Ces

Ces Généraux coucherent à Hambourg cette nuit-là même; ils y coucherent le 10, le 11, le 12, & le 13, & datèrent de Hambourg les Lettres qu'ils écrivirent pour tâcher de justifier cette barbarie.

IL est encore certain, & les Hambourgeois n'en disconviennent pas qu'on refusa l'entrée de Hambourg à plusieurs Altenois, à des Vieillards, à des Femmes grosses, qui vinrent y demander un refuge, & que quelques-uns de ces misérables expirèrent sous les murs de cette Ville au milieu de la neige & de la glace, consumés de froid & de misère, tandis que leur patrie étoit en cendre.

J'AI été obligé de rapporter ces faits dans l'Histoire de Charles XII. Un de ceux qui m'ont communiqué des Memoires, me marque très positivement dans une de ses Lettres, que les Hambourgeois avoient donné de l'argent au Comte de Steinbock, pour l'engager à exterminer Altena, comme la rivale de leur Commerce. Je n'ai
point

point adopté une accusation si grave, quelque raison que j'aye d'être convaincu de la mechanceté des hommes; je n'ai jamais cru le crime si aisément, j'ai combattu efficacement plus d'une calomnie, & je suis le seul qui ait osé justifier la memoire du Comte Piper par des raisons, lorsque toute l'Europe le calomnioit par des conjectures.

Au lieu donc de suivre le Memoire qu'on m'avoit envoyé, je me suis contenté de rapporter *qu'on disoit* que les Hambourgeois avoient donné secrettement de l'argent au Comte de Steinbock.

Ce bruit a été universel & fondé sur des apparences; un Historien peut rapporter les bruits aussi-bien que les faits, & quand il ne donne une rumeur publique, une opinion, que pour une opinion, & non pour une verité, il n'en est ni responsable, ni reprehensible.

MAIS lors qu'il apprend que cette opinion populaire est fausse & calomnieuse, alors son devoir est de le declarer,

rer, & de remercier publiquement ceux qui l'ont instruit.

C'EST le cas où je me trouve. Mr. Richey m'a démontré l'innocence de ses Compatriotes. La Bibliotheque Raisonnée a aussi très-solidement repoussé l'accusation intentée contre la Ville de Hambourg. L'Auteur de la Lettre contre moi, est seulement reprehensible, en ce qu'il m'attribue d'avoir dit positivement que la Ville de Hambourg étoit coupable; il devoit distinguer entre l'opinion d'une partie du Nord, que j'ai rapportée comme un bruit vague, & l'affirmation qu'il m'impute. Si j'avois dit en effet *la Ville de Hambourg a acheté la ruine de la Ville d'Altena*, je lui en demanderois pardon très-humblement, persuadé qu'il n'y a de honte qu'à ne se point retracter quand on a tort. Mais j'ai dit la vérité en rapportant un bruit qui a couru, & je dis la vérité en disant qu'ayant examiné ce bruit, je l'ai trouvé plein de fausseté.

JE dois encore déclarer qu'il regnoit des maladies contagieuses à Altena dans le tems de l'incendie, & que si les Hambourgeois n'avoient point de Lazarets (comme on me l'assure,) point d'endroit où l'on pût mettre à couvert & separément les Vieillards, & les Femmes qui perirent à leur vûe ; ils sont très-excusables de ne les avoir pas recueillis. Car la conservation de sa propre Ville, doit être preferée au salut des étrangers.

J'AURAI très-grand soin que l'on corrige cet endroit de l'Histoire de Charles XII. dans la Nouvelle Edition commencée à Amsterdam, & qu'on le reduise à l'exaëte vérité dont je fais profession & que je prefere à tout.

J'APRENDS aussi que l'on a inferé dans des papiers hebdomadaires des Lettres aussi outrageantes que mal écrites du Poëte Rousseau au sujet de la Tragedie de Zaire. Cet Auteur de plusieurs pieces de Theatre, toutes fislées, fait le procès à une piece qui a été reçue du Public avec assez d'in-

dulgence: & cet Auteur de tant d'ouvrages impies me reproche publiquement d'avoir peu respecté la Religion dans une Tragedie representée avec l'aprobation des plus vertueux Magistrats, lûe par Mgr. le Cardinal de Fleury & qu'on represente déjà dans quelques Maisons Religieuses. On me fera bien l'honneur de croire que je ne m'avilirai pas à répondre au Poëte Rousseau.



T A B L E

D E S

Principales Matieres.

A.

ACADEMIE. Projet d'un Academie Angloise pour perfectionner la Langue, p. 214. Raisons qui le firent echouer, 215. Reflexions sur l'Academie Francoise, & sur celle des Sciences, 217, 218, & *suiv.* Utilité dont l'Academie Francoise pourroit être en France aux Belles Lettres. 220, 221

ADDISON. Defaut considerable dans sa belle Tragedie de Caton, 167. Estime où il est en Angleterre. 204, 205

ALTENA. Justification de l'Auteur sur ce qu'il a dit dans l'Histoire de Charles XII. de l'Incendie d'Altena. 222, & *suiv.*

AME. Ignorance des Anciens sur la nature de l'Ame. Sentiment des Peres, des Docteurs Scholastiques, & des nouveaux Philosophes. 92, & *suiv.*

ANAXAGORAS. Son Sentiment sur la nature de l'Ame. 92

P 3

ANGLE-

T A B L E.

ANGLETERRE. C'est proprement le Pays des Sectaires.	33
ANTONIO. Personage ridicule d'une Tragedie d'Otway.	160
ARGONAUTES. Newton a fixé le tems de leur Expedition 900 ans avant J. C.	156
ARISTOTE. Il n'a eu tant de Commentateurs que parce qu'il est inintelligible.	92
ASTRONOMIE. Usage que Newton a fait de cette Science pour rectifier la Chronologie.	152
ATTRACTION. Newton a pris son sisteme de l'Attraction du Chancelier Bacon, p. 87, 88. Explication de ce Sisteme, 121, & <i>suiv.</i> Justification du nom d'Attraction,	131, & <i>suiv.</i>

B.

B ACON (le Chancelier) son Caractere & son Eloge, 81, & <i>suiv.</i> Reflexions curieuses sur ses decouvertes Philosophiques & sur ses Ouvrages, 88, & <i>suiv.</i> Critique de son Histoire de Henri VII. p. 89, 90.
BAPTEME. Idée que les Quakers en ont. p. 4, 5.
BARBARIE. C'est dans les Siecles de la plus grande Barbarie qu'on a decouvert les Inventions les plus utiles. p. 219
BARCLAY (Robert) Auteur de <i>l'Exposition de Foi</i> des Quakers, ouvrage très estimé,

T A B L E.

- estimé, p. 7. Il le presente au Roi Charles II. p. 21.
- BASTILLE.** Sir John Vanbrugh étant en France est mis à la Bastille sans savoir pourquoi, p. 174.
- BERNARD (St.)** Opinion singuliere de ce Pere sur l'état des Ames après la mort, 93.
- BERNOULLY.** S'il est l'Inventeur du Calcul integral, p. 148.
- BIBLIOTHEQUE raisonnée,** Journal utile, mais inconnu en France, p. 222.
- BOLINGBROKE (Mylord)** regardé comme un des Defenseurs de l'Eglise Anglicane, p. 35. Reponse noble & ingenieuse de ce Seigneur au fujet du Duc de Marlborough, p. 83.
- BROUNKER (le Lord)** trouve la quadrature de l'Hyperbole, p. 146.

C.

- C**HARTA (MAGNA) Edit celebre que les Anglois regardent comme le fondement de leurs libertés, p. 61. Examen de cette piece, p. 62, & *suiv.*
- CHINOIS.** Ils pratiquent depuis plus de deux cens ans l'Inoculation, p. 78, 79.
- CHRONOLOGIE.** Nouvelles decouvertes de Newton dans cette Science, p. 150. Principes sur lesquels il les a etablies, p. 151, & *c.*
- CIBBER (Mr.)** Poëte Anglois, & excellent Comedien, p. 176.

T A B L E.

- CIRCASSIENS.** Ces peuples ont inventé l'inoculation de la Petite Verole. Raisons qu'ils ont eu pour prendre cet usage, p. 71, 72.
- CLARKE** (le Docteur) celebre Theologien, Partisan du Socinianisme, p. 46. son Caractere, *ibid.* son attachement pour cette Secte lui coute sa fortune, p. 47.
- CLERGE'.** Quelle est son autorité en Angleterre, p. 35, 36. Il mène une vie plus réguliere que le Clergé de France, p. 37. La plupart des Ministres sont pedans, & peu propres à la Societé, p. 37. Ils savent s'enivrer sans scandale, p. 38.
- COMEDIE.** Les Anglois ont des Comedies d'une grande beauté, mais pour les gouter il faut savoir leur Langue, parce qu'elles perdent trop dans la traduction. p. 177.
- COMETES.** Expliquées par Newton. Sentiment de quelques autres Philosophes. p. 128.
- COMMERCE.** Etat florissant du Commerce en Angleterre, p. 66. Noble simplicité des riches Marchands de Londres, p. 68.
- COMMUNES.** L'Origine de la Chambre des Communes est fort obscure, p. 61. De quelle maniere son Autorité s'est accrue, p. 62.
- CONGREVE.** Célèbre Poëte Anglois, il a fait quelques Comedies excellentes. Son Caractere, p. 175. Ses Sentimens dans une

T A B L E.

- une visite que lui rend Mr. de Voltaire, p. 175, 176.
- COULEURS. Differentes couleurs des Rayons de la lumiere fixées par Newton, p. 139.
- COURAYER (le Pere) savant Moine de France. Il a écrit en faveur des Ordinations des Anglois. Opinion qu'on a de son Ouvrage en France & en Angleterre. p. 36. Il étoit inutile aux Anglois, *ibid.* Il l'est aussi pour l'Auteur.
- COURTISANS François. Quelles sont leurs Divinités? p. 179.
- CROMWELL. Il persecute les Quakers, parce que leur Religion leur defend de combattre, p. 16.

D.

- D**ESCARTES. Son Caractere. Abregé de sa vie. Jugement sur ses Talens, sur ses Ouvrages, & sur ses Progrés dans la Philosophie, la Geometrie, &c. p. 108. & *suiv.* Comparé à Newton, p. 108, 112. Newton a detruit la plupart de ses principes, p. 119.
- DIFFERENCE remarquable entre la Comedie & la Tragedie, p. 177, 178.
- DOMINIS (Antonio de) Il explique le premier la cause de l'Arc en Ciel, p. 137.
- DRYDEN. Excellent Poëte Anglois. Son Caractere, p. 164. Traduction d'un bel endroit de ses Ouvrages, p. 165.

T A B L E.

E.

ECOLE DES FEMMES, Comedie de Moliere imitée par Wycherley sous le nom de *Country Wife*, p. 173.

EFFIAT (le Marquis d') Compliment ingenieux de ce Seigneur au Chancelier Bacon, p. 82.

ENTHOUSIASTE. De quelle difficulté il est de ramener un Enthouusiast à la raison, p. 6.

EPITAPHE de Sir John Vanbrugh, p. 174.

ERREUR des Anglois sur la Mesure de la Terre, rectifiée par Newton, p. 123.

ESSENCE. Celle de la Matiere, suivant Newton, ne consiste pas seulement dans l'Etendue; & celle de l'Ame n'est point la Pensée suivant Locke; opposés l'un & l'autre à Descartes, p. 167.

EUGENE (le Prince) emprunte cinq millions des Marchands de Londres, p. 67.

F.

FERMAT, le seul François du tems de Descartes, qui fut capable d'entendre sa Geometrie, p. 113.

FLEURY (le Cardinal) son gout pour les Belles Lettres, p. 238.

FLOTTES. Les Anglois en 1723. en avaient tout à la fois en mer trois des plus puissantes, p. 67.

FON-

T A B L E.

FONTENELLE (Mr. de) Il a fait l'Eloge de Newton. Les Anglois se font plaints qu'il ait comparé Descartes à ce Philosophe, p. 108. Il a attaqué le système de l'Attraction, p. 131.

Fox (George) Auteur de la Secte des Quakers. Son Caractere & ses Aventures, p. 17, & *suiv.*

FRANCINE. Maitresse de Descartes dont il eut un enfant, p. 109.

FRANÇOIS. Quelle opinion ils ont de l'Angleterre? p. 53, 54. Descartes peu estimé de plusieurs Anglois par la seule raison qu'il étoit François, p. 108.

G.

GALILÉE. Mis à l'Inquisition pour avoir démontré le mouvement de la Terre, p. 111.

GENERATIONS. Quelle proportion il y a entre leur durée & celle des Regnes? p. 151.

GÉOMETRIE des Infinis. Sublimes découvertes de Newton dans cette Science, p. 151, & *suiv.*

GORDON (Mr.) bel esprit de Londres; connu par plusieurs Ouvrages, p. 201.

GOVERNEMENT. Divers changemens du Gouvernement d'Angleterre, p. 56, & *suiv.* Maniere dont on y leve les Taxes & les Impots, p. 64, 65.

GRANDS-

T A B L E.

GRANDS-HOMMES. Reponse à la Question, quel est le plus grand Homme qui ait été jusqu'à présent? p. 80.

GUERRES Civiles de France. Aussi cruelles, & plus folles que celles d'Angleterre, p. 54, 55.

H.

HAINE entre les Presbiteriens & les Episcopaux d'Angleterre à peu près pareille à celle des Jansenistes & des Jesuites, avec cette difference que les premiers gardent mieux les dehors, p. 41, 42.

HALLEY (le Docteur) son sentiment par rapport à la Comete de 1680. p. 129.

HAMBOURG. Plaintes des Habitans de Hambourg sur quelques Articles de l'Histoire de Charles XII, p. 222.

HISTORIENS. Les Anglois manquent de bons Historiens, p. 200.

HOLLANDE. Descartes y fut persecuté parce qu'on n'y comprenoit point sa Philosophie, p. 110.

HUDIBRAS. POEME fameux de *Butler*. Jugement sur cet Ouvrage, p. 195.

HYPPARQUE. Philosophe Grec. Ses Observations Astronomiques, p. 153.

HYPERBOLE. Sa quadrature trouvée par le Lord Brounker, p. 146.

I. IN-

T A B L E.

I.

IMPOTS. De quelle maniere ils se levent en Angleterre? p. 64.

IMPULSION. Ce mot n'est pas plus intelligible en Philosophie que celui d'*Attraction*, p. 132.

INFINIS. Geometrie des Infinis merveilleusement approfondie par Newton, p. 146, & *suiv.*

INOCULATION. Methode venue d'Asie pour prevenir la Petite Verole. Origine de cette Invention, p. 71, & *suiv.* Histoire curieuse de la maniere dont elle a été apportée en Angleterre, p. 75. Effets qu'elle a produit dans ce pays, p. 77. Utilité dont elle pourroit être ailleurs & sur tout en France, p. 78. On dit que les Chinois la pratiquent il y a longtems, *ibid.* & 79.

INVENTIONS. La gloire de plusieurs nouvelles Inventions est contestée entre divers grands hommes, p. 148. On remarque que les Inventions les plus utiles & les plus considerables, sont dûes aux Siecles les plus ignorans & les plus barbares, p. 85, 86.

L.

LANGUE Angloise. Il faut la savoir pour juger du merite des Anglois, & pour

T A B L E.

- pour connoître le prix de leurs Ouvrages d'esprit, p. 177.
- LEIBNITZ. S'il est l'Inventeur du calcul des Fluxions, 148.
- LEEWENHOECK. Sa dispute avec Hartfoecker, p. 148.
- LIBERTÉ. Amour des Anglois pour la Liberté. Il va jusqu'à les rendre jaloux de celle des autres, p. 53. Fondement de leurs Libertés, p. 61. Examen de leurs Libertés, *ibid.* & *suiv.*
- LOCKE (Jean) Son Caractere, p. 91, 94. Idée de sa Philosophie, p. 95, & *suiv.* Il est accusé d'en vouloir à la Religion, p. 97.
- LONGITUDES. Recompense promise en Angleterre à celui qui les decouvrira p. 204.
- LULLY, méprisé par les Musiciens ignorans d'Italie, & admiré par les plus habiles, p. 176.

M.

- M**ACHINES. Si les Betes sont de pures Machines? Raisonnement de l'Auteur contre ce Sentiment, p. 101.
- MAJESTÉ. Le Peuple Anglois traité de Majesté par un Membre du Parlement, p. 49.
- MALEBRANCHE. Les Quakers estiment le P. Malebranche, & le regardent comme un des Partisans de leur Secte, p. 15.
- MARCHANDS

T A B L E.

MARCHANDS de Londres. Leurs Richesses & leur generosité, p. 67. Les plus gros Seigneurs n'y croient pas le Commerce indigne d'eux. Exemples qui le prouvent, p. 68.

MATIERE. L'essence de la matiere suivant Newton consiste dans la solidité & l'étendue, p. 107.

MESURE de la Circonference du Globe terrestre, p. 125.

MILTON. Une fille de ce grand homme, sauvée de la misere par les liberalités de la Reine d'Angleterre, p. 76.

MISANTROPE de Moliere imité par Wycherley, sous le nom de *Plain-Dealer*. p. 170.

MONTAGUE (Mylady Wortley) On lui a l'obligation en Angleterre d'y avoir apporté la methode de l'Inoculation. Eloge de cette Dame, p. 75.

MURALT (Mr.) dans ses Lettres sur les Anglois & les François ne s'est point assez étendu sur les Comedies d'Angleterre, p. 169.

N.

NEWTON (Sir Isaac) Partisan du Socinianisme, p. 46. Le plus grand homme, au jugement de plusieurs, qui ait été jusqu'à present, p. 80. Sa Philosophie toute differente de celle de France, p. 105. On explique ses principes les plus curieux

T A B L E.

curieux & les plus importants, depuis la page 117. jusqu'à la page 157. Il s'est élevé à une espece de Monarchie universelle dans les Sciences, *ibid.*

NORD-HOLLANDE. Lieu où Descartes s'étoit retiré pour philosopher, p. 110.

O.

OLDFIELD (Mademoiselle) celebre Actrice de Londres. Honneurs qu'elle a reçus après sa mort, p. 206.

OPACITE'. Cause de l'opacité des Corps découverte par Newton, p. 140.

OPTIQUE. Admirables decouvertes de Sir Isaac Newton dans cette Science, p. 136. Methode qu'il a prise pour les faire, p. 139, & *suiv.*

ORDINATIONS Anglicanes defendues par le P. Courayer. Quelle Obligation les Anglois lui ont pour son Ouvrage? p. 36.

OTWAY. Il a imité ridiculement Shakespear dans ses defauts, p. 159.

OXFORD (le Comte d') regardé comme défenseur de l'Eglise Anglicane, p. 35. Il favorise le Projet d'une Academie, p. 214.

P.

PAIRS. Les Pairs sont le boulevard des Rois d'Angleterre contre l'autorité redoutable des Communes, p. 63. La Pairie

T A B L E.

- rie ne confifte qu'en un titre, auquel il n'y a point de terres attachées, *ibid.*
- PAPES. Ancienne Tyrannie des Papes en Angleterre, p. 58, &c.
- PARLEMENT. Comparaison du Parlement d'Angleterre avec les anciens Romains, p. 50. On examine si elle est juste, *ibid.* & *suiv.* Reflexions sur la liberté des Anglois, & sur l'autorité du Parlement, p. 51, & *suiv.*
- PEN (William) Chef des Quakers en Amerique, p. 23. C'est de lui que la Pensylvanie tire son nom, p. 27. Aventures de sa Vie. Ses Voyages. Ordre qu'il met parmi ses Sectateurs, p. 27, 28. Quelques uns pretendent qu'il étoit Jesuite. Il s'est justifié de cette accusation. p. 30.
- PHILOSOPHIE. Quelle obligation elle a au Chancelier Bacon, p. 84. à Descartes, p. 115. à Newton, p. 112.
- PICART (Mr.) Secours que Newton a tiré de lui pour confirmer son sisteme, p. 124.
- POPE (Mr.) un des plus grands Poètes d'Angleterre. Son Caractere, p. 197. Traduction d'un bel endroit de ses Ouvrages, 198, & *suiv.* C'est le Boileau d'Angleterre, p. 214. Consideration qu'on a pour lui à Londres, p. 205.
- PRESBITERIENS. Ce qu'ils sont en Angleterre, p. 39. Difference entre le Ministres Presbiteriens & ceux de l'Eglise Anglicane, p. 40. Le Presbiterianisme
- Q est

T A B L E.

- est la Secte la plus considerable d'Angleterre après la Religion dominante, p. 41.
- PRIOR**, Poëte Anglois d'un merite distingué, p. 194. Recomposé par un grand emploi, p. 205.
- PRYNNE**. Ministre fanatique, p. 207. Ses raisonnemens contre les Spectacles, p. 208.

Q.

- Q**UAKERS, Entretien de l'Auteur avec un ancien Quaker, p. 2. Quelle opinion les Quakers ont du Baptême, p. 3, 4, 5. Usages de leurs Eglises, p. 12, 13. Ils n'ont ni Pretres ni Ministres, p. 13. Origine des Quakers, p. 17. Persecutions qu'ils eurent à souffrir, & établissement de leur doctrine, p. 19, & *suiv.* Ils vont s'établir en Amerique particulierement en Pensylvanie, p. 27, & *suiv.* Leur Secte diminue tous les jours en Angleterre. Raisons de cela, p. 31.
- QUALITE'**. Les Personnes de Qualité se font un honneur en Angleterre de cultiver les Lettres, p. 193.

R.

- R**AYONS. Difference des Rayons qui composent la lumiere suivant le Systeme de Newton, p. 139.

RÈGNES.

T A B L E.

- REGNES.** Quelle proportion il y a entre la durée des Regnes & celle des Generations? p. 151.
- REINE** (la) Eloge de la Reine d'Angleterre. Elle protege les Sciences, p. 76.
- RELIGION.** Pluralité de Religions nécessaire pour le bonheur & la tranquillité des Anglois, p. 43.
- RETS** (le Cardinal de) son Caractere, p. 54.
- REVENU** annuel. Un grand nombre de particuliers sans titre, en Angleterre, ont deux cens mille francs de revenu, p. 65.
- REVOLUTION** singuliere de la Terre, nouvellement découverte, p. 152.
- RICHEY** (Mr.) Citoyen de Hambourg s'est plaint à l'Auteur de quelques endroits de l'Histoire de Charles XII. p. 223.
- ROCHESTER** (le Comte de) son eloge, p. 184. Bel endroit d'une de ses Satires, p. 186, & *suiv.*
- ROMAINS.** Comparaison des Anglois avec les Romains, p. 50.
- ROUSSEAU** Zele du Poëte Rousseau pour la Religion, p. 227.
- ROYAL EXCHANGE.** C'est le nom de la Bourse de Londres. Belle idée de ce lieu, p. 42.

T A B L E.

S.

SECTES. L'Angleterre est proprement le Pays des Sectes, p. 33. Les Philosophes ne formeront jamais de Sectes Religieuses, parce qu'ils sont exempts d'enthousiasme, p. 103.

SHAKESPEAR. Le premier Poëte qui ait mis le Theatre en honneur en Angleterre, p. 158. Son Caractere, *ibid.* Le respect & l'admiration que les Anglois ont pour lui produit de mauvais effet, p. 159, & *suiv.* Bel endroit d'une de ses Tragedies traduit en François. p. 162.

SOCINIENS. De qui cette Secte est composée en Angleterre, p. 44. Newton & le Docteur Clarke favorisoient le Socinianisme, p. 46. Reflexions sur l'état de cette Secte, p. 47.

SOUBISE (le Prince de) Il meurt de la petite Verole à la fleur de son age, p. 78.

SPECTACLES. Ils sont defendus à Londres le Dimanche, aussi bien que les Cartes, & toute autre sorte de jeux, p. 41.

STEELE (Sir Richard) Auteur de plusieurs bonnes Comedies, p. 176.

STEINBOCK (le Comte de) un des Generaux Suedois qui brulerent Altena, p. 223.

SWIFT (le Docteur) son Caractere & son Eloge. Comparaison de cet Auteur avec Rabelais, p. 196, 197.

TELES-

T A B L E.

T.

TELESCOPE. Nouveau Telescope de l'invention de Newton, p. 144.

THEATRES. L'Angleterre a eu des Theatres avant la France, p. 158.

THEOLOGIENS. Espece d'hommes d'un Caractere incommode, & qui ne se renferment point assez dans les bornes de leur profession, p. 97, 98. Beaucoup plus dangereux pour le genre humain que les Philosophes, p. 104.

THOU (De) Auteur judicieux, jusques dans son Stile, p. 90.

TORIS. Parti puissant en Angleterre, opposé aux Whigs, p. 34.

TRADUCTION. Divers Passages des Poètes Anglois traduits par M. de Voltaire. De Shakespear, p. 162, &c. De Dryden, p. 165, &c. Du Comte de Rochester, p. 186, &c. De Waller, p. 190. De Mr. Pope, p. 198, &c. De Mylord . . . p. 182, &c. Qualités necessaires d'une bonne Traduction, p. 164.

TRAGEDIES. Reflexions sur l'état de la Tragedie en Angleterre, p. 166, & *suiv.*

TUTOYER. Les Quakers ne parlent qu'en tutoyant. Maniere dont ils justifient cet Usage, p. 8. Exemple d'un discours de ce genre adressé à Charles II. p. 22.

T A B L E.

V.

VANBRUG (Sir John) Auteur de plusieurs bonnes Comedies, & celebre Architecte. Son Caractere & son Epitaphe, p. 174. Il fait le Voyage de France, & il est mis à la Bastille, *ibid.*

VEROLE (petite) Maniere de la prevenir par l'inoculation. Histoire curieuse de ce Remede, p. 70, & *suiv.* Ravages qu'elle fit à Paris en 1723, p. 78.

VILLEQUIER (le Duc de) sa mort à la fleur de son age, p. 78.

VOITURE. Jugement sur le merite de cet Auteur, p. 119, 190.

W.

WALLER. Poëte Anglois. Son Caractere & son Eloge, p. 188.

WALLIS (le Docteur) ses Progrès dans la Géometrie, p. 146.

WARBECK (Perkin) Imposteur fameux en Angleterre sous le Regne de Henry VII. p. 89.

WELLING (le Comte de) General Suedois qui brule la Ville d'Altena, p. 223.

WHIGS. Parti considerable en Angleterre opposé aux Toris, p. 34.

WHISTON (Mr.) son Sentiment sur le Deluge, p. 130.

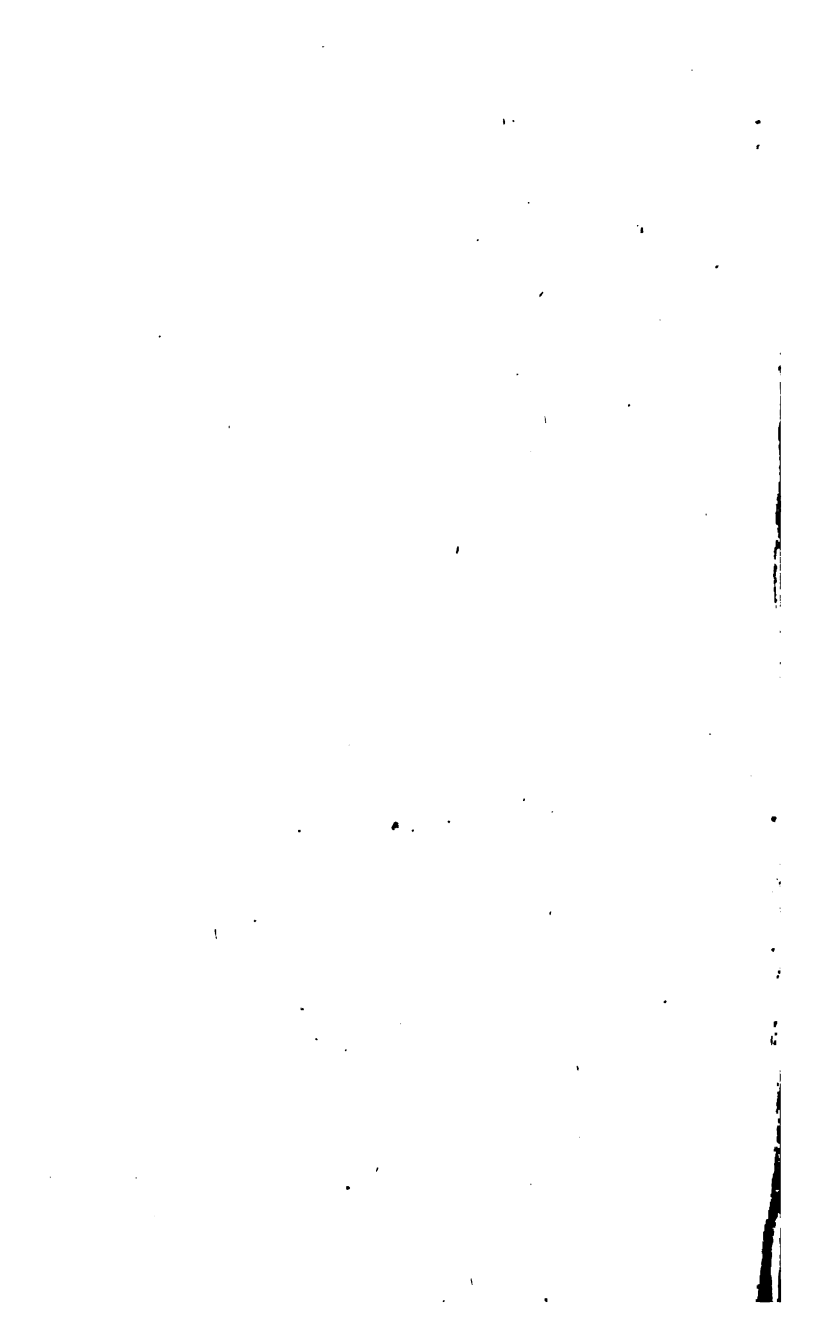
WYOMER-

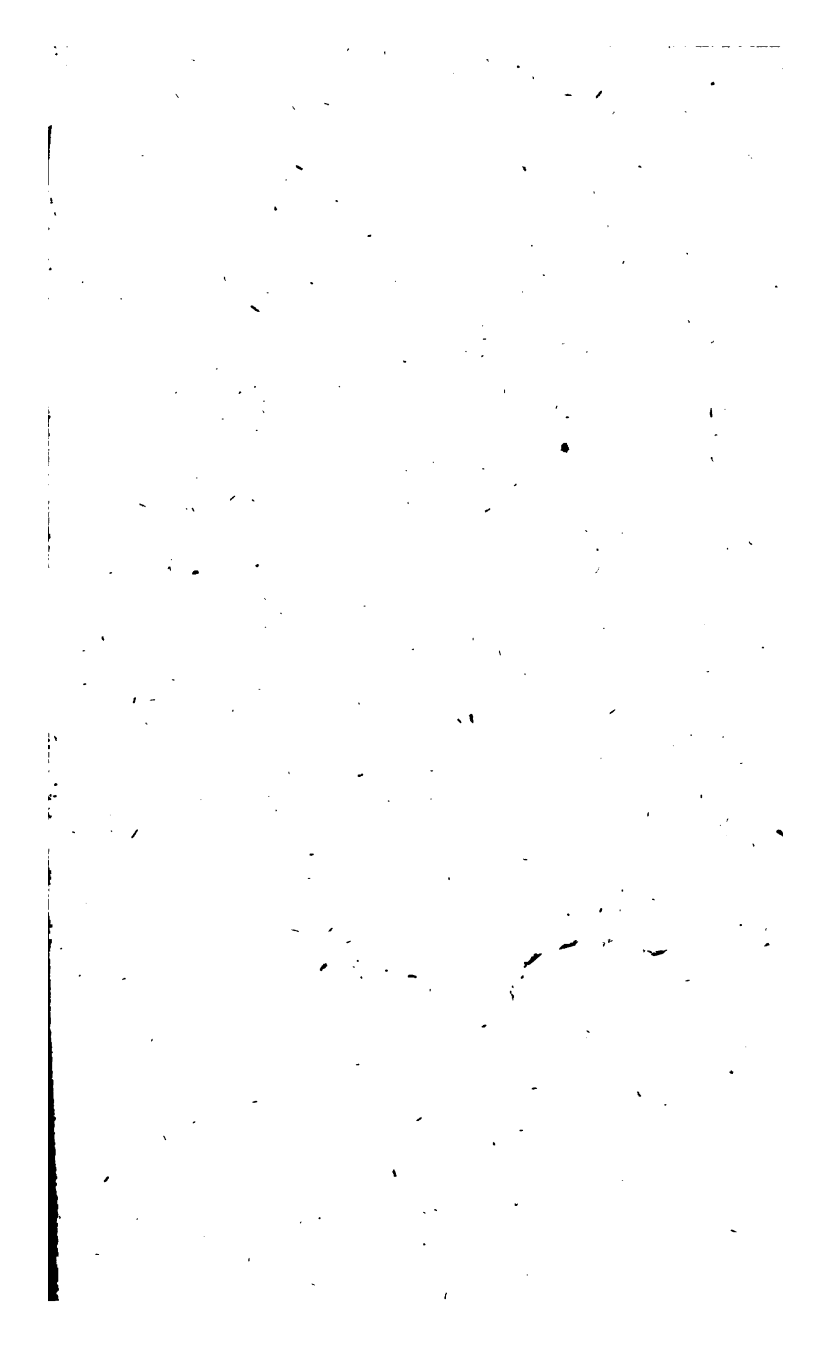
T A B L E.

WYCHERLEY, Auteur de plusieurs Comedies excellentes. Il a fort imité Moliere, sur tout dans le *Plain-Dealer*, p. 170. sujet de cette Comedie, & d'une autre intitulée *The Country Wife*, p. 170, 171. Ce Poëte a eu part aux faveurs de la plus fameuse des Maitresses de Charles II. p. 170.

F I N.









71

501337

Repaired
P. Halford 1996

